

ALFRED HITCHCOCK
présente :

HISTOIRES TÉNÉBREUSES

PRESSES POCKET

Titre original :
GRAVE SUSPICIONS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Opération tirelire

par

JACK RITCHIE

— Vous êtes un tueur professionnel ? s'enquit-il.

— Bien sûr, dis-je.

C'était un garçon de douze ans environ, qui portait une veste propre mais visiblement plus toute neuve.

— Bon, dit-il. J'aimerais que vous tuiez mon grand-oncle du côté de mon père, James Rawlins. Je peux vous payer 27 dollars 50. Il jeta un regard circulaire à mon studio-bureau en pagaie. En réalité, j'ai 27 dollars 56, mais j'ai pensé que vous aimeriez mieux traiter en chiffres ronds.

— Je suppose que tu économisais pour t'acheter une bicyclette ?

— Non. Le Dictionnaire Webster. Troisième édition. En dépit de tout ce que les gens en disent.

Je le laissai entrer et débarrassai une chaise d'un tas de livres.

— Pourquoi veux-tu faire tuer ton Oncle Rawlins ?

— Il se mêle des études de ma mère.

Je commençai à bourrer une de mes pipes droites.

— Peut-être pourrais-tu t'expliquer un peu plus ?

— La situation est simple, dit-il. Ma mère est veuve. Mon père est mort quand j'avais trois ans. Ses parents — mes grands-parents — se sont tués dans un accident d'automobile quand il avait dix ans et c'est Oncle James qui s'est occupé de lui. Oncle James est très riche. Pourtant, depuis qu'il a désapprouvé le mariage de son neveu, nous sommes restés sans un sou quand mon père est mort. Oncle James — qui, entre parenthèses,

n'avait jamais cherché à me voir — s'était résigné ces neuf dernières années à nous verser une petite somme chaque mois, mais à présent, il menace d'interrompre complètement si ma mère ne quitte pas le collège.

J'avais le sentiment que ce gosse aurait pu écrire *Guerre et Paix* au dos d'une carte postale.

— Ton Oncle James désapprouve les études supérieures pour les femmes ?

— Je ne crois pas que ce soit ça, dit-il. Je pense que c'est parce que pendant toutes ces années il a tiré une espèce de jouissance sadique de notre dépendance vis-à-vis de lui.

— Et cela cessera si ta mère obtient des diplômes ?

— Naturellement. Ma mère acceptait sa charité — plutôt que de chercher un travail — parce qu'ainsi elle pouvait entièrement se consacrer à moi pendant les années cruciales de mon enfance. Mais maintenant j'ai douze ans, je vais entrer au lycée, et ma mère croit qu'il est plus sage pour elle maintenant de terminer ses études. Elle était en troisième année quand elle a quitté le collège pour se marier. Son intention est de devenir professeur et, par là même, obtenir notre indépendance.

— Pourquoi ne déclare-t-elle pas précisément son indépendance tout de suite en prenant un travail ?

— C'est ce qu'elle fera si elle ne peut pas retourner au collège. Mais je ne crois pas que ce soit très sage. Quel genre de travail une femme de trente-deux ans sans expérience peut-elle trouver ? Certainement pas dans l'électronique.

— Comment t'appelles-tu ?

— Donald.

— Eh bien, Donald, t'est-il déjà venu à l'idée que les versements mensuels de ton oncle, aussi minces soient-ils, cesseront complètement si je le tue ?

— Oui. Mais, d'un autre côté, je suis son seul parent et je crois bien que je récupérerai finalement une partie de son héritage, que je figure ou non sur son testament. Je suis persuadé que ses légataires préféreront un arrangement à un procès.

Apparemment, le garçon avait pensé à tout.

— Donald, dis-je, reprenons au début. Qu'est-ce qui te fait penser que je serais disposé à assassiner qui que ce soit pour 27 dollars 50 ?

— Je n'ai pas pensé ça. C'était juste une entrée en matière pour provoquer votre compréhension. Je pensais que vous pourriez le faire pour rien. Si vous décidiez de tuer Oncle James.

— Je suis heureux que tu mettes l'accent sur le « si », dis-je, parce que cela m'amène à mon second point. Qu'est-ce qui t'a donné l'idée que j'étais un tueur professionnel ?

Il sourit.

— C'est vous-même qui l'avez dit, non ?

— Mon jeune ami, quand j'entends frapper à ma porte et trouve un petit garçon qui me demande gaiement si je suis un tueur professionnel, que t'attends-tu que réponde un homme à l'esprit caustique comme le mien ?

Il sourit à belles dents.

— Exactement ce que vous avez répondu.

Je rougis légèrement.

— Donald, puisque tu vas entrer au collège, dans quel domaine as-tu l'intention de te spécialiser ?

— La psychologie.

Je ne fus pas surpris le moins du monde.

— Il y a tellement de gens sur cette terre, pourquoi es-tu venu spécialement frapper à ma porte ? Et comment connaissais-tu ma tournure d'esprit ?

— Ma mère a suivi vos cours de littérature comparée.

Je réfléchis à cela. Oh, oui. Madeleine Rawlins. Brillant sujet. Je me souvins de sa thèse d'octobre, *Pourquoi les femmes ne lisent pas Hemingway*.

— Mais elle a sûrement d'autres chargés de cours et professeurs ? Pourquoi est-ce moi que tu es venu trouver ?

— Vous êtes celui dont elle parle.

Naturellement, cela me rendit curieux :

— Favorablement ?

— Oui et non, dit Donald. De toute façon, je ne

connais aucun homme adulte et il fallait bien que je me tourne vers quelqu'un.

Je soupirai.

— Mais que diable attends-tu que je fasse ?

— Eh bien, j'ai pensé que vous pourriez aller trouver Oncle James et le raisonner. Mais si ça ne marche pas, et ça ne marchera probablement pas, vous pourriez lui dire que j'ai essayé de louer vos services pour le tuer.

— Pourquoi ne pas le lui dire toi-même ?

— Moi, il ne me prendrait pas au sérieux, mais venant d'un adulte, il peut y croire. Vous pourriez même laisser entendre que vous étudiez sérieusement la question.

— Et tu t'imagines que ce genre de menace venant d'un simple professeur de collège le plongera dans un accès de terreur noire ?

— Vous n'avez pas besoin de mentionner que vous êtes professeur. Vous pourriez dire ça comme ça, en l'air, le laisser penser ce qu'il veut.

— Que je suis vraiment un tueur professionnel ?

— Pourquoi pas ?

Je secouai la tête.

— Donald, quand tu suivras tes cours de psychologie, de grâce ne t'endors pas. Tu as beaucoup à apprendre. Je compatis vraiment aux problèmes de ta mère, mais je n'ai pas la moindre intention de menacer qui que ce soit.

Je m'attendais qu'il défende son point de vue, mais il se contenta de sourire et se leva.

— Je crois que je vais m'en aller.

Je le laissai arriver à la porte avant de reprendre la parole :

— Donald, si tu pouvais vraiment louer les services de quelqu'un pour assassiner ton oncle, le ferais-tu ?

Son visage se durcit.

— Oui, je le ferais.

Le lendemain matin, pendant que je donnais mon cours de littérature comparée, je cherchai des yeux les traits réguliers et la jolie coiffure des cheveux bruns de

la mère de Donald. Vers la fin du cours, je m'interrompis pour dire :

— Madame Rawlins, voudriez-vous rester quelques instants après la cloche ?

Quand nous fûmes seuls, elle me regarda, dans l'expectative.

— Oui, Professeur Weatherby ?

— Madame Rawlins, votre fils vous a-t-il dit qu'il était venu me voir hier soir ?

Elle haussa les sourcils.

— Mais non.

— Il m'a offert 27 dollars 50 pour tuer son Oncle James.

Elle esquissa un sourire.

— Vous avez accepté ?

Je m'éclaircis la gorge.

— Il m'a appris votre situation difficile. Avez-vous l'intention de quitter l'université ?

— Je crois que je vais y être obligée. J'aimerais cependant pouvoir au moins terminer ce semestre.

— L'oncle de votre mari semble avoir eu très peu de contacts avec vous. Comment a-t-il réussi à découvrir que vous alliez au collège ?

— Je lui écris à peu près une fois tous les six mois — plus ou moins par devoir, car il ne répond pas — et je lui en ai parlé. Je pensais qu'il serait content à la perspective de ne plus nous avoir bientôt à sa charge. Manifestement ce n'est pas le cas. J'ai reçu un mot de son avocat dans ce sens.

— Votre fils m'a dit que vous envisagiez de prendre un emploi plutôt que de continuer à accepter la pension ?

— Oui. Si je peux en trouver un.

— Donald semblait penser que je pouvais faire quelque chose à ce sujet. A part assassiner son Oncle James, je veux dire.

Les yeux gris m'étudiaient.

— Et vous le pouvez ?

Je me sentis légèrement mal à l'aise.

— Je ne vois pas quelle influence je pourrais vraiment avoir.

— Donald a-t-il fait des suggestions en vue d'une solution possible ?

— Eh bien... oui. Il pensait que je devrais voir son oncle et essayer de le raisonner. Et si cela ne marchait pas, alors...

Elle sourit à nouveau.

— Oui ?

Mon col me serrait de plus en plus.

— Mais tout cela est ridicule. Je suis un parfait étranger pour vous, Donald et son oncle.

— Bien sûr. Aussi n'avez-vous aucune raison d'être mêlé à ça. (Elle jeta un coup d'œil à sa montre.) Cela ne vous ennuie pas que je vous quitte à présent ? Je ne voudrais pas être en retard pour mon prochain cours.

Quand elle fut partie, je m'assis sur une des chaises des étudiants et me plongeai dans mes réflexions. Finalement, en soupirant, j'aboutis à une décision.

J'arrivai à la Rawlins Tool et Cie vers deux heures et demie.

La secrétaire de James Rawlins avait les yeux rapprochés et apparemment la migraine.

— Quelle Société représentez-vous ?

— Aucune, dis-je. Mon affaire avec M. Rawlins est personnelle.

— M. Rawlins est un homme extrêmement occupé. Peut-être pourriez-vous me dire en quoi consiste cette affaire personnelle ?

— Non, fis-je. Certainement pas.

Elle me jeta un regard froid.

— Asseyez-vous. Je vous ferai savoir quand — et si — M. Rawlins peut vous recevoir.

Peut-être était-ce délibéré de sa part, mais elle me fit attendre quarante-cinq minutes avant de condescendre à m'introduire dans le bureau de son patron.

James Rawlins était un homme carré aux cheveux gris, mais son teint hâlé était de toute évidence soigneusement entretenu. Il tirait probablement vanité de pouvoir battre au tennis des adversaires de trente ans plus jeunes que lui.

Il jeta un coup d'œil impatient à son agenda :

— Weatherby ?

— Oui.

Je décidai d'entrer tout de suite dans le vif du sujet.

— Monsieur Rawlins, on m'a offert 27 dollars 50 pour vous tuer.

Il leva les yeux.

— C'est la nouvelle la plus originale que j'aie jamais entendue. Suis-je censé vous offrir trente dollars pour n'en rien faire ?

— Non.

— Et qui vous a fait cette offre mirobolante ?

— Votre petit-neveu.

Son regard se durcit.

— Qui êtes-vous donc ?

— Weatherby, dis-je. Mais vous avez déjà ce renseignement. Tout le reste est superflu.

Mon attention fut momentanément distraite par une vitrine contenant un certain nombre de trophées célébrant ses exploits au tennis, au golf et à la voile.

— Monsieur Rawlins, pendant ces neuf dernières années, vous avez chichement apporté soutien à votre petit-neveu et à sa mère, mais à présent, à la pensée que votre immense générosité n'aura bientôt plus d'objet, vous paraissez faire des difficultés.

— Ça me regarde.

— En tout cas, repris-je, il semble que Madeleine Rawlins préférerait prendre un emploi plutôt que de continuer à recevoir de l'argent aux conditions que vous lui imposez.

Il rougit de colère.

— Quel genre de travail peut-elle trouver ? Serveuse ? D'accord, qu'elle le fasse.

— Il me semble, en réalité, que vous continuez à punir votre neveu pour avoir décidé de vous désobéir en ce qui concerne son mariage.

Le rouge de son visage s'accentua.

— Pourquoi bon sang mon petit-neveu a-t-il choisi d'aller vous trouver avec ses misérables 27 dollars 50 ?

— Il pensait que je pourrais l'aider.

Il m'étudia et la méfiance commença à se lire dans ses yeux.

— Et comment a-t-il cru que vous pourriez l'aider ?

Je cherchai ma blague à tabac dans la poche inté-

rieure de mon veston. Le geste parut déclencher la propagation d'un courant électrique dans ses veines. Il tiqua et attendit, sur le qui-vive.

J'hésitai, évaluant la situation et je mis une certaine signification dans mon sourire. Je sortis de mon veston ma main vide — pour le moment — le geste avait l'air suffisamment suggestif.

Rawlins essaya un pâle sourire.

— Naturellement, vous ne tueriez personne pour 27 dollars 50 ?

— Non, bien sûr, confirmai-je. Encore que l'argent ne soit pas tout.

« Franchement, Weatherby, pensai-je, pourquoi distu des choses pareilles ? »

Il passa sa langue sur ses lèvres.

— Et vous ne tueriez pas quelqu'un dans son bureau alors qu'il est littéralement entouré de centaines d'employés ?

Je crois bien que je montrai alors les dents.

— Je pense que l'endroit le plus sûr pour assassiner quelqu'un à notre époque est en pleine Gare Centrale aux heures de pointe. Personne n'a la possibilité d'intervenir, et les milliers de témoins donnent un millier de versions différentes.

A présent Rawlins transpirait.

Je reprenais du poil de la bête. Comme de toute manière j'avais mal calculé mon coup, il ne me restait plus grand-chose à faire à présent — au moins pour respecter la logique des événements — sinon le tuer.

Une retraite s'imposait.

Mes yeux cherchèrent une inspiration dans la pièce. Ils s'immobilisèrent sur la photographie encadrée d'une équipe de football, cuvée 1920. Rawlins était sûrement dans les rangs.

— Monsieur Rawlins, dis-je, vous n'avez jamais vu votre petit-neveu ?

— Non. Jamais posé l'œil sur lui.

— Ni parlé avec lui ?

— Non plus.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. Oui, c'était juste la bonne heure.

— Monsieur Rawlins, je veux que vous veniez avec moi.

Ça n'avait pas l'air de le réjouir beaucoup.

— Vous ne courez absolument aucun risque, dis-je, vous avez ma parole.

Ma parole ne signifiait manifestement rien pour lui mais, d'un autre côté, il estima n'avoir pas le choix. Il soupira et se leva.

Dans le hall, il s'arrêta devant le bureau de sa secrétaire et s'éclaircit la gorge.

— Dora, si je ne suis pas de retour dans une heure, j'aimerais que vous appeliez mon cousin Horatio pour lui dire que ça n'est pas possible pour aujourd'hui.

Oh, sapristi, pensai-je, Donald m'avait pourtant dit qu'il était le seul parent par le sang de James Rawlins ; ce cousin Horatio est un nouvel élément.

Ses paroles, et sans doute le ton de sa voix, avaient alerté Dora. Elle me jeta un regard, et j'eus le sentiment gênant qu'elle pourrait se souvenir de mes traits pour une éventuelle description à la police.

Je souris.

— Ce que veut dire exactement votre patron, c'est que vous ne devez appeler personne — absolument personne — pendant au moins une heure. Autrement, l'affaire que nous traitons aboutirait à un résultat peut-être peu satisfaisant.

Je me tournai vers Rawlins en quête d'une confirmation.

— Oui, dit-il avec hâte. N'appellez personne, ni ne parlez à personne pendant une heure. (Il s'efforça d'être optimiste.) Je devrais être de retour à ce moment-là, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, acquiesçai-je.

Cinq minutes plus tard, nous partions dans ma voiture. Je choisis au hasard le Lycée Stevenson et me garai devant le terrain de football attenant. Les première et seconde équipes étaient engagées dans leur mêlée quotidienne.

— Et maintenant ? demanda Rawlins.

— Regardez simplement, dis-je.

Au bout de dix minutes environ, un des arrières

réussit à échapper à un plaquage et remonta tout le terrain pour aller marquer un essai. C'était un grand garçon qui avait fière allure, et il sourit à belles dents en renvoyant le ballon en l'air.

— Voilà votre petit-neveu, dis-je.

Rawlins observa le garçon pendant une bonne minute. Un léger sourire se forma sur son visage.

— Donc il est grand, fort et joue bien au football. Que suis-je censé faire à présent ? Aller vite chez mon avocat changer mon testament ?

— Ça pourrait servir, dis-je. Mais pour l'instant, je suggère simplement que vous continuiez à faire vos versements à la mère de Donald et retiriez vos objections concernant ses études.

Ses yeux se reportèrent sur le garçon.

— Autre chose, enchaînai-je. Je ne veux pas que vous lui parliez ou le revoyiez. Je pense qu'il sera beaucoup plus heureux comme ça.

— C'est un ordre ?

— Oui. (Je mis le contact et démarrai.) A propos, si j'étais vous, je ne chercherais pas à aller parler de tout ça à la police. D'abord, ce serait votre parole contre la mienne. Et ensuite je ne pense pas que vous apprécieriez qu'on sache que vous avez un petit-neveu qui offre 27 dollars 50 pour votre mort.

— Et si je ne suivais pas vos consignes à tous égards, vous... vous occuperiez de moi ?

Je souris — plutôt comme un méchant tueur, pensai-je — et ne répondis rien.

Franchement, je m'amusais, à la fois du rôle et du résultat.

Au Sixth & Wells, je m'arrêtai à cause d'un feu rouge, juste en face du commissariat de police centrale. C'était apparemment une heure de relève. Des douzaines de policiers en uniforme descendaient le grand escalier de béton.

Rawlins ouvrit rapidement la portière de son côté et sortit.

Naturellement je fus alarmé.

— Avez-vous oublié ce que je vous ai dit concernant toute visite à la police ?

— Non, je ne l'ai pas oublié et je n'ai pas l'intention d'aller voir la police. Cependant j'aime bien la sentir autour de moi parce que je me sens ainsi en sécurité pour vous informer de deux choses. Tout d'abord, ce n'était pas mon petit-neveu.

Je fronçai les sourcils.

— Vous m'avez dit que vous ne l'aviez jamais vu ?

— C'est vrai. Du moins pas en chair et en os. Mais chaque année sa mère semble se faire un devoir de m'envoyer une photo de lui, donc je sais parfaitement à quoi il ressemble.

Il sourit, mais sans humour.

— Et en deuxième lieu, avant de monter dans cette voiture, j'ai appris par cœur son numéro d'immatriculation. J'ai l'intention d'écrire un rapport complet de ce qui s'est passé et de le déposer — avec ce numéro d'immatriculation — en lieu sûr. Si quelque chose m'arrivait, la police saurait immédiatement qui est responsable.

Il claqua la portière.

Le feu était passé au vert et je n'avais rien d'autre à faire que continuer. Je ne sais pas si j'étais plus embarrassé ou battu, mais quoi qu'il en soit, j'en vins à la conclusion que je me devais d'informer les parties intéressées de mon échec. Je m'arrêtai à un téléphone de drugstore pour chercher l'adresse de Madeleine Rawlins.

Quand j'arrivai là-bas, Donald ouvrit la porte d'entrée du petit pavillon.

— Oh, hello, professeur.

Il me fit entrer dans le studio confortable.

— Où est ta mère ? demandai-je.

— Elle est allée faire des courses. Au supermarché, je crois.

Je m'assis.

— Donald, j'ai l'impression que je n'ai fait qu'empirer les choses.

Quand j'eus fini de lui raconter mon entrevue avec James Rawlins, Donald sourit.

Je rougis légèrement.

— Enfin, j'ai fait de mon mieux.

— C'est parfait, dit-il. Vous êtes allé bien plus loin que je ne le pensais.

— Alors tu *t'attendais* à ce que j'échoue ?

Il haussa les épaules.

— Je pensais seulement qu'il serait très dur de discuter avec Oncle James.

Je l'observai avec un intérêt renouvelé.

— Donald, je viens de penser à quelque chose. Quand tu es venu me trouver avec ton histoire, qu'est-ce que j'étais censé faire après en tout premier lieu ?

— Je ne sais pas.

— Je suis sûr du contraire. La première chose que j'allais faire était voir ta mère et discuter avec elle. N'est-ce pas logique ? Et éventuellement être séduit ?

— Oui, je pense.

Je souris.

— Donald, j'ai le sentiment étrange que lorsque tu es venu me trouver, tu avais en tête une solution à ton problème dont tu ne m'as pas parlé.

— Ah oui ?

— Oui. Comment se fait-il que ta mère ne se soit jamais remariée ?

— Je ne sais pas. Cela tient, je pense, à ce que les hommes intelligents ne courent pas les rues.

Ses yeux se tournèrent vers la pendule.

— Je *crois* bien qu'elle est allée faire des courses.

Il se leva brusquement et se dirigea vers le secrétaire contre un mur. Il ouvrit le tiroir du haut et parut soulagé.

— Oui, il est toujours là.

— Quoi donc ? demandai-je machinalement.

— Le revolver, dit Donald.

Je me levai de ma chaise et traversai la pièce. Le canon de ce qui semblait être un automatique dépassait du tiroir plein de livres tassés.

— Il est chargé ?

— Il ne devrait pas l'être, dit Donald. J'ai vidé le chargeur.

Je plongeai la main dans le tiroir. L'arme avait l'air d'être collée et je la saisis. L'automatique fit feu.

Je fermai les yeux pendant quelques secondes.

— Evidemment il était chargé.

J'enlevai le chargeur et l'examinai.

— Il est plein donc apparemment quelqu'un avait mis une balle supplémentaire dans le canon.

Donald déplaça des livres.

— Pas de dégâts. La balle en a juste traversé quelques-uns et s'est fichée dans le dernier.

— Donald, tu avais peur que ta mère n'ait pris le revolver ? Pourquoi ?

Il mit les livres sous son bras.

— Je vais me débarrasser de ceux-là. Ma mère n'a pas besoin de savoir ce qui s'est passé. (Il esquissa un sourire.) Elle pourrait croire que vous n'avez pas été très malin.

Il descendit manifestement au sous-sol car j'entendis le bruit d'une porte de chaudière qui s'ouvrait.

Par la fenêtre de devant, je vis Madeleine qui portait deux sacs à provisions et venait vers la maison.

Le fait d'avoir parlé de tuer James Rawlins lui avait-il donné l'idée de résoudre personnellement son problème en... Je regardai l'automatique dans ma main. Hors de la vue, hors de l'esprit. Je fourrai le revolver sous le canapé-lit.

Je voulais parler à Madeleine en tête à tête. Si ça n'était pas possible maintenant, je lui parlerais demain à l'université.

Madeleine ouvrit la porte d'entrée.

— Oh, bonjour, professeur. Heureuse de vous voir.

Donald remonta du sous-sol et je contai à nouveau ma rencontre avec James Rawlins.

Madeleine secoua la tête.

— Vous n'auriez vraiment pas dû vous donner tout ce mal. Je suis sûre que les choses vont s'arranger.

Elle se dirigea vers la cuisine.

— Voulez-vous rester à dîner ?

— Eh bien... fis-je, et je fus rapidement convaincu.

Bref, ce fut une assez plaisante soirée et cela compensa la journée. Je ne m'en allai pas avant neuf heures passées.

Le lendemain matin, après mon premier cours, je

trouvai deux hommes qui m'attendaient. Ils me montrèrent leurs insignes et se présentèrent.

— Nous aimerions que vous veniez avec nous au commissariat, dit le Sergent Waller. La nuit dernière, vers onze heures et demie, James Rawlins a été abattu.

J'éprouvai brusquement une épouvantable angoisse. Pourquoi n'avais-je pas insisté pour voir Madeleine seule hier soir ? Peut-être aurais-je pu l'empêcher de...

Waller poursuivit.

— Ce matin, quand son avocat a appris la nouvelle, il est venu nous trouver avec une enveloppe cachetée que Rawlins lui avait remise la veille au soir. Nous avons pris connaissance de l'histoire des 27 dollars 50 et nous sommes donc venus ici.

— Vous vous êtes reportés à mon numéro d'immatriculation, je suppose ?

— Nous n'en avons pas eu le temps. C'est Donald Rawlins qui nous a dit où vous trouver.

— La lettre peut s'expliquer, dis-je. Je ne suis pas un tueur professionnel. Même pas un amateur, en l'occurrence.

— C'est possible, fit Waller sans s'engager beaucoup, mais nous discuterons de tout ça au commissariat.

Je m'éclaircis la gorge.

— Bien sûr, je comprends que je sois un suspect. Vous en avez d'autres ?

Il réfléchit quelques secondes avant de se décider à répondre.

— Naturellement nous interrogerons le garçon.

— Complètement ridicule, dis-je. Il ne ferait pas de mal à une mouche.

Je tâchai de poser la question suivante de mon air le plus décontracté.

— D'autres suspects en dehors de nous deux ? Comme par exemple un ennemi notoire ?

— Pas encore.

Bon, pensai-je. Peut-être Madeleine est-elle en sécurité après tout. Je me sentis presque réjoui.

Dans leur voiture, je dis :

— Ma foi, messieurs, je n'ai jamais été arrêté pour

un meurtre jusqu'à présent. Comment se passe la procédure ?

— Nous vous poserons quelques questions, m'expliqua le Sergent Waller, et si vos réponses ne nous satisfont pas, nous prendrons vos empreintes puis nous vous ferons passer un test de paraffine.

— Test de paraffine ? Ah oui. Pour les grains de poudre ?

C'est alors que je me rappelai et souris légèrement.

— De fait, je crois que vous pouvez trouver des grains de poudre sur ma main droite.

Waller me regarda.

— C'est arrivé par mégarde, il s'est trouvé que j'ai manipulé un automatique chez Mme Rawlins et qu'il est parti accidentellement. Si nous pouvions nous y arrêter juste un moment, son fils pourrait tout vous expliquer.

— Nous n'avons pas besoin de nous y arrêter, me déclara Waller. Il est au commissariat.

Au commissariat, Waller me fit entrer dans une pièce où Madeleine et Donald attendaient.

— Donald, lançai-je d'emblée, veux-tu, s'il te plaît, dire ici au sergent comment il se fait que j'ai des grains de poudre sur la main ?

Le visage de Donald était fermé.

— Des grains de poudre ? Quels grains de poudre ?

— Ceux que j'ai reçus quand l'automatique s'est déchargé accidentellement dans votre studio hier.

Il secoua la tête lentement.

— Je ne me rappelle pas qu'une telle chose se soit passée.

Je cillai. Pourquoi le garçon mentait-il ?

— Donald, dit le Sergent Waller, tu as *vraiment* offert 27 dollars 50 au Professeur Weatherby pour tuer ton oncle, n'est-ce pas ?

— Ma foi, oui. Mais c'était une sorte de plaisanterie et c'est ce que je lui ai fait comprendre.

— Mais pourquoi as-tu fait tout d'abord cette offre ?

Donald baissa les yeux vers le plancher.

— Eh bien, ma mère est une de ses élèves, et, à la

façon dont elle parlait de lui, je savais qu'elle était très impressionnée.

Madeleine rougit légèrement.

— Donald !

Il poursuivit.

— Alors j'ai simplement pensé que s'ils trouvaient un moyen de se connaître tous les deux... je veux dire de se parler... enfin, peut-être la nature suivrait-elle son cours et nos problèmes seraient résolus. (Il soupira.) Je crois que les choses sont allées trop vite et trop fort, et il a pensé qu'il nous rendrait service en tuant Oncle James. »

La porte s'ouvrit et un homme en civil apparut.

— Les gars viennent de trouver un revolver dans les parages immédiats de la maison de James Rawlins. Il semble que ce soit l'arme du crime et il y a des empreintes dessus.

J'étais sur le point de mettre Madeleine en garde de ne pas dire un mot avant d'avoir vu un avocat, mais finalement je regardai Donald. Je transformai mon cerveau en ordinateur et triai soigneusement les faits ; arrivé à la conclusion, je constatai que j'étais tombé dans le piège diabolique d'un petit garçon, un piège dont les parois étaient fichtrement abruptes.

Waller me tapa sur l'épaule.

— Professeur Weatherby, voudriez-vous venir avec moi, je vous prie ?

J'essayai de riposter par une ébauche de raisonnement.

— Sergent, si j'avais tué quelqu'un, je n'aurais certainement pas laissé l'arme portant mes empreintes dans les parages.

L'homme en civil avait une réponse à cela.

— Il y a une étendue de bois et de buissons autour de la maison de Rawlins. Ce que je pense, c'est qu'après que le tueur a descendu Rawlins, il s'est enfui de la maison en courant dans ces broussailles et qu'il est tombé. Le revolver lui a échappé et comme c'était une nuit sans lune, il n'a pu le retrouver. D'ailleurs, il n'avait guère le temps de chercher à fond. Les domestiques avaient entendu le coup de feu et téléphonaient

déjà à la police ; alors il a préféré s'enfuir de là, en espérant qu'on ne retrouverait pas le revolver, ou peut-être qu'il pourrait tenter de revenir le chercher plus tard.

On me conduisit au service des empreintes et ensuite dans une autre salle où j'attendis avec le Sergent Waller.

Oui, c'était très ingénieux et j'étais... Je rougis... le dindon de l'histoire. Donald avait tout prévu. Il était venu me trouver avec son offre incroyable et, naturellement, ma première démarche avait été d'aller voir sa mère. Tout aussi logiquement — puisqu'elle *était* une jolie femme intelligente — j'avais été séduit et avais réagi en m'efforçant de l'aider. Cela s'était traduit par ma visite à James Rawlins.

Sur ce point, Donald ne pouvait pas être absolument certain de ce que je ferais ou dirais, mais il avait de grands espoirs et je ne l'avais pas déçu.

Il ne lui était plus resté que l'opération consistant à obtenir mes empreintes sur l'automatique et les grains de poudre sur ma main. Sa façon d'arranger le revolver dans le tiroir était telle que lorsque je l'attraperais, il ferait feu. Donc, la nuit dernière, Donald avait surtout bien pris soin de ne pas enlever mes empreintes quand il s'était servi du revolver pour tuer James Rawlins. Une fois cela accompli, il avait laissé l'automatique dans les parages pour que la police le trouve.

Une autre pensée m'assaillit. Cela avait-il été *uniquement* l'idée de Donald ? Ça me tracassait presque plus que mes ennuis actuels. J'étais presque sur le point de me résigner tout à fait lorsque la porte s'ouvrit et un technicien du laboratoire apparut.

— Ce ne sont pas les empreintes du professeur sur le revolver, annonça-t-il joyeusement.

Dire que j'étais surpris serait un doux euphémisme. Waller fronça les sourcils.

— Mais c'était l'arme du crime, n'est-ce pas ?

— Sûr. Ça, ça colle tout à fait. Mais pas les empreintes du professeur. En fait on pourrait presque le voir simplement d'après la dimension. Je dirais que ce sont les empreintes d'une femme ou d'un enfant.

Le Sergent Waller donna les directives nécessaires.
— Prenez les empreintes de la femme et du garçon.
Quand cela fut fait, Waller et moi allâmes les retrouver.

« Qui a tué James Rawlins ? me demandai-je.
Donald ? Ou Madeleine ? »

— Donald, dis-je, mes empreintes n'étaient pas sur le revolver.

Il soupira.

— Même pas une ?

— Même pas une.

Il regarda Waller.

— Vous avez vérifié le chargeur ?

Waller fit oui de la tête.

— Quand nous cherchons des empreintes, nous n'omettons rien.

Le garçon baissa à nouveau les yeux vers le plancher.

— J'espérais que... celui qui... s'est servi du revolver aurait assez de bon sens pour porter des gants. Comme ça une partie des empreintes du professeur seraient encore sur le revolver. Sur le chargeur en particulier.

Les yeux de Waller se rétrécirent.

— Est-ce à dire que tu as essayé de monter un coup contre le professeur Weatherby ?

Donald se gratta la nuque.

— J'aurais attendu une semaine ou un peu plus — jusqu'à ce que son motif de tuer Oncle James soit plus plausible, pour ainsi dire — et puis j'aurais commis le crime. J'aurais laissé le revolver avec les empreintes du professeur dessus.

Waller se pencha en avant.

— Mais tu as décidé de le tuer la nuit dernière ? Pourquoi ?

— Donald, dis-je, tais-toi. Plus un mot.

Mais le mal avait déjà été fait, et le Sergent Waller avait évidemment examiné à nouveau certaines des déclarations précédentes de Donald.

— Une minute, fit-il. Tu as dit avoir espéré que quel que fût celui qui se servirait du revolver, il aurait assez

de bon sens pour mettre des gants. Cela veut dire que ce n'est pas *toi* qui as tiré sur ton oncle ?

Son regard se porta inévitablement vers Madeleine.

— Donald, répétais-je, ne dis plus rien avant que nous ayons un avocat.

Mais Madeleine secoua la tête.

— Non, Donald. Je veux que tu dises tout au sergent. Tu entends ?

Il eut l'air d'accepter.

— Je crois que ce sera aussi bien puisque, de toute façon, ils ont toutes nos empreintes. (Il soupira.) C'est une chose que de projeter un crime — même un amusement — mais bien autre chose de le commettre. La nuit dernière, j'ai réfléchi à tout ça pendant un bon moment et j'ai conclu que je ne pouvais vraiment pas en venir à bout.

Waller remua la tête.

— Continue.

— Quand vous êtes venu chez nous pour nous annoncer que Oncle James avait été assassiné, je savais que *moi* je ne l'avais pas tué, et j'étais presque certain que le Professeur Weatherby non plus, alors j'ai regardé dans le tiroir où était censé se trouver le revolver et j'ai vu qu'il avait disparu.

Madeleine eut un faible sourire.

— Tu as pensé que c'était *moi* qui avais tué Oncle James ? Et tu as essayé de me couvrir en faisant accuser le Professeur Weatherby ?

Les yeux de Donald se posèrent sur moi.

— Je suis vraiment désolé. J'étais sur le point d'avoir beaucoup de sympathie pour vous, mais pourtant j'aurais préféré que ce soit vous qui alliez en prison plutôt que... (Il avala sa salive.) ... quelqu'un d'autre.

Le technicien du laboratoire reparut.

— Leurs empreintes ne correspondaient pas non plus à celles du revolver.

Madeleine fut la seule d'entre nous à ne pas avoir l'air surpris. Elle sourit.

— Bien sûr que je n'ai pas tué Oncle James. Je ne crois pas qu'un meurtre puisse être une solution.

Surtout si on le commet soi-même. Nous sommes tous d'accord là-dessus.

Visiblement soulagé, Donald demeurait intrigué.

— Mais pourquoi quelqu'un aurait-il soigneusement essuyé les empreintes du professeur sur le revolver ? Et, d'abord, comment l'assassin est-il entré en possession de notre automatique ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, dis-je. J'ai touché le 45 pour la dernière fois quand je l'ai fourré sous le canapé-lit de votre studio.

Le sergent Waller fronça les sourcils.

— Un 45 ? L'arme du crime était un calibre 25. Un Beretta.

— En ce cas, Donald, dis-je, votre automatique est probablement sous le canapé-lit où il est resté tout le temps.

Le sergent Waller nous examinait en manifestant des signes d'irritation.

— Si aucun de vous n'a tué, alors, bon sang, qui est-ce ?

J'y pensai aussi.

— Sergent, il me semble que le fait que le tueur ait précisément choisi le moment où le numéro de ma plaque d'immatriculation était inséré dans une lettre accusatrice est une coïncidence frappante. Il est évident que quelqu'un espérait me voir soupçonné. Son avocat savait-il ce qu'il y avait dans la lettre ?

— Non. Rawlins la lui avait seulement remise avec la consigne de la remettre à la police s'il venait à mourir de mort violente.

Je réfléchis profondément.

— S'il n'a rien dit à son avocat, il y a pas mal de chances pour qu'il n'en ait parlé à personne d'autre, pourtant...

J'entrevois une lueur.

La lettre aurait-elle été tapée à la machine, sergent ?

— Oui.

— Nettement et sans fautes ?

— Oui.

Je hochai la tête.

— Rawlins était un homme d'affaires, mais je doute

que les hommes d'affaires soient de bons dactylographes. Il a sans doute dicté la lettre. Je vous suggérerai de prendre les empreintes de sa secrétaire. Je crois qu'elle s'appelle Dora.

Je souris avec une satisfaction tout à fait justifiée.

— J'espère que ça lui apprendra à me faire attendre quarante-cinq minutes !

Nous eûmes des nouvelles par les journaux du lendemain.

Dora avait été amenée à croire pendant un certain temps qu'elle deviendrait Mme Rawlins. Quand elle s'était rendue à l'évidence que ce mariage ne figurait absolument pas dans les projets de son patron, elle avait envisagé le meurtre et le suicide. Cependant, après ma rencontre avec Rawlins, elle avait décidé que le suicide n'était peut-être pas indispensable. Il serait préférable d'attribuer le meurtre à un tueur professionnel — et elle pensait que le tueur, c'était moi.

Quant à Madeleine, elle décrocha une mention « excellent » à la fin du semestre dans mon cours de littérature comparée. Il y a bien eu quelques mauvaises langues parmi les membres de la faculté pour prétendre que j'avais fait preuve de favoritisme, mais c'est absolument faux.

Ma femme a obtenu son diplôme.

Piggy bank killer.

Traduction de Maxime Didier.

Croque-monsieur

par

ED. DUMONTE

Les amis que les Heatherton avaient invités pour le week-end étaient maintenant réunis dans le living-room du chalet. L'immense baie vitrée dominait le paysage montagnard : il n'était que huit heures, mais un premier quartier de lune éclairait déjà les pentes neigeuses, créant une prodigieuse harmonie entre le bleu royal de la voûte céleste et l'étincelante blancheur de la terre. A l'intérieur du living-room, les tristes lampes ne jetaient qu'une lueur jaune enveloppant d'une sorte de halo les petits groupes d'invités.

Henry Heatherton et George Endicott, mettant à profit les dernières minutes d'attente avant que le repas soit servi, poursuivaient leurs entretiens d'affaires : ils étaient penchés sur un petit bureau et examinaient des registres et autres documents comptables. A l'autre extrémité de la pièce, les filles d'Heatherton, Katherine et Joanne, l'une et l'autre juchées sur les bras du même fauteuil, essayaient, apparemment sans succès, d'entraîner dans une conversation le jeune homme effondré entre elles sur le siège. Alice Heatherton avait orienté le réflecteur d'une lampe de façon qu'elle éclaire le mur du fond de la pièce contre lequel étaient empilées un certain nombre de toiles abstraites. Lorsque Florence Endicott fit son entrée, venant de la salle à manger par la double porte, elle aperçut Alice et s'approcha d'elle. A son tour, elle considéra les tableaux.

— Je me demande pourquoi Jason fait tant d'histoires à propos de la peinture abstraite et des difficultés

qu'il éprouve à la comprendre, dit-elle en désignant du geste les toiles appuyées contre le mur. Pour moi, il n'y a pas de problème.

— Vraiment ? Vous comprenez ce que signifie cette espèce de barbouillage que Reed a essayé de vous vendre ?

Florence Endicott était une femme assez grande, blonde ; elle venait de se faire coiffer pour le dîner. La perfection de son maquillage était cependant légèrement altérée par quelques traces de transpiration se manifestant sur son front, à la racine des cheveux. Sa main tremblait un peu quand elle porta la flamme du briquet au bout de sa cigarette.

— Cette croûte intitulée, je ne sais pourquoi, *Etude de Mouvement 21*... Vous comprenez ça ?

— Bien sûr. En réalité, c'est très simple. Voyez-vous cette tache orange dans l'angle gauche ? C'est un train, une machine à vapeur... Et cette traînée — comme si quelqu'un avait traversé le tableau à bicyclette avant que la peinture soit sèche ? C'est exactement cela, ne cherchez pas plus loin... Et cette trace verte se terminant par un gros pâté ? C'est un oiseau en plein vol.

— Quelle sorte d'oiseau, ma chérie ?

— Une mouette, je pense. (Alice se pencha pour examiner de plus près le pâté.) Peut-être un chevalier...

Florence haussa les épaules et s'éloigna en direction de son mari et d'Henry Heatherton, toujours aux prises avec leurs registres de comptabilité. Atkins, le maître d'hôtel, apparut sur le seuil de la salle à manger : du regard, il chercha la maîtresse de maison, puis il traversa la pièce pour la rejoindre.

— Veuillez m'excuser, Madame. Je dois vous avertir de quelque chose, relativement au dîner de ce soir...

— Oh ! Atkins ! Quelle chance que vous soyez là, vous qui savez tout ! A votre avis, qu'est-ce que c'est que cet oiseau ?

— Un albatros, Madame. C'est certainement un albatros.

— Evidemment ! Un albatros ! (Elle examina de nouveau la toile.) Je n'avais encore jamais eu l'occasion de voir un albatros.

— A propos du dîner, Madame... Je crains qu'il soit un peu retardé.

— Retardé ? Oh ! nous qui avons tellement faim...

Alice soupira sous le poids de ses responsabilités de maîtresse de maison.

— Mais pourquoi, Atkins ? La cuisinière a-t-elle encore bu ?

— Oui, Madame... Mais il n'y a pas que cela... M. Reed est allongé sur la table de la salle à manger... Il a un couteau dans la poitrine.

— Allongé sur la table de la salle à manger ? Alice en resta bouche bée.

— Mais ce n'est pas du tout dans les façons de faire de Jason. Est-ce une plaisanterie ?

— Non, Madame. Il est mort !

— Mort ? C'est une honte ! Mort, sans avoir dîné ?

— Pourriez-vous me donner vos instructions, Madame ?

— Voyons...

Le cerveau d'Alice travaillait furieusement pour trouver une solution convenable au problème qui lui était brusquement posé.

— Voyons... Est-ce que les plats peuvent être gardés au chaud encore pendant quelques minutes ?

— Certainement, Madame. J'ai déjà demandé à la cuisinière de le faire.

— Alors, Atkins, installez un buffet dans cette pièce et servez-nous ici.

Atkins s'inclina et se retira en hâte pour prendre les dispositions voulues. Quant à Alice, elle annonça à ses invités le changement qui s'opérait :

— Ecoutez-moi tous ! C'est une surprise ! Au lieu d'un dîner cérémonieux, Atkins va nous installer un buffet ici... Ne protestez pas ! Je vous ai déjà avertis que vous alliez en voir de dures pendant votre séjour chez moi !

A regret, Alice éteignit la lampe et quitta les toiles abstraites qu'elle comprenait si bien pour s'adresser à ses filles qu'elle ne comprenait pas du tout.

— Alors, mes chères enfants, êtes-vous prêtes pour le dîner ? demanda-t-elle. Katherine, votre jeune ami

se décidera-t-il à manger quelque chose ce soir ? Ou se contentera-t-il de boire du whisky comme il a fait ce midi ?

— J'ignore ses intentions, Mère. Je suis depuis un moment dans l'impossibilité d'établir un contact intellectuel avec lui.

Katherine était une jeune femme très brune ; âgée de moins de trente ans, elle avait beaucoup d'éclat.

— Si je ne réussis pas à faire mieux, je vais être obligée d'envisager le transfert de mon protégé dans une autre pièce.

— J'avoue, quant à moi, fit Alice, que je n'ai eu aucune communication intelligible avec lui depuis que vous l'avez amené sous mon toit. Pas une seule phrase compréhensible n'a été échangée... Je ne sais même pas son nom.

— Il s'appelle Percival Jeffers, mère. Et il écrit des romans policiers, expliqua Joanne, la sœur cadette de Katherine.

Elle avait la beauté de son aînée, mais elle était moins brillante. Et sans doute n'avait-elle pas la même expérience.

— Ce ne sont d'ailleurs pas des romans policiers ordinaires : ils ont une signification sociologique... ajouta-t-elle avec une certaine émotion dans la voix. Percival est une manière de génie...

— Vraiment ?... C'est merveilleux, dit Alice. J'espère bien que ce génie va s'interrompre de boire assez longtemps pour être en mesure d'admirer nos montagnes, avec leur parure de neige et de glace...

— A propos de parure de neige et de glace, coupa Katherine, je me demande bien où peut être mon ex-mari. Voilà un certain temps que je ne l'ai vu...

— M. Reed ne dînera pas avec nous ce soir, Katherine, expliqua Alice. Je crois qu'il n'a pas faim...

— Jason ? Pour ne pas avoir faim, il faudrait qu'il soit mort !

— A la vérité...

— J'ai l'impression que M. Jeffers s'éveille, annonça Joanne. Il a ouvert un œil.

— Ça peut signifier qu'il s'éveille, ou qu'il a une

attaque... fit Katherine en lui tirant la paupière pour préciser son diagnostic. Qu'il ouvre son second œil s'il veut, moi, je m'en fous. Pendant tout ce week-end, il n'a été pour moi qu'un boulet : j'ai soupé de lui. Si tu veux courir ta chance, ma petite...

Elle eut un geste signifiant qu'elle abandonnait Jeffers à sa sœur cadette et s'éloigna. Alice prit le bras de sa fille aînée et l'accompagna.

— Ecoutez-moi, Katherine. J'aimerais avoir de temps en temps de longs entretiens à cœur ouvert, comme une mère doit en avoir avec sa fille. De mon temps, une jeune femme de bonne famille ne s'abaissait pas à ramasser n'importe qui. Jamais au-dessous d'un pianiste de concert. Il faut savoir faire son choix...

— Sont-ils tous envolés ? demanda Jeffers en ouvrant l'autre œil. Ils étaient tous à discuter sur mon cas, comme sur le cas d'un coléoptère qu'ils auraient épinglé sur le tableau noir.

— Il y avait peut-être quelque raison à cela, répliqua timidement Joanne. Les invités que nous recevons chez nous n'ont pas l'habitude de demander du scotch comme petit déjeuner.

— Mon éducation a dû être ratée. Je ne bois jamais que de l'alcool quand je suis à jeun...

— Et pour dîner ? Auriez-vous envie de manger quelque chose de plus consistant ?

— Il vous suffira de placer devant moi un rôti de bœuf de bonne qualité et de me laisser faire : vous verrez bien, répondit Jeffers.

Mais en attendant l'heure de la démonstration, il devint subitement pâle.

— Pour l'instant, auriez-vous l'amabilité de me montrer le chemin de la salle de bains ?

Il fit de louables efforts pour s'asseoir, puis effectua d'impétueux mouvements de bras, évoquant le crawl ou l'over-arm, pour tenter de s'extirper du fauteuil.

— Puis-je vous aider ? demanda Joanne, l'attrapant par un bras et tirant.

— Jeune demoiselle, depuis des années, j'ai l'habitude d'aller seul à la salle de bains, déclara-t-il d'un ton

offensé. J'ai passé la moitié de ma vie à me diriger vers les salles de bains et à en revenir.

Il entreprit donc de marcher seul, sans le concours de la jeune fille, mais trébucha au premier pas et n'évita la chute qu'en se raccrochant à l'épaule de Joanne.

— Vous pouvez avancer à côté de moi, si vous le voulez. Ainsi vous veillerez à ce que personne ne me marche sur les orteils, suggéra-t-il à titre de transaction.

Ils traversèrent ainsi la pièce, appuyés l'un contre l'autre. Joanne ouvrit la porte de la salle à manger et appuya sur le commutateur électrique. En tournant la tête, elle aperçut le corps de Reed sur la table : elle eut un sursaut. Jeffers buta et tomba à genoux.

— Seigneur Dieu ! fit Joanne. Mais c'est Jason Reed !

— Je sais bien que j'ai souhaité une viande de premier choix, mais quand même...

Joanne abandonna Jeffers et retourna en courant vers le living-room. Jeffers, laissé à lui-même, se mit en devoir de poursuivre son chemin vers la salle de bains, tout en maugréant. Dans le living-room, Joanne se précipita sur Alice.

— Mère, il y a un cadavre sur la table de la salle à manger !

— Oui, ma chérie : c'est M. Reed.

— Mère... Mais on ne peut pas le laisser là... il faut faire quelque chose.

— Ma chérie, vous vous énervez... Il faut d'abord réfléchir... S'il est mort, nous n'y pouvons plus rien, n'est-ce pas ? Il n'y a réellement aucune raison de bouleverser notre dîner pour un événement auquel nous ne pouvons rien.

Alice poussa sa fille dans un fauteuil et lui tapota l'épaule.

— Reposez-vous ici pendant quelques minutes. Respirez à fond. Dans un instant, Atkins va être de retour, et nous apporter quelque chose à manger.

Atkins apparut au moment même, poussant une desserte roulante chargée de vaisselle. Il disposa une table pliante devant la cheminée. Après avoir disposé un assortiment de plats sur cette table, il prépara deux

assiettes, pour les maîtres de maison. Les autres personnes se serviraient elles-mêmes.

Alice alla remplir une autre assiette et la porta à Joanne.

— Ne restez pas là dans votre coin à boudier, ma chérie. Il faut dîner avec nous. Mangez votre dinde froide.

On vit alors revenir Jeffers. Son regard était un peu plus net. Ses cheveux étaient trempés, parce qu'il s'était mis la tête sous le robinet. Il traversa la pièce en direction d'Alice et de Joanne.

— Je suis navré d'avoir à vous annoncer quelque chose de déplaisant, mais il y a un cadavre sur votre table de salle à manger. Etes-vous au courant ?

— Comment pourrait-on *ignorer* que l'on a un cadavre sur la table de la salle à manger ? rétorqua Alice sur un ton parfaitement calme.

Katherine rejoignit le petit groupe et toucha l'épaule de sa mère.

— Mère, je me suis rendue dans ma chambre pour chercher mes cigarettes ; je les avais laissées dans mon sac à main. En chemin, j'ai traversé la salle à manger : j'ai constaté que le jeté de table saignait un peu partout sur la nappe.

— Mais oui, très chère ! déclarèrent ensemble Alice, Joanne et Jeffers. C'est M. Reed !

— Bien entendu, je sais que c'est M. Reed. Je le connais bien : il a été mon mari. Ce que je voudrais savoir, c'est ce qu'on va faire de lui.

— Bonté divine ! fit Alice. Les jeunes de cette génération n'ont plus aucune conversation. Quand j'avais votre âge, nous discussions littérature, musique ou sexualité : ce soir, on ne parle plus que de ce cadavre sur ma table de salle à manger.

Alice n'eut pas la possibilité de continuer à évoquer ses souvenirs de jeunesse heureuse : avec un rugissement d'ours, son mari surgissait de la salle à manger, suivi de George Endicott, visiblement bouleversé et s'appuyant sur sa femme.

— Alice ! Qu'est-ce que ça signifie ? Comment se

fait-il que Jason Reed soit étendu sur notre table de salle à manger avec un couteau dans le cœur ?

— Oh ! cher ami ! soupira Alice, est-il donc impossible de garder un secret dans cette maison ?

— Garder un secret ! s'écria Heatherton. Pour quelle raison voulez-vous tenir secret le meurtre de cet homme ?

— Henry ! Vous dites cela en des termes si désagréables... souligna Alice sur un ton de reproche. J'ai seulement pensé que ça nous arrivait juste au moment du dîner et que je risquais de couper l'appétit de chacun en laissant diffuser cette nouvelle. J'avais l'intention de la taire quelque temps encore.

Heatherton leva les bras au ciel de façon expressive. Lorsqu'il retrouva la parole, ce fut pour s'adresser avec une grande douceur à sa femme.

— Maintenant, nous avons tous fini de dîner. Et il apparaît que nous avons découvert le corps, indépendamment, les uns après les autres. Si donc vous n'avez pas d'autres nouvelles sensationnelles à nous apprendre, telles que le nom de celui qui a épinglé la chemise de sport de Reed à la peau de sa poitrine à l'aide d'un couteau, je serais d'avis d'appeler la police et d'enlever le cadavre de notre table de salle à manger.

— Bien sûr, mon cher ami, prononça Alice de sa voix la plus suave, si vous estimez plus sage d'agir ainsi.

Atkins qui était resté dans le living-room pour aider les invités à se servir, puis pour rassembler les assiettes, entendit les propositions d'Heatherton. Il intervint :

— Veuillez m'excusez, Monsieur... Je pense avoir été le premier à découvrir... la dépouille... de M. Reed. Après avoir informé Madame de la situation, j'ai pris sur moi d'aviser les autorités locales.

— Vous avez très bien fait, Atkins, approuva M. Heatherton. Je suis heureux de constater qu'il y a dans cette maison au moins une personne de bon sens. Je pense que la police va arriver maintenant d'une minute à l'autre.

— Non, Monsieur. D'après ce que l'on m'a dit, les policiers ne seront sans doute ici que demain matin.

— Ah ! Henry, vous voyez bien ! s'exclama Alice

d'un ton triomphant. Non seulement la police nous laisse dîner tranquillement, mais encore elle nous permet de passer une bonne nuit.

— Pardon, Madame, fit Atkins. De la part de la police, ce n'est pas pure courtoisie. Une avalanche a glissé jusqu'au pied de la montagne et la route est coupée. Les équipes de secours vont travailler toute la nuit; mais la circulation ne sera pas rétablie avant demain matin.

— Cela signifie-t-il que nous allons être obligés de passer la nuit dans cette maison où il y a un cadavre? demanda Katherine. Une autre idée lui vint et elle ajouta: Sans mentionner, bien entendu, la ou les personnes qui se sont chargées de transformer Jason Reed en cadavre... Eh bien, c'est gai!

— Ah! Mon Dieu! fit Alice. Je n'avais pas pensé à cela! Peut-être vous trompez-vous, Katherine. Pour ma part, je sais très bien que je n'ai pas assassiné Jason Reed. J'ai la conscience tranquille et je suis persuadée que toutes les personnes ici présentes sont dans le même cas.

— Un fait demeure, enchaîna Heatherton. Le corps de Jason Reed est sur notre table de salle à manger. Veuillez poursuivre, Atkins: la police vous a-t-elle dit ce que nous devons faire en attendant son arrivée?

— Oui, monsieur. Nous ne devons pas toucher au corps jusqu'à ce qu'elle puisse parvenir jusqu'ici. Nous sommes libres toutefois de le recouvrir d'une nappe, si nous le jugeons plus convenable.

— Certainement que nous le jugeons plus convenable, déclara Heatherton. Est-ce tout, Atkins?

— Non, monsieur. C'est le shériff lui-même que j'ai eu à l'appareil. La communication a été coupée alors que nous étions en cours de conversation; mais avant l'interruption, il m'a demandé d'agir en son lieu et place tant qu'il ne pourrait nous rejoindre.

— Eh bien, Atkins! s'écria Alice. Vous voilà promu délégué du shériff, comme à la télévision!

— Oui, Madame, acquiesça modestement Atkins, c'est tout à fait cela.

— Alors, c'est parfait. Nous sommes certains main-

tenant que l'affaire est en bonnes mains. Nous n'avons plus de soucis à nous faire.

— Permettez-moi un instant, Alice, coupa Heather-ton. Je voudrais avoir une précision : Atkins, êtes-vous chargé de commencer l'enquête ?

— Certainement pas, monsieur. Je ne veux pas me mêler d'une chose pareille !

— Bon. C'est mieux ainsi. Excusez-moi, Atkins, de douter de vos capacités. Quelles sont donc les instructions précises que vous avez reçues ?

— Je dois simplement veiller à ce que personne ne quitte la maison avant l'arrivée des autorités.

— Ce qui veut dire que nous serons tous considérés comme suspects quand la police arrivera, déclara Jeffers à la cantonade. J'ai décrit cent fois des situations comme celle-ci.

Il se tourna vers Atkins en poursuivant.

— Et dans presque tous les romans que j'ai écrits, il y a en effet un des occupants de la maison qui est le coupable.

— Naturellement. Mais ici, nous nous trouvons dans la vie réelle, non dans la fiction.

— Ecoutez ! fit Heather-ton de sa voix forte. Nous n'allons pas commencer à nous accuser de meurtre les uns les autres. La plupart d'entre nous sont à cent lieues de l'événement. Par exemple, George et Florence ne connaissaient pas Reed avant de le rencontrer ici, sous mon toit.

— A vrai dire, déclara Katherine, il n'est pas nécessaire de connaître Reed depuis longtemps pour le prendre en haine. Si vous cherchez des raisons à sa mort, je peux vous en fournir trois cent soixante-cinq, autant de raisons que notre vie commune a duré de jours...

— Non, Katherine, ce n'est pas exact, rectifia Alice. Vous avez épousé Jason au début de 1960 : c'était une année bissextile. Vous devez proposer trois cent soixante-six raisons.

— Merci, Mère, pour cette mise au point. J'espère qu'il vous sera possible de dire quelques mots en ma faveur, au moment du procès.

— Bien sûr, ma chérie. Vous pouvez compter sur moi, répondit Alice qui n'avait aucun sens de l'humour. N'est-ce pas le rôle des mères d'intercéder en toute circonstance pour leurs enfants ?

— Vous pouvez aussi retirer mon épingle du jeu, déclara Jeffers. J'ignorais jusqu'à l'existence de Reed avant de le voir tout à l'heure dans la salle à manger : encore était-il couché sur la table et moi tombé dessous...

— Oh ! pardon ! Vous l'avez rencontré avant cela, mon doux agneau, ronronna Katherine. Vous l'avez rencontré vendredi soir, peu après notre arrivée. Et cette seule rencontre a pu vous fournir d'amples raisons pour décider de son assassinat !

— Je ne me souviens même pas de l'avoir vu... D'ailleurs, je n'ai aucun souvenir de ce qui a pu se passer vendredi soir.

— Jason nous a accueillis à la porte d'entrée, lui rappela Katherine. Il m'a dit d'abord quelque chose de désobligeant au sujet de ma conduite, puis il vous a reconnu. Je crois qu'un de vos romans est actuellement en cours de publication ?

— Oui... *Le doux Ptérodactyle adolescent*. C'est mon premier roman sérieux, après une longue série de policiers.

— Humm... Quoi qu'il en soit, Jason était connu comme un critique littéraire très lancé. Il faisait partie du comité de lecture d'un club de livres. Quand il vous a vu, il vous a dit que c'était son jugement sur votre manuscrit qui avait décidé le comité de lecture à le rejeter, en résumant ainsi votre œuvre : « L'histoire d'une adolescence qui n'aurait pas dû être vécue, et qui, en tout cas, ne méritait pas d'être racontée. » Il a même ajouté que son papier allait paraître dans la presse new-yorkaise.

— Ah ! oui... Alors, je comprends pourquoi vous supposez que je pouvais avoir des raisons de l'assassiner. Je reconnais que s'il était encore en vie, je le ferais volontiers. Malheureusement, je dois dire que je ne me rappelle pas l'avoir fait.

— Je ne pense pas que la loi exige que vous vous

souveniez d'un crime pour en être reconnu coupable, précisa Katherine. Il n'est même pas nécessaire que vous vous en félicitez. Mais dans le cas de Jason, ce serait dommage de ne pas s'en réjouir.

Katherine et Jeffers se tenaient à droite de la cheminée. Pendant qu'ils discutaient, les autres avaient peu à peu formé un demi-cercle autour d'eux pour mieux suivre le débat. Après un silence, Joanne quitta sa place dans le groupe et vint rejoindre sa sœur et Jeffers.

— Si vous faites la liste des gens pouvant avoir des raisons de tuer Jason, dit-elle, je suis au moins en mesure de vous donner un nom.

— Le vôtre, Joanne ? demanda Alice. Vous êtes stupide. Vous avez haï Jason depuis le jour où Katherine l'a introduit à notre foyer. Personne ne tue jamais un être qu'il déteste si férocelement : sa culpabilité serait trop manifeste.

— D'ailleurs, ajouta Jeffers, il est impensable qu'une jeune fille comme Miss Heatherton ait pu tuer de cette façon. Il faut une force considérable pour enfoncer un couteau dans une poitrine d'homme.

— Oh ! Mais ne l'empêchez pas de s'accuser du crime si elle en a envie ! protesta Katherine. Je voudrais bien savoir ce que Jason a fait à ma petite sœur pour qu'elle se mette en tête de le tuer !

— Il ne s'agit pas de quelque chose qu'il m'a fait à moi...

— J'aurais dû m'en douter. Jason était un fat, mais savait choisir son gibier.

— C'était pour ce qu'il a fait à Mère...

— A moi ? Oh, ma chérie ! (Alice se trémoussa de plaisir.) Je ne me suis jamais aperçue qu'il m'ait jeté un seul regard...

— Mère ! Quel état d'esprit ! s'exclama Katherine. Joanne tapa du pied.

— Mais laissez-moi donc parler ! J'ai appris la semaine dernière que Jason escroquait Mère depuis des années.

« Jason Reed a commencé à vendre des toiles à Mère depuis le jour où Katherine l'a introduit à la maison,

expliqua-t-elle à Jeffers. Mère ne connaît absolument rien en matière d'art, mais elle aime la peinture abstraite. Mère a donc acheté à Jason tout ce qui lui a plu. Pour Jason, c'était du pipi de chat, mais il encaissait quand même la commission... Puis un beau jour, le genre de toiles que Mère aimait devint à la mode : leur prix s'en éleva considérablement. Alors Jason trouva le moyen de racheter à Mère une à une toutes les toiles, lui abandonnant un petit profit : et il les revendit à son compte, à des prix exorbitants. Au total, il a escroqué à Mère des milliers de dollars.

— A mon avis, c'est un motif tout à fait suffisant pour tuer, estima Jeffers. Non seulement Joanne peut avoir tué, mais toute la famille Heatherton... Je conclurais donc que les seuls membres de l'assistance à être en dehors du coup sont, à mon sens, les Endicott.

George Endicott s'éclaircit la gorge.

— Non, George ! Ne dis rien ! supplia Florence, mettant la main sur le bras de son mari.

— Pourquoi ne parlerais-je pas, Flo ? riposta-t-il en se dégageant. Ce soir, tout le monde en est aux aveux. D'autre part, je ne veux pas être considéré comme un homme qui aurait hésité à abattre Jason Reed.

« Henry n'avait pas entièrement raison quand il a déclaré tout à l'heure que nous n'avions jamais connu Reed avant de le rencontrer ici. Personnellement, je ne le connaissais pas, mais Flo, si. Lorsque j'ai commencé à gagner de l'argent avec mon usine de matériel électronique, Flo et moi, nous avons acheté une maison. Flo a recouru aux services d'un décorateur pour l'aider à aménager cette maison. Ce décorateur, c'était Reed. Il bourra nos pièces d'une profusion de meubles hors de prix et inconfortables, qu'il désignait sous l'appellation de *primitif américain*. Nous apprîmes ultérieurement qu'il avait une petite usine, dans le nord de l'Etat, qui lui fabriquait ces antiquités à longueur de journée... Ça nous a coûté gros... Je l'aurais étranglé avec plaisir.

— Eh bien, nous avons fait le tour, annonça Jeffers. Au départ, aucun de nous n'avait la moindre raison de

chercher à tuer Jason. Et maintenant, chacun en a au moins une...

— Nous pourrions tirer à la courte paille, suggéra Katherine, pour déterminer celui qui aura eu l'honneur de nous débarrasser de cet individu...

— Monsieur Heatherton, puis-je me permettre de vous faire une suggestion ?

— Mais oui, Atkins, je vous en prie. Vous avez l'air d'être le seul ici à prendre les choses au sérieux.

— Je crois, Monsieur, que c'est l'habitude de la police, dans des circonstances comme celle-ci, de poser d'innombrables questions aux personnes présentes. Peut-être votre famille et vos invités s'éviteraient-ils des désagréments en préparant dès maintenant leurs réponses. Je pense que cela s'appelle établir un alibi.

— C'est une excellente idée, Atkins, intervint Endicott en approuvant de la tête. Si nous pouvions savoir, par exemple, à quelle heure Reed est mort, certains d'entre nous seraient sans doute rayés de la liste des suspects.

— Je pense avoir été le premier à découvrir le corps de M. Reed, confirma Atkins. Il était alors quelques minutes avant huit heures ; à ce moment-là, le corps était encore chaud.

— Ah ! Voilà que vous commencez à parler ma propre langue ! s'écria Jeffers, soudain saisi par l'enthousiasme. J'ai eu l'occasion d'apprendre qu'un cadavre se refroidissait rapidement après la mort. Si Reed était encore chaud quand Atkins l'a découvert, c'est que le meurtre ne remontait pas au-delà de huit heures moins le quart ou moins vingt.

— Attendez ! fit Heatherton après avoir réfléchi à la déclaration de Jeffers. Nous sommes tous montés dans nos chambres aux environs de sept heures pour nous habiller en vue du dîner. Endicott et moi avons été de retour ici au bout de quinze minutes et les dames revinrent les unes après les autres dans les instants qui suivirent. A sept heures trente, au plus tard, nous étions tous de nouveau réunis dans cette pièce.

— Ainsi, Dieu soit loué, tout est terminé ! annonça Alice avec un soupir de satisfaction.

— Pourquoi, Dieu soit loué, tout est-il terminé ? demanda Endicott, intrigué.

— Toute cette histoire idiote d'assassinat est terminée, bien sûr ! expliqua Alice. Henry vient d'expliquer que nous étions tous réunis dans cette pièce au moment où Reed a été tué. Puisque personne parmi nous ne l'a tué, ça ne peut être qu'un vagabond ou un clochard... Nous allons donc chasser cette préoccupation de notre esprit. Jouons aux petits papiers, voulez-vous ?

— Veuillez m'excuser, Madame, répliqua Atkins. Il n'est pas évident que les autorités locales se satisfassent d'un tel raisonnement. Elles pourraient même manifester un regret : celui que les personnes présentes ne soient pas en mesure de fournir des indications plus précises sur leurs activités à l'heure du meurtre.

— Je suis tout à fait de cet avis, déclara Heatherton. Et je suppose que nous allons avoir le shérif et ses hommes — n'en prenez pas ombrage, Atkins — pendus à notre cou jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une solution au problème.

— Cela ne fait aucun doute, Monsieur.

— Alors pourquoi ne pas suivre la suggestion faite tout à l'heure par Katherine ? proposa Alice. Si la police doit venir ici et nous embêter avec des tas de questions, des enquêtes, des interrogatoires, des histoires de meurtre, pourquoi ne pas tirer à la courte paille et désigner ainsi qui d'entre nous lui serait livré ? Cette façon de faire ne nous éviterait-elle pas — du moins, n'éviterait-elle pas à la majorité d'entre nous — tous ces ennuis qui vont gâter ce week-end ? Autant mettre sur pied une explication que nous allons donner à la police ? Autrement dit, lui préparer une solution ?

— Mère ! protesta Joanne, ahurie. Proposez-vous d'accuser de meurtre un innocent, dans le seul but de ne pas perturber l'harmonie de ce week-end ?

— La façon dont vous résumez les choses, Joanne, fait apparaître ma formule comme odieuse. Ce n'est pas du tout cela que j'ai voulu dire. J'ai simplement pensé que si nous réussissions à polariser les enquêteurs sur une piste déterminée, nous dispenserions la plupart d'entre nous d'un tas de tracasseries... Puisque nous savons

d'ores et déjà qu'aucun de nous n'est responsable du meurtre, il ne s'agira que d'une épreuve de quelques heures — le temps que la police mette la main sur le vagabond ou le clochard, c'est-à-dire sur le vrai coupable.

Alice eut un nouveau soupir et avoua sa véritable préoccupation :

— En outre, ça nous permettrait de retirer ce pauvre Jason Reed de ma table de salle à manger.

— C'est absolument immoral, fit remarquer Katherine. Mais ce serait amusant.

— Je dois admettre que je ne sais plus à quel saint me vouer... déclara Heatherton. Etant donné qu'Atkins est à mon service depuis vingt ans, qu'il a toujours fait preuve d'un grand bon sens, qu'en outre les autorités locales l'ont désigné pour les suppléer à titre provisoire, je lui laisse le soin de décider...

— Comme vous voudrez, Monsieur. En m'exprimant en qualité de vieux serviteur de la famille, je reconnais que la solution proposée par Madame a beaucoup de mérites. Mais en tant que délégué du sheriff, j'ajouterai que le choix du suspect et que l'invention du scénario sont des opérations extrêmement délicates. La police possède un certain instinct — un sixième sens — qui lui fait rapidement flairer les fausses pistes.

— Oh ! Atkins, je suis heureuse que vous soyez d'accord avec moi, dit Alice. Voyons, où en sommes-nous ? Comment allons-nous inventer une histoire ? Cherchons d'abord quel est celui que nous pouvons sacrifier sans qu'il nous en coûte beaucoup.

Tous les regards se tournèrent lentement vers Jeffers.

— Hé, attendez...

— Je suis d'accord pour qu'il soit choisi, décida Heatherton. Il n'a pas dit un mot depuis son arrivée ici jusqu'à ce qu'éclate l'affaire Reed !

— Nous l'aurions sans doute trouvé plus gentil, s'il n'avait pas tellement bu, reconnut Alice en guise de défense de l'illustre écrivain.

— C'est moi qui l'ai amené ici, ajouta Katherine,

mais il ne m'a guère prouvé sa reconnaissance. J'en ai soupé de lui !

— Pas moi ! cria Joanne en faisant la moue. Je n'ai pas encore tenté ma chance. Je veux le garder !

— Ne vous énervez pas, intervint Alice pour calmer sa fille. Vous ne serez privée de M. Jeffers que pendant un temps très court. On vous le rendra quand tout sera rentré dans l'ordre.

— Messieurs et Mesdames, je vous en prie ! clama Atkins avec force. Si vous me permettez de le dire, M. Jeffers représente le mauvais choix. Jamais la police ne voudra croire qu'il a tué M. Reed !

— Voyez cela ! Et pourquoi donc ? Je voudrais bien le savoir ! protesta Jeffers.

— Un meurtre est un acte qui exige audace et décision. Franchement, monsieur, vous en manquez trop pour tuer un homme.

— Ah ! vraiment ? Comment osez-vous ? Vous, un maître d'hôtel ? Je vais vous prouver, quand vous voudrez, que j'ai assez de tempérament pour bousiller une demi-douzaine de Reed !

— Suffit ! C'est Atkins qui commande ici ! lui rappela Katherine. S'il affirme que vous êtes hors jeu, ne protestez pas. Vous aurez plus de chance la prochaine fois.

— Mais alors, quel suspect allons-nous donner à la police ? grogna Heatherton.

— Je vais vous soumettre une petite histoire à laquelle la police est susceptible d'ajouter foi, dit Atkins. Elle repose sur deux faits : le premier, que M. Reed est encore vêtu de son complet de tous les jours — le second, que j'ai vu Mme Endicott pénétrer dans la salle à manger peu avant ma découverte du corps.

— Vous faites erreur, Atkins, intervint Endicott. Personne n'a quitté ce living-room entre sept heures trente et huit heures.

— C'est-à-dire... Je crois bien me souvenir... commença Alice. Pendant que j'examinais ces nouvelles toiles, ce soir, Florence s'est arrêtée près de moi... Peut-être ne devrais-je pas le dire...

— Mais je vous en prie, ma chère ! fit Florence. Je ne suis pas tentée de nier quoi que ce soit. Je... J'avais laissé mon poudrier dans la poche de mon manteau : je suis allée le chercher dans le vestibule. La lumière était éteinte dans la salle à manger : je n'ai donc pu voir si le corps de M. Reed était sur la table.

— Certainement pas, madame Endicott. Je ne me permettrais d'ailleurs pas d'affirmer quoi que ce soit. Tout cela est pure invention de ma part : c'est votre passage par la salle à manger qui m'en a donné l'idée.

— Voudriez-vous avoir l'amabilité de tout expliquer vous-même, Atkins ? demanda posément Heatherton. Je suis complètement perdu.

— En assurant mes fonctions de maître d'hôtel, commença Atkins, je n'ai pu m'empêcher d'apprendre, par hasard, que M. Endicott s'efforçait de revendre un paquet d'actions de son entreprise d'électronique. Si nous allions jusqu'à informer les autorités que l'argent frais qu'il tirera de cette vente n'est pas destiné à de nouveaux investissements mais semble plutôt impatientement attendu pour boucher des trous, et que c'est maintenant une question de vie ou de mort pour cette société...

— Ridicule !

— Evidemment, monsieur Endicott. Mais la police peut avoir, de son côté, certaines informations. Et comme il est de notoriété publique que M. Reed vit depuis plusieurs années des seules commissions que lui vaut la vente de toiles abstraites à Mme Heatherton, nous pourrions aisément persuader la police qu'il était assez dans le caractère de Reed de se vanter en présence des Endicott de ses exceptionnellement bonnes relations avec Mme Heatherton, relations qui lui permettaient de rafler tous les fonds disponibles de la famille en lui vendant les toiles abstraites qu'il avait apportées avec lui.

— Voilà qui est parfaitement vraisemblable ! approuva Katherine. Ce serait du Jason tout craché !

— Votre histoire aurait le mérite de fournir à Endicott un motif de tuer, fit Jeffers. Mais je ne vois pas à quel moment Endicott aurait pu agir. Nous avons

posé en principe que Reed a été assassiné quelques minutes avant huit heures...

— Mais c'est probablement faux. Ce qui m'inciterait à le penser, c'est que Reed est encore vêtu de son costume de tous les jours. Il m'apparaît vraisemblable que Reed a été poignardé avant d'avoir eu le temps de s'habiller pour le dîner — c'est-à-dire plutôt à sept heures qu'à huit.

— Rappelez-vous, Atkins, que le corps de Reed était encore chaud quand vous l'avez découvert... Vous avez vous-même insisté sur ce détail.

— C'est exact, Monsieur. Mais nous avons un monte-plats, chauffé électriquement, qui va de la cuisine au sous-sol jusqu'à l'étage où sont les chambres à coucher. Si quelqu'un — et pour les besoins de l'histoire, nous supposons qu'il s'agit de M. Endicott — a poignardé Reed aux alentours de sept heures, il a très bien pu placer le corps dans le monte-plats et actionner le commutateur commandant le chauffage. Un peu plus tard, son complice — pour les besoins de la cause, imaginons que ce soit Mme Endicott — a pu retirer le corps du monte-plats et, en utilisant la desserte à roulettes, le placer au milieu de la table quelques minutes avant huit heures. Le cadavre était ainsi resté chaud.

— L'alibi de M. Endicott est facile : il était dans ce living-room au moment où le meurtre a, apparemment, été commis. Quant à Mme Endicott, il est bien évident qu'elle n'a pas la force de venir à bout d'un homme tel que Reed par ses propres moyens.

Il y eut un moment de silence, chacun s'efforçant de mettre en place les pièces du puzzle présenté par Atkins. A mesure que chacun se pénétrait de la logique de l'explication, son attention se portait vers George et Florence Endicott.

— C'est assez ingénieux, Atkins. Que ne peut-on faire avec des « si »... ? déclara Heatherton en fin de compte.

— Bien entendu, monsieur, ce n'est qu'une invention de ma part. Mais pouvant donner à réfléchir à la

police et l'occuper jusqu'à ce qu'elle mette la main sur le véritable assassin.

— Evidemment ! fit Alice d'une voix claironnante. C'est juste pour occuper la police jusqu'à ce qu'elle arrête le vagabond, le chemineau qui a certainement poignardé ce pauvre Jason.

Katherine reprit, en imitant le ton de sa mère :

— J'aperçois là-bas une bouteille de gin qui me paraît admirablement pleine et, sur la table roulante, un vieux flacon de vermouth qui m'a l'air de s'ennuyer... Quelqu'un aurait-il la gentillesse de m'aider à boire un martini ?

— Je crois que je ferais mieux de vous donner un coup de main, déclara Florence. Autant que je profite des bonnes choses pendant qu'il en est encore temps ! Faites sauter ce bouchon, Katherine !

— Terminons-en, voulez-vous, avec nos travaux. Concluons cette affaire, proposa Heatherton à Endicott. Au cas où vous seriez retenu pendant deux ou trois jours par cette singulière histoire...

Le groupe qui s'était rassemblé devant la cheminée se disloqua : par deux ou trois, les hôtes et les amis se dispersèrent dans le grand living-room. Joanne demeura à côté de Jeffers. Atkins se disposant à regagner l'office, ils l'interpellèrent.

— Atkins, c'est formidable... dit Joanne.

— Pour ça, oui... approuva Jeffers, mais, bien sûr, vous avez eu une chance de tous les diables d'apercevoir Mme Endicott entrant dans la salle à manger. N'importe qui en aurait tiré les mêmes conclusions.

— Merci de votre appréciation, mademoiselle Joanne ; mais je n'ai fait que mon devoir, répondit Atkins. Puis il se tourna vers Jeffers : Monsieur Jeffers, je pensais que vous, seul entre tous, pourriez soupçonner mon petit stratagème. Je n'ai pas vu Mme Endicott pénétrer dans la salle à manger, bien entendu... Mais lorsque j'ai été sûr des autres éléments de mon raisonnement, j'en ai déduit logiquement qu'elle devait être dans la salle à manger aux environs de cette heure.

— Humm. Oui, j'ai bien pensé que ça devait être quelque chose comme ça... affirma Jeffers, mentant

outrageusement. Savez-vous, Atkins ? Si mon dernier roman est aussi mauvais que Reed — et beaucoup d'autres — l'ont dit, je pense que je ferais mieux de renoncer à la grande littérature pour en revenir au policier. Avec votre imagination et vos brillantes qualités déductives, vous réussiriez magnifiquement dans le genre. Ne pourrions-nous nous associer et collaborer pour deux ou trois livres ?

— Merci beaucoup, Monsieur, de cette proposition qui me flatte. Mais je crains que nos positions sociales respectives ne soient trop éloignées l'une de l'autre pour nous permettre une véritable collaboration...

« Oui, Monsieur : plus j'y pense... J'ai passé quarante ans de ma vie à travailler et étudier pour devenir maître d'hôtel. J'y suis parvenu. Y renoncer maintenant et redescendre l'échelle sociale pour n'être plus qu'un gratte-papier, cela briserait le cœur de ma pauvre chère maman... Veuillez m'excuser, monsieur. Ce malheureux incident m'a mis en retard pour mon travail de la soirée. Il me faut rattraper le temps perdu.

Mr. Reed goes to dinner.
Traduction de Gersaint.

Meurtre en miniature

par

NORA CAPLAN

Ann attendait impatiemment la réaction de son mari. Mais celui-ci, le visage pensif, demeurait sans rien dire devant la grande maison de poupée installée dans le sous-sol. Cette maison était de pur style victorien. A trois étages et faite d'un bois peint en vert foncé, elle avait un toit en mansarde, un ornement en volute du genre pâtisserie au-dessus de la porte d'entrée et, surmontant le tout, une coupole.

— Je croyais que tu avais dit que Holly désirait un microscope pour son anniversaire ? fit remarquer en fin de compte le mari d'Ann.

— Oh ! Phil, s'exclama celle-ci. (Il y avait dans sa voix à la fois de l'amusement et de la contrariété.) Un microscope pour une petite fille de huit ans ? Voilà au contraire ce qu'il lui faut. A-t-on jamais vu quelque chose d'aussi joli ?

Et de montrer avec un plaisir évident les chambres meublées jusque dans les moindres détails d'authentique ancien.

— Quand j'ai vu les poupées... regarde, il y a même une servante. Elle soupira. Bref, je n'ai pas pu résister.

Phil haussa les épaules.

— Peut-être lui plaira-t-elle. Tu t'en rends mieux compte que moi. Je tiens seulement à ce qu'elle ne soit pas déçue, voilà tout. Elle ne s'est jamais beaucoup intéressée jusqu'à maintenant aux poupées, il me semble ?

— C'est très différent, dit sa femme sur la défensive.

D'ailleurs, Holly a besoin de quelque chose de spécial comme cela pour stimuler son imagination. L'ennui, Phil, c'est qu'elle n'a jamais eu l'occasion de rêver à quoi que ce soit. Nous avons toujours laissé agir son côté pratique de voir les choses.

— Peut-être. Mais elle *est* Holly.

Comme pour mettre fin à la discussion, Phil se dirigea vers le chauffe-eau électrique.

— Il fuit encore, constata-t-il. Tu devrais téléphoner à la compagnie. La garantie expire dans deux mois.

Ann était bien décidée à justifier son achat, aussi, ignorant la dernière remarque de son mari, elle continua :

— Je ne comprends pas Holly. Je n'ai jamais retrouvé en elle la petite fille que j'étais à son âge, pas plus d'ailleurs qu'aucun des enfants avec lesquels j'ai grandi. Elle ne sait pas, comme nous, ce qu'est le plaisir de s'imaginer des choses. Elle grandit tellement vite.

Elle se pencha sur la maison de poupée et, très doucement, passa son doigt sur une malle en miniature dans le grenier.

— Je cherchais quelque chose que nous puissions, toutes les deux, avoir plaisir à posséder. J'ai compris que c'était cette maison au moment même où je l'ai vue.

Phil revint vers elle et lui tapota l'épaule.

— D'accord, chérie, si tu penses qu'elle en sera contente. Et maintenant, remontons. Il fait froid ici.

A ce moment, Ann frissonna. Brusquement, elle se sentait découragée. L'anniversaire d'Holly tombait le lendemain. Il était trop tard pour chercher autre chose. Elle se demandait maintenant si Phil n'avait pas raison de croire que Holly n'apprécierait peut-être pas cette maison de poupée. Et puis, non, finit-elle par se dire. Elle lui plaira sûrement. Il était tout bonnement impossible que cette enfant qui était sa fille manquât à ce point d'imagination.

Le lendemain matin, après que Holly fut partie pour l'école, Phil et Ann montèrent la maison de poupée dans la chambre de leur fille.

— Devrai-je retenir Holly en bas jusqu'à ce que tu rentres ? demanda Ann à son mari.

— L'attente te serait trop pénible, répondit Phil.

Il lui déposa un baiser sur le bout du nez.

— Ne m'attends pas. Montre-lui cette maison dès qu'elle sera là.

Holly ressemble tout à fait à son père, pensa Ann cet après-midi-là tandis qu'elle regardait la petite fille examiner pour la première fois la maison de poupée. Elle avait en effet la même calme expression de ses yeux bruns et le même dessin tranquille de sa bouche. Comme Ann s'y attendait, elle fit une inspection complète de chaque pièce avant d'émettre une opinion.

— Elle ne ressemble pas à celle de Sara, dit-elle. C'est une maison d'autrefois, n'est-ce pas ?

Ann sourit et se pencha à côté d'elle.

— Oui, une maison de style victorien, qui date de quatre-vingts ou quatre-vingt dix ans. Tout était alors très différent. Regarde la pompe, dans la cuisine. Elle marche vraiment, aussi.

Elle montra alors à la petite fille comment la poignée bougeait de haut en bas.

— Je vois, fit Holly en hochant la tête.

Ann n'y tint plus.

— Elle te plaît, ma chérie ? N'est-ce pas encore mieux qu'un microscope ?

Holly vit que les yeux bleus de sa mère brillaient de plaisir.

— Je crois, dit-elle avec circonspection, que cette maison m'apprendra beaucoup de choses.

Quelques heures plus tard, quand Ann entra dans la chambre de Holly pour voir si elle lisait dans la pénombre comme d'habitude, elle trouva sa fille étendue sur le côté et regardant fixement la maison de poupée. La petite lampe de chevet éclairait les chambres comme un projecteur de telle sorte qu'on eût dit un décor pour une pièce d'Ibsen. Ann tendit la main pour éteindre.

— Non, Maman, fit Holly sans tourner la tête.

Ann sourit et dit d'un ton léger mais avec intention.

— Tu sais que tu empêches les habitants d'aller se coucher ?

Holly regarda sa mère. Elle fronça d'abord les sourcils d'un air étonné. « Oh ! » fit-elle ensuite, « tu veux parler d'eux. » Elle se tourna de nouveau du côté de la maison de poupée.

— Ils s'appellent Pettingil, dit-elle. Puis elle bâilla. Ce sont les Bartholomew J. Pettingil. Et la servante s'appelle Clara Fischer.

*
**

Bien que le jour suivant fût un samedi, Phil alla à son bureau. Avant de partir, il expliqua qu'il devait réunir certaines notes pour sa prochaine conférence, mais Ann était trop préoccupée pour y faire très attention. Holly avait déjà fini de déjeuner et était remontée dans sa chambre. Sous prétexte de commencer à faire le ménage de l'escalier, Ann alla chercher un chiffon à poussière dans la chambre de Holly. Celle-ci était assise tranquillement dans un rocking-chair devant la maison de poupée.

— Crois-tu, demanda-t-elle à sa mère, que tu pourrais leur faire de nouveaux habits ?

— Bien sûr, répondit Ann qui se pencha et prit Mme Pettingil.

— Oh ! non, Maman ! s'écria Holly. Elle déteste qu'on la touche.

Ann retira vivement sa main.

— Vraiment ?

Le minuscule visage de porcelaine semblait fier et sévère. Ann regarda alors M. Pettingil.

— Son mari paraît assez aimable.

— Il l'est, dit Holly en enlevant la figurine assise dans le fauteuil du salon. Elle passa sa main sur sa moustache peinte en noir. C'est bien ça, l'ennui.

— Que veux-tu dire par... ennui ?

Ann s'assit par terre, fascinée.

— Eh bien, tu comprends, expliqua Holly très sérieusement, Mme Pettingil trouve qu'il n'est pas assez sévère avec Charlie.

— Leur petit garçon ?

Ann montra du doigt la petite poupée en costume marin à califourchon sur un cheval de bois dans la nursery du premier étage.

— Mmmm, fit Holly en hochant la tête. C'est vraiment un très gentil petit garçon, mais il fait des choses qui contrarient sa mère.

— Par exemple ?

— Oh ! seulement de menues choses. Il salit ses chaussures et oublie de ranger ses affaires.

Les yeux d'Ann pétillèrent.

— Qu'y a-t-il de si mal à cela ? A ce sujet elle ne semble pas tellement différente de moi, ou de n'importe quelle autre maman.

Holly continua du même ton sérieux :

— Mais elle ne veut pas le laisser seul. Elle veut toujours qu'il fasse ce qu'elle pense être le mieux pour lui et non ce qu'il aimerait mieux faire. Et encore autre chose, elle ne peut supporter la moindre poussière nulle part. Elle fait vraiment travailler la pauvre Clara... la servante... très durement. Je crois que sans M. Pettingil et Charlie, Clara serait partie depuis longtemps. (Elle caressa la blonde Clara.) Je veux que tu lui fasses une magnifique robe avec une ombrelle assortie.

Ann fit la moue.

— Mais, chérie, c'est la servante.

Holly rétorqua d'un air obstiné :

— Je m'en moque ! D'ailleurs, elle n'a pas à travailler le dimanche. Et comme elle emmène toujours Charlie se promener dans le parc après la messe et que quelquefois Mme Pettingil les accompagne, elle a besoin d'une jolie robe.

— Faudra-t-il faire aussi quelque chose de neuf pour Mme Pettingil ?

— Oh ! répondit Holly d'un air indifférent, ce n'est pas la peine de s'inquiéter pour elle. Ce qu'elle a suffit.

Ann éprouva un curieux besoin de défendre la maman poupée. Elle ne pouvait pas comprendre l'attitude hostile de Holly envers Mme Pettingil.

Et plus pour elle-même que pour sa fille, Ann répliqua :

— La robe de la mère pourrait être bleu foncé... en taffetas, je pense. Avec un col en dentelle blanche.

— Je crois que je vais lire un peu, dit Holly qui se leva et marcha vers la bibliothèque installée sous la fenêtre.

Ann se sentit congédiée. Elle se mit debout et s'apprêtait à partir quand Holly ajouta :

— Je voudrais que la robe de Clara soit rose avec une jupe très ample et des volants dans le bas. Charlie et M. Pettingil aimeraient ça aussi.

Tout en changeant les draps des lits, Ann ne cessait de penser à sa conversation avec Holly. Elle était contente, naturellement, que sa fille commençât de montrer une certaine imagination. Et pourtant, celle-ci paraissait prendre un tour bizarre. Il y avait quelque chose de si... vrai dans sa façon de parler des Pettingil. Ils ne ressemblaient en rien aux invraisemblables bonnes familles inventées dans sa propre enfance. Toutefois ils étaient infiniment plus curieux et évidemment plus réels aussi pour Holly.

Elle marcha vers une commode et en ouvrit le tiroir du bas. Elle y fouilla pendant un moment et finalement en sortit un morceau de dentelle d'Alençon. Il y en avait plus qu'assez pour faire un col. Quant au taffetas... Elle découvrit un reste de satin bleu. Cela irait encore mieux. Mme Pettingil deviendrait un modèle de bon goût à côté des volants plissés en organdi rose de Clara avec l'ombrelle assortie.

Le lundi après-midi suivant, Ann était dans la cuisine en train de battre des œufs en neige quand elle entendit Holly rentrer de l'école et appeler depuis le living-room :

— Maman, Sara est ici. Sa maman a dit qu'elle pouvait rester jusqu'à cinq heures.

Ann éleva la voix pour dominer le bruit du batteur.

— Mettez vos manteaux dans l'armoire du vestibule.

Elle s'attendait que les petites filles viennent dans la cuisine, mais peu après elle les entendit monter en courant l'escalier. Brusquement elle arrêta le courant. Sara était une enfant si désordonnée qu'on ne savait pas ce qu'elle pouvait faire à la maison de poupée. Et

justement les Pettingil et Clara avaient leurs nouveaux habits. Elle voulait en faire la surprise à Holly, mais ce ne serait plus la même chose maintenant avec Sara. Son visage se durcit. Elle allait monter.

Les deux fillettes ne remarquèrent pas sa présence sur le seuil de la pièce.

— Elle a un drôle d'air, disait Sara. J'aime mieux la mienne. Elle a l'électricité.

Elle saisit Mme Pettingil par un bras, froissant la manche à gigot que Ann avait eu tant de mal à faire.

— Laisse ça, jeta Ann.

Les petites filles sursautèrent. Ann enleva la poupée des doigts sales de Sara et en essayant de faire bouffer de nouveau la manche, elle dit froidement :

— Vous feriez mieux de descendre dans la salle de jeux.

— Mais, Maman... protesta Holly.

— Allez. Faites ce que je vous dis.

Les deux fillettes, silencieuses et soumises, quittèrent la pièce, mais Ann demeura encore quelques instants devant la maison de poupée. Puis elle regagna la cuisine. A cause de Sara, les œufs à la neige étaient manqués. Ann les jeta dans l'évier et tourna le robinet d'eau froide si violemment que son tablier en fut tout éclaboussé.

Holly parut si maussade à dîner ce soir-là que Phil lui demanda :

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Il s'est passé quelque chose aujourd'hui à l'école ?

— Non.

Holly évita de regarder sa mère et s'adressant à Phil, elle ajouta : Est-ce que je peux sortir de table ?

Il jeta un coup d'œil sur son assiette. La petite fille n'avait presque rien mangé.

— Oui, dit Ann, prenant la décision pour son mari.

Aussitôt que Holly se fut glissée hors de la salle à manger, elle expliqua :

— Sara est venue cet après-midi. Sa présence énerve toujours Holly.

— Je ne l'ai encore jamais remarqué.

— C'est pourtant la vérité.

Ann repoussa son assiette et commença de desservir.

— Tu penses que Holly pourrait couvrir quelque chose ? Elle semblait pourtant bien tranquille ces jours derniers.

— Je ne le crois pas. Elle est fatiguée, c'est tout.

Quand elle eut fini la vaisselle, Ann emporta une tasse de café dans le living-room. Phil regardait les informations à la télévision. Ann but son café pensivement. Peut-être s'était-elle montrée un peu trop dure avec Holly cet après-midi-là. Mais aussi, Sara lui avait porté sur les nerfs. Elle ne voyait pas ce qu'il pouvait y avoir en elle qui attirât Holly. Puis elle se souvint qu'elle n'avait pas eu l'occasion de parler des robes nouvelles avec Holly. A présent elle serait probablement de meilleure humeur.

Elle la trouva étendue tout habillée sur son lit, le visage enfoui dans l'oreiller. Ann lui caressa les cheveux.

— Tu ne dors pas, mon bébé ?

— Non.

Ann s'assit à côté d'elle.

— J'ai oublié de te demander ce que tu pensais des nouvelles toilettes de Mme Pettingil et de Clara.

— Elles sont très bien, répondit Holly d'un ton monocorde.

— J'ai eu beaucoup de mal avec la robe de Mme Pettingil. Les manches ne vont pas encore très bien au coude, mais c'est si difficile de travailler à quelque chose d'aussi petit.

Ann s'enquit d'une voix douce :

— Crois-tu qu'elle y fera attention ?

Holly ne répondit pas. Ann se dit qu'elle était encore de mauvaise humeur pour n'avoir pas eu la permission de jouer dans sa chambre.

— J'avais pensé que nous pourrions peut-être arranger la chambre de M. et Mme Pettingil. Elle paraît si terne à côté du reste de la maison. Il me reste un peu de très jolie soie vert pâle dont il serait possible de faire des tentures, un dessus-de-lit, et...

— Ce n'est pas la peine, coupa Holly d'une voix

aiguë et elle s'assit sur le bord du lit, les épaules très droites.

— Mais pourquoi pas, chérie ?

Il y avait une douce insistance dans la voix d'Ann.

Holly répéta d'un air inquiet :

— Je ne veux pas...

Elle avala sa salive, et ajouta :

— Je veux dire, je ne crois pas que Mme Pettingil aimerait ça.

— Mais si, répliqua Ann plus fermement. Le vert pastel était justement la couleur à la mode de cette époque-là et ce serait infiniment plus joli avec ce lit et ce chiffonnier en noyer sombre que cette dentelle défraîchie.

Holly ramassa un fil sur son édredon.

— Mais Clara ne serait pas contente.

— Pourquoi ? Elle n'est que la servante.

Ann regarda d'un air ennuyé la silhouette en tablier blanc dans la cuisine. Les yeux bleus de Clara rencontrèrent les siens et à cette minute-là il y eut comme une sorte de défi dans son sourire figé.

Holly prit le silence de sa mère pour de l'intérêt.

— Clara est bien plus gentille que Mme Pettingil. Elle comprend Charlie et M. Pettingil et je crois qu'ils l'aiment vraiment bien davantage.

Ann fut choquée.

— Mais, Holly, ce n'est pas naturel !

— Maintenant je veux aller me coucher, dit Holly.

Et elle commença lentement de dénouer une de ses chaussures qu'elle plaça sur le parquet à côté de son lit.

— Très bien, mon poussin. Ann embrassa sa fille sur la joue.

Holly tenait ses yeux baissés.

— Ne t'occupe plus de la maison de poupée, Maman, s'il te plaît.

— Nous verrons ça plus tard, ma chérie. Tu es fatiguée. Couche-toi.

Durant la semaine qui suivit on ne parla plus des Pettingil. Holly jouait chez son amie Sara chaque après-midi jusqu'au dîner. Ensuite elle faisait ses devoirs, lisait ou regardait la télévision avant d'aller dormir. Phil

avait donné à Ann une ébauche de sa conférence à recopier à la machine et elle n'avait ainsi pas le temps de bavarder avec sa fille. Elle était de plus en plus prise par son travail car Phil exigeait une copie absolument nette en dépit de la difficulté qu'il y avait à déchiffrer son écriture. Et, tout le temps, Ann pensait à l'étrange comportement de Holly le dernier soir qu'elle avait passé avec elle dans sa chambre.

Elle termina le compte rendu de Phil le vendredi matin. Au déjeuner, elle dit à Holly :

— J'ai fini complètement le travail de Papa. Si nous faisons quelque chose d'un peu spécial cet après-midi ?

Holly retira un morceau de carotte de sa cuillerée de potage et le mit de côté sur le bord de son assiette.

— J'ai promis à Sara d'aller chez elle. Elle m'a dit qu'elle avait une surprise pour moi.

Ann sentit qu'elle se devait de faire des concessions si elle ne voulait pas s'aliéner davantage l'affection de sa fille. Résignée, elle dit :

— Eh bien, amène-la ici.

Comme Holly hésitait, Ann ajouta :

— Tu es allée souvent chez elle ces temps derniers, je suis sûre que sa mère a maintenant besoin d'être un peu tranquille.

— Bon, » fit Holly. Puis elle regarda la pendule au-dessus du réfrigérateur. « Il faut que je parte. Sara m'attend au coin de la rue à midi et demi. »

Ann décida de se montrer aussi aimable que possible avec Sara. Elle fit cuire quelques gâteaux et prépara de la limonade. Elle mit la table de la cuisine comme pour un thé. Holly aimerait sûrement cela. Puis elle monta dans la chambre d'amis, prit dans une armoire un paquet de vêtements à réparer et s'installa devant la machine à coudre.

— Maman, appela Holly depuis le vestibule, environ une heure plus tard, nous sommes là. Viens voir ce que Sara m'a donné.

Ann sourit aux deux petites filles tout en descendant l'escalier. Holly tendit la main, découvrant un minuscule manchon de fourrure blanche.

Le visage marqué de taches de rousseur de Sara montrait une joie très vive.

— C'est pour Clara. Et c'est moi qui l'ai fait.

Elle s'arrêta brusquement en voyant Ann changer d'expression et baissa les yeux.

— Enfin, Maman m'a aidée un peu. Elle m'a montré...

— Pourquoi l'as-tu fait ? demanda Ann dont le sourire s'était éteint.

— Eh bien, je... balbutia Sara.

— Elle en avait envie, Maman, intervint Holly. Qu'est-ce qu'il y a de mal ?

Ann serra la rampe de l'escalier si fort que les jointures de ses mains blanchirent.

— Mais pourquoi *Clara* ?

Les deux petites filles semblaient ahuries. Presque aussitôt Ann dit d'une voix blanche :

— Le goûter est prêt pour vous dans la cuisine. Il faut que j'aille finir mon raccommodage.

Mais quand elle eut regagné la chambre d'amis, elle remit le paquet de vêtements dans l'armoire. Puis elle alla dans sa chambre chercher le reste de soie vert pâle.

Ann mit sa surprise parfaitement au point. Pendant que Holly prenait son bain, ce soir-là, elle se rendit sur la pointe des pieds dans sa chambre et s'agenouilla près de la maison de poupée. Quelle différence faisaient les nouveaux rideaux et le dessus-de-lit dans la chambre de Mme Pettingil ! Et le coussin de velours vert mousse sur le fauteuil était vraiment une trouvaille. Pour parfaire son œuvre, Ann glissa un minuscule collier de perles au cou de Mme Pettingil.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Holly venait d'entrer, une serviette drapée autour de ses épaules, l'eau coulant tout le long de ses jambes.

Ann se releva.

— Oh ! je viens seulement de faire une petite surprise pour la maison de poupée.

Elle vit que sa fille tremblait.

— Sèche-toi d'abord, ma chérie. Tu la verras quand tu auras mis ton pyjama.

Holly restait sur le seuil de la chambre. Elle frissonnait toujours.

— Mais, Maman, je ne voulais pas, dit-elle les larmes aux yeux. Je t'avais dit de ne plus rien faire pour la maison de poupée.

— Tu vas attraper froid en restant comme ça. Laisse-moi t'aider.

Ann commença de frotter vivement Holly avec la serviette.

— Maintenant mets vite ton pyjama.

Holly était si lente que Ann finit de boutonner le haut elle-même.

— Là, maintenant, dit-elle, allons voir la surprise.

— Non, fit Holly avec un frisson. J'ai toujours froid. Je veux me coucher pour avoir chaud.

Le désappointement d'Ann se changea en inquiétude.

— Tu te sens malade, ma chérie ?

Holly se glissa toute seule sous ses couvertures.

— J'ai un peu mal à l'estomac.

— Ce sont probablement tous ces gâteaux et la limonade de cet après-midi. Je sais que Sara a l'habitude de se bourrer, mais tu devrais bien ne pas en faire autant. (Ann fronça les sourcils.) Peut-être qu'un peu de magnésie...

— Non, non, ça va passer.

— Tu es sûre ?

Holly fit oui de la tête.

Ann l'embrassa.

— Appelle-moi si tu étais malade.

Elle se retourna pour regarder encore une fois Holly avant de redescendre. La petite fille se tenait absolument immobile, les yeux fixés sur la maison de poupée.

*
**

Au milieu de la nuit le cri parut d'abord impossible à identifier. Mais Phil et Ann se réveillèrent instantanément. Puis, de la chambre de Holly, parvint un appel terrifié : « Papa... papa... »

Ann rejeta aussitôt draps et couvertures.

— Reste ici, dit-elle d'un ton ferme à son mari. J'y vais.

Holly était pelotonnée contre son oreiller. Elle ne voulut pas regarder sa mère quand celle-ci se pencha sur elle en murmurant :

— Qu'est-ce qu'il y a, ma chérie ?

— Emporte-la ! hoqueta Holly.

— Que j'emporte quoi ?

— La maison de poupée. Emporte-la... tout de suite !

— Au milieu de la nuit ? Mais pourquoi, ma chérie ? Tu as fait un mauvais rêve ?

— Je veux que tu l'emportes... s'il te plaît, Maman. Tout de suite.

La voix de Holly monta jusqu'au bord de la crise de nerfs.

A ce moment-là, Phil parut sur le seuil de la chambre. Il devait avoir entendu ce que Holly venait de dire, car il objecta doucement, d'un ton raisonnable :

— Mais nous ne pouvons pas l'emporter d'ici à pareille heure, ma chérie. Il faut d'abord enlever tout ce qu'il y a à l'intérieur pour que rien ne soit cassé. Nous nous en occuperons dès demain matin.

Mais Holly ne se calmait pas. Elle continuait de pleurer.

— Non... il faut l'enlever tout de suite...

— Ecoute, dit Phil après un moment de réflexion, nous pourrions peut-être mettre quelque chose dessus de façon que tu ne la voies pas.

Il fit signe à Ann de prendre la couverture supplémentaire au pied du lit de Holly.

— Que crois-tu qui l'ait effrayée comme cela ? chuchota Ann comme son mari passait devant elle.

— Inutile d'en parler pour l'instant, répondit-il à voix basse. La pauvre enfant est déjà suffisamment bouleversée.

Puis il reprit son même ton paisible.

— Holly, souviens-toi, quand tu avais quatre ou cinq ans et que tu voyais les ombres que faisait sur le mur l'arbre du jardin...

Ann déplaçait la couverture. Elle allait l'étendre sur la

maison de poupée quand elle sentit qu'il y avait quelque chose d'anormal. *Mme Pettingil... Où était Mme Pettingil?* Ann examina chaque pièce de la maison avec une nervosité croissante. Clara, Charlie et M. Pettingil étaient assis dans le salon, leurs visages de porcelaine placides et satisfaits. La scène avait vraiment un air trop innocent.

Et, soudain, Ann découvrit l'indice qu'elle cherchait. Le collier de perles... *Clara portait le collier de perles de Mme Pettingil.*

D'instinct, Ann sut alors où elle trouverait Mme Pettingil. Elle tendit la main vers la mansarde, dans le grenier. Ses doigts étaient glacés quand elle souleva le couvercle de la malle. Mme Pettingil se trouvait à l'intérieur... le cou *brisé... en morceaux.*

Lentement, Ann se retourna. Tenant la malle entre son pouce et son index, elle la montra à Holly.

— Pourquoi les as-tu laissés faire ça ?

Holly se pressa contre son père.

— C'est... c'est un accident. Je ne l'ai pas voulu, je le jure !

Phil la serra dans ses bras.

— Pour l'amour du ciel, Ann... commença-t-il, irrité. Puis il s'arrêta. Il n'avait encore jamais vu une telle émotion assombrir les yeux de sa femme.

D'une voix glacée, Ann dit :

— Non, Holly. Ce n'est pas un accident.

Elle remit la malle dans le grenier, la pauvre Mme Pettingil toujours à l'intérieur.

— Ce n'est pas un accident, répéta-t-elle en s'adressant cette fois à Clara et M. Pettingil. Elle a été assassinée.

Murder in miniature.

Traduction de Simone Millot-Jacquin.

La pêche au gros

par

ROBERT EDMOND ALTER

Quelque chose attendait Bent à l'autre bout de l'horizon. Quelque chose l'appelait d'une voix sans timbre. Cette pensée me venait chaque fois que je le voyais seul sur le pont de notre schooner, en train de regarder la mer d'un regard pensif et insatisfait. Son visage avait l'opacité d'un lac sombre sur lequel chaque pensée scintillait comme un trait de lumière. Je ne sais pas jusqu'où ce serait allé, mais maintenant, cela n'a plus d'importance : Harvey Wolfe y a pourvu. Harvey, et sa femme Lorry.

Bent et moi étions plongeurs professionnels. Nous exercions notre activité dans l'Océan Indien. Nous servions de guides à des amateurs, nous faisant payer comme nous le pouvions suivant les possibilités du marché. Nous nous mettions au service de groupes océanographiques, de compagnies cinématographiques indépendantes, nous ratissions le fond des lagons à la recherche de perles ou d'huîtres perlières, nous capturons des poissons rares pour les aquariums de tous les pays, nous organisions des excursions sous-marines. Nous étions des hommes d'affaires vivant au jour le jour. J'étais heureux, c'était ma vie, c'est ainsi que je l'avais voulue, mais je savais que Bent n'en était pas satisfait. Il semblait attendre davantage de la mer : un accomplissement ou une réponse.

Bent avait rencontré Harvey Wolfe pendant que nous étions à Galle, par l'intermédiaire de Charlie Hall, un tour-operator. « C'est un type riche », m'avait-il dit

avec un sourire entendu. « Un sportif amateur. Nous allons pouvoir faire monter les enchères. »

Je hochai la tête. Ça, c'était son boulot, et je ne m'en mêlais jamais.

— Combien sont-ils ? demandai-je.

Il se détourna, avec une expression indifférente et désinvolte.

— Rien que Wolfe et sa femme.

Trop indifférent et trop désinvolte. Je connaissais Bent. Et brusquement, je me pris à regretter qu'il eût rencontré Harvey Wolfe, Harvey... et sa femme. Lorsqu'elles voyaient Bent, les femmes perdaient la tête. Un homme qui n'a pas ce pouvoir d'attraction ignore ce que cela peut être. Et aucune femme ne le lui dira jamais. Mais Bent l'avait et il le savait. Pour les femmes, il était le seul homme dans une salle bondée, le seul homme dans une rue encombrée, le seul homme au monde. Elles regardaient Bent, et, vieilles ou jeunes, elles en oubliaient leur âge, leurs maris, leurs amants, leurs amis, la morale ! Et Bent trouvait cela très bien. C'était la seule arme qu'il eût contre la voix sans timbre qui l'appelait de l'autre côté de l'horizon.

Nous nous tenions dans la petite cabine du schooner. C'était la fin de l'après-midi, les ombres étaient épaisses, à peine dérangées par les massives poutres de lumière qui tombaient de la lucarne. Sur le pont se poursuivait le murmure incessant des conversations en malais et des rires étouffés. L'équipage jouait une traditionnelle partie de fan-tan. Bent s'écarta de la table de bois blanc pour aller se fondre dans l'ombre épaisse du buffet. Il ramassa un tuba et le considéra comme s'il avait quelque chose de particulièrement intéressant.

— Cette Mme Wolfe, commençai-je en appuyant lourdement sur « Mme », à quoi ressemble-t-elle ? Elle est jolie ?

La petite balle blanche du tuba roula dans sa cage. Bent la regarda sans sourciller.

— Oui, oui, elle n'est pas mal. Tu verras demain.

— Bent... commençai-je encore une fois.

Mais il n'allait pas se laisser piéger. D'un petit geste

sec, il rejeta le tuba sur l'étagère et se retourna vers moi.

— Je me suis dit qu'on pourrait les emmener aux Maldives...

Il parlait fort comme s'il voulait étouffer tous les autres sons.

— Ça devrait leur plaire.

Il avait atteint la porte lorsque je l'arrêtai.

— Et Mme Wolfe ? criai-je. Va-t-elle aussi faire de la pêche sous-marine ?

Il s'arrêta, les deux mains sur les montants de la porte, le regard tourné vers le pont.

— Non, murmura-t-il. Je ne crois pas.

J'avais repéré Wolfe avant qu'il ne quitte le quai. C'était l'éternel play-boy, le dernier d'une race en disparition qui continuait à s'accrocher désespérément à un monde ne manifestant plus aucun intérêt pour des bouffons de ce genre.

Il avait un visage de petit garçon, mais devait être âgé d'une cinquantaine d'années. Ce visage avait une expression fantasque et assurée qui semblait dire : « Voyez comme je suis mignon ! Les femmes veulent me dorloter, je n'y peux rien. » Le whisky et la vie nocturne l'avaient rendu pâle, sans consistance, mais la faiblesse de caractère que trahissaient le regard et les coins de sa bouche devait être innée.

Nous les accueillîmes à la coupée. Bent fit les présentations et nous échangeâmes des poignées de main. La main de Bent s'attarda sur celle de Mme Wolfe, ce qui me poussa à dire à Wolfe, pour détourner son attention :

— Le capitaine Bent vous a préparé une belle croisière, monsieur. Avez-vous jamais été aux Maldives ?

Bent lâcha la main et échangea un sourire avec le mari. Alors Mme Wolfe me tendit cette main comme elle aurait tendu ses gants à un domestique. Elle était très belle. Son visage évoquait une délicate porcelaine arrondie. Ses yeux avaient une sombre transparence. En les fixant, je vis à quel point elle était creuse. Elle

me lança un sourire qui ne signifiait rien et elle reprit sa main.

Tani, notre maître d'équipage malais, se précipita vers nous pour prendre leurs bagages. Bent nous conduisit à l'arrière où nous avions fait déployer un auvent au-dessus du cockpit. Masart, qui servait aussi de steward lorsque nous avions des clients à bord, se tenait près d'un plateau de boissons glacées. Il avait endossé une veste blanche immaculée. Nous nous assîmes, levâmes nos verres en nous souhaitant « Bon vent ! » et commençâmes à faire connaissance. Pour Bent et pour Mme Wolfe, cela sembla facile. Ils se regardèrent simplement en souriant.

— Appelez-moi Lorry, lui dit-elle, et ses yeux languoureux semblaient impliquer qu'il pouvait l'appeler absolument comme il le voulait.

Elle ne me dit pas la même chose, aussi continuai-je à l'appeler Mme Wolfe et elle n'y vit pas d'objection.

— Il y a deux choses que je désire faire, me dit Wolfe, qui pivota sur sa chaise pour jeter un coup d'œil à Bent.

Bent lui sourit, mais son regard était lointain. Wolfe sourit aussi et se retourna vers moi.

— Je voudrais me promener dans une épave, dit-il. C'est... c'est quelque chose dont j'ai toujours eu envie.

Il semblait embarrassé. Il regarda son verre en souriant comme se moquant de lui-même.

— Je comprends, dis-je. C'est facile. Un pétrolier a coulé il y a quatre mois près de l'atoll Ari.

Quand il leva les yeux, son regard me donna l'impression qu'il avait patiemment attendu que je m'arrête de parler, comme si l'épave n'était qu'un préliminaire.

— Et je désire capturer un requin, dit-il avec son sourire de petit garçon. Un gros.

Bent le regarda et me jeta un coup d'œil expressif.

Lorry fit brusquement pivoter sur son siège son long corps élancé, et ce mouvement me surprit parce qu'il ne semblait pas correspondre à sa nature.

— Au nom du ciel, Harv, dit-elle d'un ton ennuyé, qui cherches-tu à impressionner ?

Wolfe ne répondit rien. Il fit tinter la glace dans son

verre et me sourit. Bent se déplaça sur son siège, se pencha en avant. Tout en parlant, il regardait Lorry.

— Je crois que ça peut s'arranger, monsieur Wolfe. Mais pour la taille, je ne peux rien vous promettre.

Wolfe ne le regarda pas. Par-dessus son sourire, il continua de m'observer tout en disant :

— Je vous en prie, appelez-moi Harv !

Sur quoi, il regarda sa femme.

Lorry pinça les lèvres, sa bouche ne fut plus qu'une mince ligne écarlate. Ses yeux s'assombrirent en s'étrécissant. Elle eut une sorte de reniflement dédaigneux, puis elle roucoula à l'adresse de Bent :

— Oui, c'est un grand chasseur ! L'an dernier nous avons fait un safari au Kenya. Harv a tiré sur une antilope depuis une voiture en mouvement. Il lui a suffi de quatre balles pour la blesser.

J'avais envie de me lever et de m'en aller. J'avais envie de dire à Bent de les flanquer par-dessus bord. Mais je demeurai assis, l'estomac noué, et je regardai Wolfe qui continuait à faire tinter les glaçons tout en souriant.

Mais Lorry n'avait pas encore croché suffisamment dans la chair. Ses yeux perdirent leur expression de langoureuse ironie, en continuant d'observer son mari.

— Son adresse est telle, laissa tomber la jolie bouche, qu'il a même tué le rabatteur du safari. Bien entendu, c'était par accident, sans quoi il l'aurait manqué.

Les cubes de glace tintèrent. Wolfe reporta son sourire vers sa femme et la regarda comme s'il avait un secret dont il était le seul à jouir. Elle lui rendit son regard comme si elle avait entrevu ce qu'était ce secret.

Elle se pencha brusquement vers Bent d'une façon très suggestive. Sa voix se fit feutrée, prometteuse.

— Comment sont les nuits en mer, capitaine ? Romantiques ?

La tête de Bent eut un imperceptible mouvement d'approbation.

— Jamais plus vous ne pourrez les oublier, lui assura-t-il.

Elle sourit en haussant un seul sourcil.

La glace tinta. Wolfe me souriait à nouveau, m'observant de derrière l'innocente barrière de son visage d'enfant. Je souris également en pensant : « Espèce de fou ! Ne vois-tu rien ? Pauvre idiot aveugle ! »

Tandis que nous naviguions vers les Maldives, la mer était comme un champ de verre brisé. L'éclat qu'elle réverbérait faisait mal aux yeux, et sa perpétuelle agitation me rendait nerveux. Une fois, j'engueulai Tani parce qu'il avait laissé un seau sur le pont avant. Il me regarda avec surprise, blessé, et je filai à l'arrière en me maudissant.

Nous jetâmes l'ancre une première fois près de l'atoll de Miladummadulu, dans un vaste lagon lisse comme un miroir. Bent déclara que c'était un bon endroit pour initier Wolfe. La transparence de l'eau était totale : on aurait dit que le schooner flottait dans l'air. Le lit de coraux se situait à quatre brasses sous notre quille. Pour la première fois depuis des jours, je me sentis détendu. Ce serait bon de se glisser dans ce monde bleu et d'oublier pour un moment la jungle humaine que l'on trouvait en haut.

Lorry apparut dans le cockpit, chaussée d'espadrilles, vêtue d'un short et d'un soutien-gorge minuscule. Ses cheveux bouclés encadraient son visage comme une fumée sombre. Elle était superbement bronzée et se déplaçait comme un chat, assurée, gracieuse. Elle s'étendit voluptueusement sur un matelas de pont et se mit à feuilleter les pages d'une revue de mode. Je n'avais jamais vu une femelle s'ennuyer aussi superbement.

Bent leva la tête par-dessus le compresseur et l'observa. Les Malais interrompirent leur travail et lui jetèrent un regard désapprobateur. Je tournai les yeux vers Wolfe. Il me sourit.

Nous l'équipâmes de palmes, d'un masque, de plombs à la ceinture, d'une Mae West dégonflée et d'un réservoir autonome.

— Si quelque chose ne va pas, lui dis-je, gonflez la Mae West, elle vous propulsera à la surface. Ne vous effrayez pas si vous avez du mal à respirer. C'est

toujours ainsi. Continuez d'aspirer. Restez tout près de moi, je vous guiderai.

Il regarda le fond éclatant, sourit et mordit pensivement les tétons de caoutchouc de son embouchure.

— Verrons-nous des requins ?

— Je ne pense pas. Ne vous inquiétez pas de ça pour le moment. Maintenez votre masque de la main et plongez. D'accord ?

Il se jeta à l'eau comme un morceau de plomb, l'estomac en avant. Je le vis barboter pendant un moment dans une brasse d'eau, puis il revint à la surface et recracha son embouchure.

— Quelque chose ne va pas ?

Il secoua la tête en souriant.

— Non, tout va bien.

Je me tournai vers Bent qui nous regardait depuis la poupe.

— Je crois qu'il s'en tire pas mal, dis-je.

Bent hocha la tête et se lécha la lèvre inférieure. Je perdis patience.

— Si tu as envie de rester à bord, dis-le, grommelai-je.

— Calme-toi, Mack. J'arrive, me lança-t-il avec un sourire.

Wolfe s'en tirait très bien. Il s'amusait énormément. Il chassait des petits poissons de roche, essayant de les prendre à la main, s'arrêtait pour examiner les formes curieuses des madrépores puis se mettait à exécuter de fantastiques ballets sous-marins pour mon édification, avant de plonger brutalement dans les profondeurs bleutées en quête de je ne sais quoi. Il me fallait alors le suivre et le ramener.

A chaque fois, je trouvais quelque chose de nouveau pour motiver une remontée à la surface.

— N'approchez pas de ces coraux, ils sont vénéneux.

Ou bien :

— Ne chassez plus ce gros petit poisson orange couvert d'épines. C'est un poisson-lion, très venimeux.

Ou encore :

— Cessez de plonger comme ça dans les profon-

deurs. Je vous dirai quand ce sera le moment de descendre plus bas.

Finalement, il recracha son embouchure et me sourit avec bonne humeur :

— Pour l'amour de Dieu, Mason, cessez de me chouchouter. Quand allons-nous harponner le poisson ?

Pour la première fois, je me rendis compte que Bent n'était pas là. Je regardai en direction du bateau. Les valves de son réservoir déposé au bord du cockpit lançaient un éclair argenté. Mais le cockpit était désert. Seuls les Malais se déplaçaient sur le pont.

— On pêchera quand je vous le dirai, grommelai-je. Pour l'instant, faites ce que je vous dis. C'est pour ça que vous gaspillez votre argent.

Il sourit et leva son embouchure en guise de salut.

— Très bien, patron !

Dans l'après-midi, nous sortîmes les fusils sous-marins et je lui donnai une leçon sur le pont. Assis le dos contre la passerelle, Bent nous observait. Il nous expliqua que, le matin, il avait eu une crampe dans la jambe, sans quoi il ne nous aurait pas laissé tomber. Je n'avais rien à dire, et Wolfe se contenta de sourire.

Je lui montrai le harpon avec sa tige d'acier et le plaçai dans sa rainure, puis je bandai le puissant ressort en tirant sur le propulseur.

— Un seul coup, soulignai-je. Alors, visez bien.

— J'essaierai, dit-il en souriant.

Dans le silence tranquille de la mi-journée, nous replongeâmes vers les profondeurs. Bent ne nous suivit pas, prétextant sa crampe.

— Je dois me faire vieux, dit-il en souriant à Wolfe.

— Profitez-en pour distraire ma femme, suggéra Wolfe. Je crains que tout ceci ne l'ennuie un peu.

— Je ferai de mon mieux, promit Bent en me regardant.

Je pris la tête à travers une fantastique forêt pétrifiée de madrépores. Puis, parce que Wolfe me suivait avec un fusil chargé dont il ne s'était encore jamais servi, et aussi parce qu'un rabatteur blanc avait été tué par accident au Kenya l'année précédente, je lui fis signe de

passer devant et je le suivis. Sur l'instant, je crus avisé d'agir ainsi mais j'avais tort, tout comme j'avais eu tort en affirmant qu'on ne rencontrerait pas de requins.

Nous contournions la base d'un récif de corail lorsqu'un mouvement dans l'ombre, devant nous, attira mon attention. C'était un rang de requins bleus. Ils étaient cinq ou six. Celui qui les menait sortit de l'ombre, ses yeux myopes curieusement saillants. C'était une maman requin de quatre mètres, en forme de fuseau, qui menait ses moutards à la promenade. Deux poissons-pilotes à rayures tremblaient au-dessus de son muflle. Maman estima que nous ne mijotions rien de bon. Elle fit volte-face pour retourner vers sa progéniture.

Oubliant où nous étions, je me mis à crier en direction de Wolfe. Il était en train de la suivre. Maman s'agita quelque peu. Elle emmena ses rejetons dans une crevasse de corail dont les murs roses grimpaient jusqu'à la surface. Elle lança à Wolfe qui battait des jambes derrière elle un vif regard de ses yeux protubérants, puis elle fit un brusque crochet et plongea vers le fond. Ses enfants la suivirent, les yeux pleins de terreur et de confusion. Wolfe changea de direction et descendit pour couper la procession. Le dernier requin, un bébé de deux mètres, ouvrit ses nageoires pectorales dans un mouvement de panique et, en se retournant, alla se cogner le nez contre la paroi de corail.

L'ayant ainsi bloqué, Wolfe leva son fusil et se rapprocha. J'étais derrière lui, étendant le bras pour l'avertir lorsque le requin ouvrit sa gueule et chargea avec toute la fureur d'une peur inconsciente.

Le remous me frappa en me rejetant de côté. L'eau se troubla, puis redevint claire et calme. Le requin était parti, mais Wolfe demeurait tête pendante au bout de son cou tendu. Son embouchure était sortie et elle laissait échapper de grosses bulles argentées. Je l'empoignai, remis l'embouchure en place et le remorquai jusqu'à la surface.

Bent nous rejoignit avec le skiff et nous recueillit.

— N'essayez jamais, dis-je lorsque nous nous retrouvâmes sur le pont du bateau, n'essayez jamais d'acculer

un gros poisson comme ça. Même s'ils ne mordent pas, ils sont capables de vous assommer. Le remous qu'ils provoquent est terrifiant.

— J'ai cru qu'il avait peur, dit-il. J'ai cru que je l'avais intimidé.

Il continuait de sourire, mais semblait effrayé.

— Il était comme un rat dans un piège, dis-je. Plus tard, le capitaine Bent ou moi, nous vous dirons ce qu'il faut tirer, et quand. Tenez-vous à l'écart des gros requins. Si nous rencontrons un requin-tigre, aplatissez-vous. Ne faites rien. Le coup de queue d'un requin-tigre peut tuer un homme.

— Très bien, dit-il. Je m'en souviendrai.

J'étais occupé à me sécher dans ma cabine lorsque Bent entra. Il s'appuya contre le montant de la porte, une cigarette non allumée à la bouche, et me regarda. J'avais, sur ma table, un flacon de whisky bouché et un verre à dégustation. Il les montra d'un signe de tête :

— Tu cherches à retrouver ton courage ?

Je le regardai en jetant ma serviette sur ma couchette.

— Et toi, qu'est-ce que tu cherches ? demandai-je.

Il eut un sourire en coin et retira la cigarette de sa bouche.

— Ne sois pas désagréable, Mack. J'essaie seulement de distraire nos passagers. Tous les deux.

Je remplis mon verre, le vidai d'un coup, fis une grimace et commençai à retirer ma combinaison.

— Pourquoi ne l'oublies-tu pas, Bent ? Attends d'être revenu à terre. Il y a des tas de filles sur la plage. Laisse une chance à Wolfe. Ce n'est pas un mauvais type.

— Tu me fends le cœur, raila Bent. Je vais me sentir obligé de sortir mon mouchoir.

Il écrasa sa cigarette dans sa main et la jeta sur le pont. Il me regarda avec un visage aussi impassible que l'armoire près de laquelle il se tenait.

— Aujourd'hui, tu as donné un tas de conseils gratuits. Alors, à mon tour : cesse de fourrer ton nez dans mes affaires.

Il avait dit cela calmement, sans colère et sans passion.

Je m'arrêtai, la chemise dans les mains, et lui rétorquai :

— Si tu allais faire un tour, avant que je n'envoie mon poing dans ta petite gueule de séducteur ?

Il se contenta de sourire, et il sortit.

Le ciel était une masse sombre légèrement pailletée de poussière d'argent. Au-dessus du grand mât, la lune était accrochée comme un gros croissant persan. Le genre de nuit dont Bent avait promis à Lorry qu'elle ne l'oublierait jamais. Pendant le dîner, le jeu du chat et de la souris s'était poursuivi. Wolfe était resté assis en affichant son drôle de sourire, et buvant trop de whisky, tandis que Lorry le tarabustait avec son regard moqueur et ses mielleux propos à double sens. Bent, assis à l'autre bout de la table, les observait avec un petit sourire narquois et un haussement de sourcils à mon adresse.

Je déambulais sans but le long de la balustrade de tribord, hésitant entre descendre me saouler ou prendre le skiff pour gagner l'atoll désert, lorsque le bruit ténu de voix étouffées me parvint de la proue. Je m'arrêtai, surpris parce que ce n'était pas du malais.

— Il pourrait arriver quelque chose là-dessous, n'est-ce pas ? Cela s'est déjà produit, non ?

C'était Lorry. Je reconnaissais son ronronnement très particulier.

— Oui, mais Mack sera là. C'est un vieux routier qui sait ce qu'il doit faire.

— Dans ce cas, quelque chose ne pourrait-il pas...

— Non, dit Bent en haussant légèrement la voix qui retomba ensuite. N'y pense plus. C'est exclu.

Je me détournai et repartis vers l'arrière. Je ne voulais pas espionner cette intimité clandestine. Le bruit d'un glaçon tintant dans un verre me parvint, et je m'arrêtai sur place. Wolfe se tenait debout de l'autre côté de la coupée, juste au-delà de la lumière provenant du cockpit. Dans la pénombre, je vis l'éclat de ses dents lorsqu'il sourit.

— Monsieur Wolfe, fis-je, ne sachant que dire

d'autre. Puis j'ajoutai : « Il y a longtemps que vous êtes sur le pont ? »

— Non. Je viens de monter pour contempler la lune. Quelle belle nuit romantique, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

Puis, comme Bent était mon associé, je me retournai pour crier dans l'obscurité :

— Tani ! Apporte un fauteuil pour M. Wolfe.

Je lui fis un signe de tête et m'engageai dans le cockpit éclairé.

— Bonne nuit.

Et tandis que je descendais l'escalier pour gagner le salon, je continuai d'entendre le tintement des cubes de glace dans son verre.

*
**

Il nous fallut deux jours de navigation aisée pour atteindre l'atoll Ari. Le *Penn Warren*, le pétrolier, gisait là par vingt-cinq mètres de fond au milieu des coraux. Au moment du reflux, le haut de son mât ne se trouvait qu'à quelques pieds sous la surface. J'étais en tête, et je fus le premier à atteindre la pointe. En regardant vers le bas, dans cette eau incroyablement claire, je fus pris de vertige et dus m'agripper au mât comme si je craignais de faire une chute de quelque vingt mètres sur le pont de l'épave. L'illusion était complète : c'était comme si le vieux pétrolier voguait encore sur le bleu familier de l'océan. Je me souris à moi-même et je me dégageai du mât. Au bout d'un moment, Wolfe apparut en effleurant négligemment le mât. Mais lorsqu'il regarda vers le bas, il en lâcha son fusil et s'agrippa au mât des deux mains.

Je ris silencieusement derrière mon embouchure.

Bent prit alors la tête et descendit en spirale jusqu'au toit effrité du rouf. Il trouva le fusil de Wolfe et le lui tendit. Wolfe se tourna vers moi et me fit un clin d'œil à travers son masque. Nous nous mîmes en file indienne et progressâmes lentement vers la timonerie déserte.

Chaque bateau mort a sa propre personnalité. Certains ne sont plus qu'un tas de corail trompeur, d'autres

sont d'éclatants jardins de fleurs et des sanctuaires à poissons. Beaucoup sont de sombres amas béants et tordus dont l'aspect même avertit le plongeur d'avoir à se garder de quelque sortilège.

Mais le *Penn Warren* n'était rien de tel. Il ressemblait à un jouet abandonné dans une claire pièce d'eau pleine de poissons. A part la mince pellicule de dépôt qui couvrait ses ponts, sa peinture était restée fraîche, ses haubans étaient intacts et son vernis brillait. La mortelle blessure qui lui déchirait le fond était cachée à la vue. Une bande de perroquets de mer aux jolis tons verts circulait dans la timonerie ouverte. Un grondin à rayures bleues qui oscillait devant la roue inutile du gouvernail, grogna de déplaisir à mon entrée. J'agitai le harpon dans sa direction et il s'écarta, offusqué.

Nous passâmes une quinzaine de minutes à l'intérieur du roud, nous glissant dans les coursives obscures et silencieuses, jetant un coup d'œil à l'intérieur des cabines désertes, ouvrant les tiroirs. Bent trouva un poudrier noir et le glissa dans son maillot. Je détournai les yeux en me demandant si Wolfe avait remarqué quelque chose.

Nous remontâmes sur le pont et progressâmes vers le gaillard d'avant. Nous étions à mi-chemin lorsqu'une ombre épaisse couvrit le panneau de l'écouille, oscilla et s'éloigna. Levant les yeux, nous aperçûmes un requin bleu de trois mètres qui glissait sans effort au-dessus de nous. Wolfe me regarda et j'acquiesçai. Nous reparâmes à sa suite.

Le requin avait dû nous voir arriver. Il donna un coup de queue et disparut dans le vide bleu sombre. Nous nous laissâmes descendre jusqu'au fond de la baie, nous arrêtant un moment pour regarder l'épave. Vue de là, elle semblait factice, comme pour une séquence de film sur un navire coulé. Elle ne cadrerait pas avec le décor.

Wolfe fut le premier à apercevoir le requin et tendit la main vers le bras de Bent. Je me retournai pour regarder en arrière par-dessus le fond de la baie. Il ne s'agissait pas du requin bleu qui revenait. C'était le roi

de l'Océan Indien qui avait été détourné de ses profondeurs par son poisson-pilote : un requin-tigre de sept mètres, une épaisse masse de muscles tendus en fuseau. Sa peau était d'un brun-jaune pâle, avec des bandes transversales marron foncé. Ses yeux myopes, en forme de soucoupes, saillaient avec une expression de crainte soupçonneuse tandis qu'il glissait silencieusement à travers un bouquet de roseaux de mer pourpres. Il continua de suivre le poisson-pilote qui frétillait et se déplaçait en toute sécurité devant son énorme mufle.

Je me trouvais un peu en avant de Bent et de Wolfe. Je me retournai et leur fis signe de se tasser au fond. Bent tirait déjà Wolfe derrière un énorme madrépore en forme d'ombrelle. Un vaste récif de corail royal se déployait à la base d'une forêt de polypiers. Je m'accroupis derrière le massif, m'accrochant aux fragiles polypes pour demeurer immobile.

Le requin-tigre s'approchait de nous, sans paraître esquiver le moindre mouvement. Il semblait se déplacer tel qu'en un rêve, comme s'il allait brusquement fermer ses grands yeux scrutateurs et tomber endormi au fond. Mais je n'étais pas dupe. Je savais que c'était une charge de TNT qui passait, toute prête à exploser. Il était loin de sa base. Son domaine, c'était le vaste océan. Cette eau claire, brillante, peu profonde le déroutait. Il était nerveux et furieux sans savoir pourquoi. S'il nous découvrait...

Il pénétra dans une trouée du madrépore et obscurcit la lumière turquoise de la baie. Je retins mon souffle au moment où il se mit à traverser le champ de polypiers. Son énorme ventre lisse était à moins d'une brasse au-dessus du polype le plus élevé. Son ombre se répandit lentement sur le massif de corail royal, transformant le rouge orangé en rouille intense. J'empoignai mon fusil et observai l'ombre. Je n'avais pas le courage de lever les yeux. L'ombre passa. Le massif s'éclaircit. Je levai enfin le regard en sentant la tension se relâcher dans ma poitrine. Maintenant, s'il dépassait Bent et Wolfe sans les voir...

Il vira, son long corps ployant en un arc peu

prononcé. Je me repris à respirer. Il n'allait même pas passer au-dessus d'eux. Puis je compris qu'il y avait une faille dans le tableau, mais l'espace d'un instant, je ne pus en croire mes yeux. Mon cerveau se refusait à admettre que Wolfe était en train de nager prudemment hors de son abri, glissant à quelques centimètres à peine au-dessus du fond de corail. Il tenait son fusil penché, visant le large ventre du requin qui passait au-dessus de lui.

Bent réagit avant que je n'aie pu le faire. Il se redressa en essayant d'atteindre Wolfe, mais c'était trop tard. J'entendis le *bzzzz* de la détente, je vis l'éclair du harpon et puis... toutes les couleurs se mêlèrent. Tout se troubla. Le requin, Wolfe et Bent disparurent dans un tourbillon de mouvements, de tons éclatants. Le remous me frappa comme un coup de marteau et je basculai en arrière au milieu des polypes qui s'effritaient. Très loin au-dessus de moi, le miroitement argenté de la surface se mit à trembler sous l'éclat du soleil et parut s'éloigner de moi. Je me souvins d'avoir tendu le bras comme pour m'y accrocher...

Wolfe était indemne. Il était couché sur le fond, à moitié évanoui, mais son embouchure était en place, et il respirait. Pour Bent, il n'y avait plus rien à faire. Il flottait à moitié au-dessus de l'ombrelle du madrépore, son tube à air s'agitant devant son visage comme une grosse branche sous le vent, les bulles d'air formant un halo brillant au-dessus de sa tête. Il avait dû prendre en plein visage et en pleine poitrine le choc de cette queue battante. Tout ce que je pouvais faire, c'était le remonter.

Je fus heureux que Lorry soit dans le salon. Bent n'était pas beau à voir. Je demandai à Tani et à Masart de s'en occuper, puis je me tournai vers Wolfe. Il esquissa un vague sourire en disant qu'il allait bien. Tout ce qu'il voulait, c'était un verre de quelque chose. Etrange, mais à ce moment, c'était également tout ce que je désirais au monde.

Tout d'abord, Lorry ne voulut pas y croire et dit que Wolfe mentait. Debout contre le buffet, un verre à

moitié vide dans la main, elle nous regarda tour à tour de ses grands yeux noirs qui semblaient rougeoyer en leur centre. N'ayant jamais éprouvé la moindre sympathie pour elle, je n'avais aucune raison de la plaindre, et pourtant je le fis. Je n'aimais pas du tout ce que je voyais sur son visage.

— Désolé, chérie, dit Wolfe d'un ton tranquille en s'asseyant avec son verre et affichant un sourire triste. C'est la vérité. M. Mason était présent.

Elle ne répondit pas, demeurant à l'observer. Je me demandais si elle n'allait pas s'effondrer, et je m'apprêtais à aller vers elle, mais Wolfe fit légèrement tinter les cubes de glace dans son verre, et du coup, elle se ressaisit.

— Cette fois, dit-elle de sa voix feutrée si particulière, tu ne t'en tireras pas, Harv. J'y veillerai.

Wolfe ne répondit rien, ne leva même pas les yeux. Il eut simplement ce triste sourire secret qui lui était habituel et continua de regarder dans son verre. Se tournant, elle se dirigea vers la porte.

— Ça a été un accident, madame Wolfe.

Son regard s'attarda un moment sur moi comme si elle voulait imprimer pour toujours mes traits dans sa mémoire.

— Idiot, dit-elle d'une voix sans timbre.

Et elle sortit.

Je me dirigeai vers le buffet en me frottant le visage avec lassitude. Je lançai un nouveau regard à Wolfe qui restait assis souriant, sans faire un mouvement, sans boire. Simplement assis.

— Je vais devoir faire un rapport sur la manière dont c'est arrivé, dis-je finalement. Ce n'aurait pas dû se produire.

— Certes, murmura-t-il. C'est bien ce que j'attends de vous.

Je déposai mon verre dont le contenu n'avait soudain plus aucune saveur.

— Je vous avais dit de ne pas vous attaquer à un requin-tigre. Je vous avais dit ce dont ils sont capables. Je vous avais prévenu à propos du remous et du coup de queue...

Il demeura un moment silencieux, puis il secoua doucement les cubes de glace et parla sans cesser de sourire.

— Je n'ai rien oublié de ce que vous m'avez dit.

To catch a big one.

Traduction de Paul Kinnet.

© 1958 by H.S.D. Publications.

Remise en ordre

par

LEO P. KELLEY

Adossé à un gigantesque érable, cigarette aux lèvres, le shérif Patrick Caldwell éprouvait le vague malaise de qui a sauté un repas et le désarroi d'un homme face à une décision qu'il préférerait ne pas avoir à prendre.

Quinze mètres plus bas, gisait le corps disloqué de Tracy McBain, tel un jouet dont on se serait débarrassé en le jetant dans le gouffre béant de cette carrière abandonnée, simplement parce qu'on n'en voulait plus.

Caldwell tourna la tête pour suivre du regard son adjoint Clint Travers et Kenny qui dévalaient la colline en direction de la ville, dans la prison de laquelle Kenny serait enfermé en attendant son procès. Les deux hommes disparurent au milieu des arbres et Caldwell ramena son attention sur le cadavre de McBain, comme s'il espérait y trouver réponse à son problème.

Toute la petite ville de Vermont ne tarderait pas à apprendre ce qu'avait fait Kenny. On hocherà la tête et les langues iraient bon train, chacun se disant convaincu qu'une chose pareille ne pouvait manquer de se produire. Kenny serait jugé, condamné, et expédié à Graybriar, où l'on internait les fous criminels.

Caldwell jeta sa cigarette, et en alluma immédiatement une autre. Il se contraignit à regarder les faits en face. Un : Tracy McBain était mort. Deux : Kenny avait avoué être l'auteur du meurtre. Trois : Kenny était un ami de Caldwell.

Pour le moment, c'était le dernier de ces faits qui primait aux yeux du shérif. Il se rappelait comment

Kenny, d'abord aussi craintif qu'un faon, avait fini par se sentir en confiance avec lui, par rechercher son aide, sa compagnie. Caldwell avait mérité cette confiance en faisant preuve d'une patience et d'une compréhension qui avaient suscité la sympathie de nombreux habitants de Vermont, même si certains d'entre eux déclaraient qu'il fallait « dans son propre intérêt » tenir à l'écart ce Kenny, un gamin susceptible de devenir dangereux.

Au fond, pensait Caldwell, Kenny était venu à lui comme l'avaient toujours fait les chats errants. Il devait avoir été créé pour ça.

Les faits étant bien établis, tout aurait dû lui paraître simple, mais ça n'était pas le cas. Voilà pourquoi, troublé, il s'attardait au bord de la carrière, fumant à la chaîne des cigarettes qui lui semblaient fades, se demandant s'il devait passer à l'action ou tout bonnement redescendre la colline en laissant les événements suivre leur cours inéluctable.

Une fois encore, Caldwell se remémora le déroulement de l'affaire, qui avait commencé un peu plus de deux heures auparavant.

Le shérif était alors assis à son bureau, dans un angle de la pièce. Il somnolait plus ou moins quand il perçut sous le porche le bruit d'un pas familier. Se redressant, il fit un signe de tête à Kenny qui venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte.

— Entre, petit, on doit cuire dehors.

Sans répondre, Kenny avança à pas comptés, fixant sur son ami un regard encore plus morne que d'ordinaire. Il avait vingt ans, des cheveux blonds presque décolorés par le soleil, et était plutôt beau. Mais son regard éteint rendait cette beauté semblable à une couche de peinture brillante sur une maison abandonnée. Un jour, le cerveau de Kenny avait cessé de se développer, tandis que ses bras n'en continuaient pas moins d'allonger et que, muant, sa voix devenait plus grave.

— Assieds-toi, Kenny. Belle journée, hein ?

Kenny prit place sur la chaise sans quitter Caldwell du regard. Celui-ci s'efforçait d'ignorer la douleur qui lui vrillait les doigts. Quel mal ignoble que l'arthrose !

A la façon d'un voleur sournois, elle vous dépouillait de menues facultés. A cause d'elle, le shérif s'était pris à détester la pluie et la vue de ceux qui pouvaient presser la détente de leur fusil sans ressentir la moindre douleur, tout au gibier centré dans leur viseur. Et, de surcroît, l'arthrose vous rappelait que vous n'étiez plus jeune.

— Je suis venu vous dire que j'ai tiré sur M. McBain et qu'il est mort, finit par déclarer Kenny.

Repliant ses jambes sous son siège, Caldwell se pencha vers le jeune homme, parlant d'une voix ferme, sans rien laisser filtrer de la peur qui brusquement montait en lui.

— Tu as tué Tracy McBain ?

Kenny acquiesça en silence.

— Tu n'es pas en train de me raconter des histoires ? C'est bien vrai ? insista Caldwell avec anxiété.

— Oui, c'est vrai.

— Et il est mort ?

— Il ne bouge plus.

— Où est le... Où est M. McBain ?

D'un geste du pouce par-dessus son épaule, Kenny indiqua l'extérieur :

— Là-bas, dans la carrière...

Sa main retomba sur son genou. Caldwell remarqua les taches sur les doigts. Du sang, ça ne faisait aucun doute. Mais Kenny était un garçon qui n'avait jamais chassé, jamais tenu un fusil entre ses mains ! Il avait horreur de la chasse et des armes à feu !

Caldwell émit un soupir dans un grognement :

— Pourquoi l'as-tu tué, Kenny ?

L'autre se contenta de secouer la tête.

— Où as-tu pris l'arme ?

— C'était son fusil, répondit le garçon en haussant les épaules.

— Le fusil de McBain ?

— Oui.

— Et il s'agit d'un accident ? suggéra Caldwell en un ultime espoir.

— Non, fit Kenny en secouant de nouveau la tête. Je

voulais le faire, je l'ai fait... Et je suis content de l'avoir fait.

— Clint ! appela Caldwell.

Un bruit de bottes se rapprocha, venant de l'arrière du bâtiment. Clint Travers, l'adjoint du shérif, entra dans le bureau, mais s'immobilisa en découvrant la présence de Kenny. Voyant l'air consterné de son chef, il préféra garder le silence.

— Kenny déclare avoir tué Tracy McBain, lui dit Caldwell en montrant le sang séché sur les mains du jeune homme.

Travers émit un sifflement expressif et questionna :

— Quand ça ?

— Dis-nous quand cela s'est passé, Kenny, commanda Caldwell, d'une voix un peu trop forte.

— Il y a une demi-heure. Je suis aussitôt descendu vous prévenir, expliqua Kenny avant de retomber dans son mutisme, le regard fixé sur ses mains.

Travers dit avec calme :

— Je suis désolé pour toi, Patrick... Tu avais pourtant fait de ton mieux.

Relevant la tête, Caldwell surprit dans les yeux de son adjoint une lueur de compassion.

« Oui » se dit-il « j'ai fait pour le mieux, même si c'était peu. J'ai appris au gamin à couvrir un toit de bardeaux et à préparer ses repas. Je me suis efforcé de lui enseigner le respect de soi, ce qu'est la vérité, l'amour du prochain, et un tas d'autres choses que je ne suis pas très sûr de bien comprendre moi-même. J'ai fait de mon mieux, mais je constate aujourd'hui que ça n'était pas suffisant. »

Il considéra de nouveau Kenny qui, sur sa chaise, demeurait les yeux baissés, les épaules affaissées, tel un vaincu. Caldwell était conscient que le jeune homme n'avait, en fait, pas dépassé le stade de l'enfance. D'ailleurs, tout le pays le traitait comme un gosse, oubliant ses bras musclés, sa large carrure, pour ne se rappeler que le sourire qui s'épanouissait à la vue d'un beau papillon ou lorsqu'il entendait rire quelqu'un dans la douceur d'une nuit d'été.

Quand sa mère s'était enfuie, une quinzaine d'années

auparavant, il n'était plus resté qu'une tante âgée pour s'occuper de Kenny. Et quand la tante était morte, Kenny n'avait plus eu auprès de lui qu'une chienne de chasse qu'il adorait et qui le suivait partout, sur les collines dans la splendeur de l'automne comme, en hiver, à travers les champs couverts de neige.

Caldwell s'arracha à ces souvenirs pour reconsidérer ce que Kenny lui avait avoué : « Je suis venu vous dire que j'ai tiré sur M. McBain et qu'il est mort. »

— Pourquoi a-t-il fait ça, Patrick ? s'enquit Travers. Il te l'a dit ?

— Non. Il m'a seulement expliqué comment il l'avait fait : il s'est servi du fusil de McBain, c'est tout ce que je sais. Il n'a pas voulu — ou n'a pas pu — me dire pourquoi.

Le *comment* suffisait en général à la plupart des gens, songea le shérif avec une certaine amertume. Ils voulaient savoir si l'assassin avait utilisé un couteau, un revolver, une corde, du poison. Le *pourquoi* leur paraissait rarement aussi important, et peut-être jamais aussi fascinant.

— Il a pu vouloir se défendre ? suggéra Travers.

Caldwell nourrissait le même espoir. Les doigts raidis, il se demanda si ses douleurs cesseraient un jour ou, du moins, s'atténueraient. Il enfouit dans ses poches les dix responsables de ses souffrances, comme s'il en avait honte, et se mit lentement debout.

— Veux-tu nous accompagner à la carrière, Kenny ? Tu nous montreras comment c'est arrivé, dit-il avec douceur.

Kenny se leva sans un mot et se dirigea vers la porte. Caldwell contourna son bureau, Travers lui emboîta le pas et les trois hommes sortirent sous le soleil.

Il leur fallut quarante minutes pour arriver au bord de la carrière. Kenny s'arrêta sur la gauche, là où les arbres s'espaçaient et le sol s'affaissait pour former un plateau. Les trois hommes regardèrent le corps disloqué qui gisait en bas.

— Une fois, il m'avait donné de l'argent pour lui

montrer où étaient les salifères (1), dit Kenny d'un air absent.

C'est à peine si Caldwell l'entendit. Il se rappelait ce Tracy McBain qui se vantait d'avoir toujours su y faire et disait volontiers : « L'argent parle, et moi je sais l'écouter ! » Réflexion généralement suivie d'un gloussement qu'émettait McBain en grimaçant un sourire. Ce qui avait le don de porter sur les nerfs de Caldwell, en sus du regard froid qu'avait le bonhomme.

— Toi, attends ici, dit-il à Kenny. Puis, à Travers : Je vais descendre voir ça de plus près. Tu restes avec lui.

Tout en amorçant la périlleuse descente, Caldwell se demanda pourquoi il se donnait cette peine. Mais il connaissait la réponse : parce qu'il lui fallait se rendre compte personnellement. Constater que l'on ne percevait plus le pouls, qu'on n'entendait plus battre le cœur. Il lui fallait s'assurer que Kenny avait bien tué McBain. Alors peut-être admettrait-il ce qu'il se refusait à croire.

Pour aussi lente qu'elle fût, la descente lui parut trop rapide. Quelques minutes à peine, et il se penchait sur le corps. Il avait été témoin de bien des morts violentes dans cette guerre qui était censée mettre fin à toutes les guerres. Aussi n'était-ce pas la vue du cadavre qui lui nouait l'estomac en cet instant, ni celle des membres disloqués ou du cou formant un angle atroce, mais de devoir penser que tout cela était l'œuvre de Kenny.

Il examina le corps de McBain avec beaucoup de soin. La mort ne faisait aucun doute. Pensif, Caldwell se redressa et, du cadavre à ses pieds son regard se porta vers le haut de la carrière, à l'endroit où Travers et Kenny l'observaient.

La remontée se révéla plus difficile que la descente. Des pierres roulaient sous ses pieds et il avait l'impression de reculer de deux pas chaque fois qu'il en faisait un en avant. Avec l'aide des solides mains de Travers, il finit par se hisser sur le bord du ravin.

— Il est bien mort, dit-il à Travers. Où est Kenny ?

(1) Endroits où les animaux viennent lécher le sol. (N.D.T.)

demanda-t-il tandis qu'il regardait autour de lui en s'efforçant de reprendre sa respiration.

— Il était là voici une minute encore ! Est-ce que par hasard...

— Vois-le là-bas ! coupa Caldwell.

Il venait de repérer Kenny à une dizaine de mètres. Penché vers quelque chose que le shérif ne pouvait voir, il était à demi dissimulé par un rocher.

— Rejoignons-le.

Si Kenny eut conscience de leur approche, il n'en laissa rien paraître. Ce fut seulement lorsque le shérif l'eut rejoint et prononça par deux fois son nom qu'il sembla s'aviser de la présence des deux hommes.

— Qu'as-tu là, Kenny ? demanda Caldwell.

Question superflue, car il avait déjà vu et reconnu ce que le garçon tenait dans ses bras.

— C'est Bess, répondit le garçon, en regardant le corps sanglant de sa chienne. Elle est morte.

— Raconte-moi ce qui s'est passé, commanda le shérif d'une voix blanche.

— Bess était toujours pleine d'entrain, expliqua Kenny en retrouvant un instant comme l'ombre de son sourire. Elle ne voulait pas mal faire, mais elle courait en avant de M. McBain et de moi. Alors il s'est mis en colère quand elle a donné la chasse à un lièvre qu'il s'apprêtait à tirer. Il s'est mis à gueuler après elle et Bess est revenue vers lui en aboyant. C'est alors qu'avec le bras qui tenait le fusil il l'a envoyée bouler... La pauvre, si vous l'aviez entendue hurler !

Caldwell regarda le corps inerte dans les bras de Kenny.

— Qu'est-il arrivé ensuite ? dit-il sans lever les yeux, car il avait peur de rencontrer le regard du jeune homme.

— J'ai couru vers elle, mais Bess était déjà presque morte. Quelque chose de brisé dans l'échine, semblait-il. M. McBain m'a dit qu'il regrettait de s'être emporté et il... il s'est dit prêt à payer pour ce qu'il avait fait, poursuivit Kenny en proie à une sorte de stupeur, et j'ai pensé : « Oui, tu vas me payer ça ! » Bess avait déjà les yeux presque fermés, mais je voyais qu'elle me regar-

dait. J'ai arraché son fusil à M. McBain et il a reculé pour s'enfuir, mais j'ai tiré par deux fois sur lui et il a basculé dans la carrière. Bess est morte presque aussitôt après... J'ai lâché le fusil...

Kenny aspira douloureusement l'air en regardant les nuages blancs qui dérivait dans le ciel, et poursuivit :

— Vous comprenez, Bess me regardait comme si elle attendait de voir ce que j'allais faire. Alors je...

Mais il n'acheva pas, les mots semblant s'étrangler dans sa gorge.

Changeant de position, Travers sortit de sa poche un mouchoir propre et se pencha pour ramasser le fusil de McBain que Kenny avait abandonné là.

Faisant un pas en avant, Caldwell lui parla si bas que Travers faillit ne pas comprendre ses paroles :

— Je rapporterai le fusil, dit-il en prenant le mouchoir que tenait Travers. Ça ferait mauvais effet si on vous voyait revenir avec le fusil, toi et le gosse. Ramène-le et laisse-le enterrer Bess. Je vous rejoindrai dans un moment.

Près d'une heure s'était écoulée depuis que Travers avait emmené Kenny mais, toujours adossé au tronc épais de l'érable, le shérif passa encore une fois les faits en revue.

Kenny était né perdant, ça, c'était un fait qui semblait indubitable. En abordant la vie, il avait été trahi par la nature, par sa mère, par son père, sa tante. La nature l'avait trahi en laissant son œuvre inachevée, sa mère, en l'abandonnant quelques années plus tard, sa tante en mourant. Son père, que Kenny n'avait jamais connu, son père l'avait trahi par son absence et son silence. Mais Bess, elle, ne l'avait jamais trahi et, devant son regard expirant, Kenny n'avait plus pensé qu'à la venger.

Or, à présent, Caldwell savait que Kenny avait échoué. Ayant examiné le corps de McBain, il avait pu constater qu'il ne présentait aucune trace de blessure par balle. Mentalement, il avait reconstitué toute la scène : Kenny s'emparant d'un fusil dont il n'avait pas la pratique et tirant n'importe comment ; McBain reculant, terrifié, glissant et se tuant en tombant au

fond de la carrière. Ce sang sur les mains de Kenny, le shérif comprenait maintenant que c'était le sang de Bess.

En conséquence, Kenny ne passerait pas en jugement pour meurtre, mais sous une moindre inculpation. Il apprendrait ainsi qu'il n'avait pas fait ce que Bess attendait de lui... A moins que Caldwell ne s'arrange de façon qu'il soit jugé pour le crime qu'il voulait commettre mais n'avait pas commis : un meurtre. Dans l'un ou l'autre cas, il n'y avait plus d'espoir pour Kenny. Il finirait sa vie à Graybriar, avec l'étiquette de « fou criminel ».

Caldwell prit sa décision. Il ramassa le fusil de McBain avec le mouchoir de Travers, et en vérifia le chargeur. Il y restait deux balles. Il épaula l'arme, visa soigneusement le cadavre à quinze mètres au-dessous de lui, et tira une balle en plein dans le cœur mort de Tracy McBain. Sous le choc, le corps tressauta.

Caldwell abaissa l'arme. Le soleil l'avait réchauffé et il eut l'agréable surprise de constater que ses doigts avaient retrouvé leur force. Il dévala en hâte le flanc de la colline pour aller s'assurer que Travers n'avait pas oublié de faire déjeuner Kenny.

Jurisprudence.

Traduction de Simone Huinh.

Le bricoleur de l'éther

par

PAULINE C. SMITH

Sedonia Naughton jugea inutile de prévenir son beau-fils de la présence d'une invitée. Elle ouvrit brusquement la porte de la chambre, et les deux femmes restèrent plantées sur le seuil, les yeux écarquillés, à le regarder comme un spécimen de zoo en voie d'extinction.

Penché sur la longue table, il semblait absorbé dans la construction de quelque chose. La pièce était remplie d'une multitude d'objets méticuleusement rangés. Des voiliers miniatures voguaient dans leurs bouteilles, des voitures modèle réduit fondaient sur les étagères. Des tableaux et des masques d'une inquiétante beauté escaladaient les pans de murs entre les nombreuses fenêtres. Des bibliothèques pleines à craquer s'élançaient vers le plafond. Seul îlot de calme au milieu de ce tourbillon, le lit, dans un coin, gardé par deux oreillers vigilants.

L'espace d'un instant, il leva des yeux embrumés vers les deux intruses et se replongea immédiatement dans son travail. D'un index délicat, il fit rouler sur la table nue des outils fantomatiques, en saisit un avec précaution qu'il examina soigneusement avant de l'utiliser, avec une précision d'horloger, sur une absence d'objet.

Pendant de longues minutes, les deux femmes restèrent fascinées par cette pantomime si extraordinairement réelle que la visiteuse se prit au jeu et se pencha en une tentative désespérée de mieux voir l'invisible. Se

reprenant in extremis, elle se redressa, indignée, sous le regard ironique du bricoleur de l'éther.

D'une tape sur l'épaule, Sedonia la rappela dans le couloir avant de fermer la porte et de la reconduire au rez-de-chaussée.

— Bonté divine ! hoqueta l'invitée, qui s'effondra sur les coussins rassurants d'un fauteuil du salon en s'éventant d'une main molle. Bonté divine !

L'air satisfait, Sedonia lissa sa robe de ses fines mains aux ongles carminés. Elle s'assit à son tour et se mit en devoir de servir le café.

Réconfortée à la première gorgée, la visiteuse s'essuya discrètement les lèvres.

— Qu'est-ce qu'il fait ? s'enquit-elle d'un ton anodin.

— Ce qu'il fait ? s'exclama Sedonia. Mais il ne fait rien, grand dieu ! Il est fou, ça saute aux yeux, dit-elle furieuse que son invitée n'ait pas prononcé le mot fatidique la première. Voilà six mois qu'il bricole dans le vide sur cette table nue. Depuis la mort de son père, exactement.

— Mon Dieu ! Mais peut-être croit-il qu'il y a vraiment quelque chose sur la table ?

— Bien sûr qu'il le croit. Puisqu'il est fou.

L'invitée se pencha en avant.

— Vous avez vérifié ? souffla-t-elle d'un air entendu.

— Vérifié quoi ?

— Vous n'êtes pas allée vous assurer qu'il n'y a vraiment rien sur la table ?

— Sur la table ? Grand dieu non ! De toute façon, je n'ai jamais mis le pied dans sa chambre. Il fait son lit et son ménage lui-même, son père m'en avait informé. Mais s'il s' imagine que ça me dérange, il se trompe, déclara-t-elle avec un haussement d'épaules. Ce serait plutôt le contraire.

— C'est peut-être la mort de son père qui l'a...

— Rendu fou ? Pas du tout. Ça l'a fait changer de folie, sans plus. Avant, il lui arrivait de sortir de sa coquille une fois de temps en temps. Pas avec moi, bien entendu. Mais lors des rares occasions où son père montait, ils restaient tous les deux enfermés à discuter

pendant des heures de tout ce qu'il fabriquait sur la table. Car figurez-vous qu'il ne faisait pas semblant, à l'époque ! Tout le bric-à-brac que vous avez vu là-haut, les modèles réduits, les tableaux et tout le bazar, c'est lui qui a tout fait !

— Juste ciel !

— Je disais bien qu'il était fou, mais son père me répondait que c'était au contraire un bricoleur de génie, un artiste de l'insolite. Il a quand même dit une fois que si son fils était fou, alors c'était une sorte de savant Cosinus, ou quelque chose comme ça, et comme je ne comprenais pas, il a éclaté de rire.

La visiteuse eut un gloussement ravi.

— Il n'a pourtant pas l'air fou.

— Si vous le dites... Il ressemble à sa mère. Il y a un portrait d'elle, quelque part là-haut. Il avait douze ou treize ans quand elle est morte, ça doit faire maintenant dix, non, onze ans.

— C'est peut-être ça qui...

— En tout cas, il n'est pas allé à l'école. Ça, c'est certain, il n'y a jamais mis les pieds, et ce n'est pas bon signe. Quand un enfant ne va pas à l'école, c'est qu'il est attardé ou dérangé, tout le monde sait ça.

L'invitée approuva de la tête.

— On ne peut pas dire qu'il soit diminué, avec tout ce qu'il lit. Vous avez vu tous ses énormes livres ? Eh bien, il continue d'en acheter. Son père disait qu'il n'était pas fou, parce que pendant toute son enfance il avait eu des précepteurs — vous savez, des professeurs qui viennent à la maison — et qu'il apprenait tout ce qu'il voulait. Mais moi je maintiens qu'il est fou parce qu'il se comporte comme un fou.

Sedonia s'enferma dans un silence de profonde méditation. Son hôte resta immobile, tasse à la main, se contentant de jeter des regards furtifs dans tous les coins de la pièce.

— Alors j'ai pensé qu'il fallait le montrer à quelqu'un, reprit Sedonia si vivement que la visiteuse faillit en renverser sa tasse. Quelqu'un qui ne soit au courant de rien, qui ne soit pas comme cul et chemise avec la famille et qui n'ait jamais entendu parler du testament.

Quelqu'un qui puisse témoigner qu'il est fou — quelqu'un comme vous.

— S'il n'est pas fou, il cache bien son jeu, à bricoler ses machins dans le vide, enchérit l'autre trop heureuse qu'on lui demande enfin son avis. En tout cas, il n'est pas normal, ajouta-t-elle, pensive, revoyant les doigts méticuleux et le regard chirurgical accrochés à l'invisible invention.

— C'est le moins qu'on puisse dire, opina Sedonia. J'ai tout de suite dit à son père qu'il était fou, dès que nous nous sommes installés dans cette maison après notre mariage. Oh, cette maison ! siffla-t-elle, balayant d'un revers de main rageur l'exubérant salon victorien en même temps qu'une timide esquisse de protestation de son invitée. Trois ans déjà, vous vous rendez compte ! Je ne peux plus la supporter. Quand nous nous sommes mariés, je m'étais imaginé qu'il profiterait de sa retraite — et du reste — pour me faire voyager un peu. Il aurait pu m'emmener au Mexique, au Canada, en Angleterre, en France, que sais-je ! Nous aurions même pu faire le tour du monde, vous ne pensez pas ?

Elle sombra de nouveau dans un silence courroucé pour remâcher ses rêves évanouis d'horizons lointains.

— Eh bien, il a refusé de bouger. Il était plus âgé que moi, bien plus âgé, continua-t-elle en faisant bouffer ses admirables cheveux blonds. Il avait ses petites habitudes, je suppose. Mais surtout, il adorait son fils. Il ne supportait pas l'idée de le laisser seul un instant. « Alors vous ne voulez pas le quitter ? » hurlais-je, « ça prouve bien qu'il est fou et que vous avez peur de partir ! » Quelque temps après, il mourait. Il a bien fini par partir tout de même.

— De quoi est-il mort ?

— Il est tombé de là-haut, répondit Sedonia en désignant l'escalier de l'entrée. J'étais à côté de lui quand il a perdu l'équilibre. Il a rebondi de marche en marche en heurtant les montants de la rampe de la tête tout du long. Arrivé en bas, il ne bougeait plus. Le docteur a conclu à une crise cardiaque.

— Quelle horreur !

— Quant à lui, fit Sedonia en montrant le plafond du doigt, je ne l'ai jamais vu réagir si vite. Il est sorti de sa chambre en un éclair et m'a bousculée pour descendre quatre à quatre. Il aurait pu appeler le médecin ou avoir les réactions habituelles d'une personne normale dans une telle situation, je ne sais pas, moi : vérifier que son cœur battait toujours ou lui prendre le pouls. Mais non. Il est demeuré assis dans l'entrée à côté de son père, à me regarder, moi, qui étais restée sur le palier. Pas un regard pour son père. C'était moi qu'il fixait, de ses yeux de fou. Alors j'ai téléphoné moi-même du poste du premier étage et ne suis pas descendue avant l'arrivée du docteur. Là, il a bien fallu que je me décide parce que lui, fit-elle en désignant de nouveau le plafond, n'a pas bougé d'un pouce. Il ne m'a pas lâchée du regard un seul instant quand je suis descendue en passant à côté du corps pour aller ouvrir. Même manège pendant qu'il aidait le docteur à transporter le cadavre sur le sofa et pendant l'examen du cadavre. Ses yeux de dément sont restés rivés sur moi... et ça a continué pendant l'enterrement.

La visiteuse réprima un frisson.

— J'avais tellement peur que j'en ai fait part au docteur. Il s'est moqué de moi et m'a répondu qu'il le connaissait depuis sa naissance, que c'était un érudit — ou quelque chose comme ça — et qu'il ne s'était même pas rendu compte qu'il me regardait parce qu'il était en état de choc.

— Ça, alors !

— Ensuite, après l'enterrement, il a recommencé de me fixer pendant que le notaire lisait le testament, puis il est monté dans sa chambre et a fermé la porte. J'ai saisi l'occasion pour tout raconter au notaire, je lui ai dit qu'il n'arrêtait pas de me regarder, qu'il était fou, et que j'avais peur qu'il ne devienne violent. Mais le notaire m'a répondu que non, qu'il n'était ni fou, ni violent, ni rien, que c'était simplement un sophiste — ou quelque chose comme ça. Il m'a tapoté l'épaule en m'assurant que je n'aurais aucun problème d'argent tant que je le laisserais tranquille — lui, là-haut.

— Eh bien !

— C'était toujours ça. Après, il s'est mis à faire ses machins de fou sans rien sur la table, et il ne m'a plus jamais regardée.

— C'est déjà ça, fit la visiteuse en écho attardé.

— Mais le testament ne sera homologué que dans un an — c'est-à-dire six mois, maintenant.

— Homologué ?

— Ça signifie que dans six mois, tout me reviendra officiellement, l'argent, la maison, et lui en prime, fit-elle avec un mouvement de l'épaule vers le haut. C'est ce qu'il y a dans le testament. Un peu comme si j'étais sa tutrice. Alors, j'ai dit au notaire : « Si je suis sa tutrice, c'est qu'il est fou, non ? » « Pas du tout », m'a-t-il répondu, « ça signifie que vous êtes son mentor » — ou quelque chose comme ça.

— Juste ciel !

— Ça veut dire aussi que je suis coincée dans cette maison avec tout l'argent que je veux pour faire tous les voyages que je veux...

— C'est merveilleux !

— Mais que je ne peux pas bouger. Du moins pas avant l'homologation du testament.

Sedonia se pencha pour servir une autre tasse de café à sa visiteuse qui l'avalait d'un trait avant d'émettre un « Et alors ? » impatient.

— Alors, énonça Sedonia d'un ton ferme, une fois le testament validé, je pourrai enfin prendre des mesures.

— Lesquelles ?

— Je pourrai faire venir qui me plaira — un docteur qui ne se laisse pas impressionner par les érudits, un notaire qui n'aime pas les sophistes, des gens qui ne seront pas cul et chemise avec la famille. Ils examineront qui vous savez et je vous flanque mon billet que je réussirai à le faire interner sur-le-champ.

L'invitée, tout émoustillée, battit des mains.

— Parce qu'il est fou, vous l'avez constaté par vous-même.

— Vous pouvez le dire, confirma l'autre trop heureuse de se venger du sourire ironique qu'elle n'avait pas digéré.

Sedonia se cala dans son fauteuil et croisa les bras sur sa plantureuse poitrine.

— Une fois débarrassée de lui, je pourrai peut-être vendre cette maison et commencer enfin à vivre un peu, fit-elle d'un ton langoureux, se replongeant dans ses rêves dorés de rencontres romantiques et d'aventures exaltantes aux quatre coins du monde.

L'invitée se sentit de trop.

Elle se leva et prit congé, prétextant qu'elle devait aller chercher ses petits-enfants à l'école. Le jeune homme fou du premier étage lui revint soudain à l'esprit et elle eut comme un éclair de lucidité. Et si, par un hasard extraordinaire, il manipulait autre chose que du vide, une sorte de substance réelle... « Bien », fit-elle, se dirigeant vers la porte.

Sedonia la lui ouvrit, avec un sourire éclatant.

— Au plaisir... Vous venez bien vous promener dans le parc, de temps en temps ?

— C'est-à-dire... Oui, parfois, bredouilla l'autre.

Elle se mit à descendre le grand escalier de pierre et se retourna au moment où la porte commençait à se fermer.

— Vous savez, hasarda-t-elle timidement, peut-être que vous devriez quand même vérifier cette table... palper, oui, juste palper un peu le plateau pour voir si...

Mais la porte était irrémédiablement fermée. Elle entreprit alors de traverser le parc en direction des réalités moins chantantes d'un appartement exigu résonnant des hurlements des petits enfants insolents et toujours affamés qu'elle devait nourrir et supporter. Ce n'est pas elle qui aurait eu la chance d'habiter une grande maison donnant sur le parc, avec un beau-fils fou à lier mais peu encombrant et silencieux, occupé qu'il était toute la sainte journée à bricoler dans le vide sur une table nue... Mais quand même... à la place de Sedonia, elle se serait arrangée pour aller palper un peu le plateau de la table, histoire de s'assurer qu'il n'y avait vraiment rien dessus.

Sedonia était soulagée. Une étrangère totalement extérieure à la famille, objective et neutre, avait reconnu que son beau-fils était fou.

Elle se servit une nouvelle tasse de café qu'elle emporta à la cuisine pour l'arroser d'une généreuse rasade de cognac. Puis, elle monta l'escalier, prenant inconsciemment le côté du mur pour éviter la rampe dont les montants avaient été fatals à son époux.

Arrivée sur le palier, elle se dirigea droit vers la chambre de son beau-fils, ouvrit la porte, et resta plantée sur le seuil à le regarder tout en buvant son café à petites gorgées.

Il affecta de prendre quelque chose sur la table et de l'enrouler autour de quelque chose d'autre.

Sedonia secoua la tête en souriant et avala une nouvelle gorgée.

Il se baissa et ferma un œil pour inspecter l'intérieur d'un objet imaginaire posé sur la table. Puis il introduisit ce qu'il était censé avoir dans la main dans ce qu'il était censé avoir examiné, et fit plusieurs mouvements d'aller et retour vigoureux et précis.

Sedonia continua de siroter son café arrosé.

Sans se presser, il retira ce qu'il avait enfoncé dans le trou invisible, déplia ce qu'il avait enroulé autour, et posa le tout. Se penchant alors en avant, il ramassa sur la table une poignée de vide avec sa main gauche, qu'il retourna vers le haut, ouvrit, pour y prendre délicatement entre le pouce et l'index droits six petits morceaux de néant qu'il laissa tomber l'un après l'autre dans un réceptacle fantôme.

Intriguée, Sedonia fronça les sourcils tout en buvant une petite gorgée.

Il referma quelque chose du pouce et, de l'index, tira un mécanisme illusoire en arrière. Il prit alors l'objet imaginaire dans ses bras et se retourna, regardant Sedonia sans la voir.

— Pauvre fou, marmonna celle-ci, mollement appuyée contre le chambranle.

Les deux bras repliés en arc de cercle s'élevèrent doucement, semblant ajuster un mystérieux objet, la

main gauche avança tandis que la droite saisissait quelque chose dans le vide à hauteur de l'épaule. L'index droit se tendit d'abord pour se replier à moitié, avec délicatesse mais fermeté.

La tête s'inclina vers l'épaule relevée, l'œil gauche se ferma, le droit restant à peine entrouvert, et l'index se replia complètement.

Sedonia eut un brusque sursaut, lâcha sa tasse, et glissa doucement le long du chambranle en une cascade blonde. L'index se replia encore cinq fois avant qu'elle eût atteint le sol.

Il reposa l'objet intangible sur la table nue puis contempla, impassible, le corps de Sedonia qui fut encore agité de quelques soubresauts avant de s'immobiliser, parfaitement intact, sur le tapis à fleurs.

Il se pencha au-dessus de la table et, en quelques gestes rapides, réunit en un tas invisible tous les instruments mystérieux désormais inutiles. Il alla ouvrir la fenêtre en grand, revint à la table, se baissa en pliant les genoux de façon à pouvoir tout ramasser d'un coup et retourna jeter son fardeau dans les buissons sous la fenêtre.

Il referma, jeta un coup d'œil détaché à Sedonia qui gisait en travers de la porte, traversa la chambre, enjamba le corps pour sortir, et se dirigea vers le téléphone du palier.

Il appela le docteur, puis le notaire, expliquant de sa voix d'érudit, avec ses mots de sophiste, que feu sa belle-mère, épouse de feu son père assassiné, venait de succomber à une crise cardiaque, vraisemblablement consécutive à une violente attaque fantasmatique.

Il raccrocha, réintégra sa chambre en enjambant de nouveau le cadavre de Sedonia, et s'assit à la table pour réfléchir. Sa décision prise, il saisit un objet important — car la main qui le tenait n'était pas fermée — et se dirigea vers le lit.

Il souleva l'oreiller du dessus et, sur l'autre, déposa délicatement l'objet dont un observateur à l'imagination fertile aurait peut-être réussi à distinguer l'empreinte vaporeuse sur le tissu blanc : celle d'un fusil, avec sa crosse et son canon.

Il remet l'oreiller en place pour dissimuler l'invraisemblable pièce à conviction, et le lissa soigneusement.

The Crazy.
Traduction de Dominique Wattwiller.

© 1975 by H.S.D. Publications Inc.

Une nuit de noces mouvementée

par

HELEN NIELSEN

Quand un homme est assez téméraire pour se marier avec une fille nommée Prudence, il devrait savoir à quoi il s'expose. A l'exemple des malchanceux affligés d'un nom qui prête à rire, une femme n'a, en pareil cas, qu'une seule ressource : s'habituer à le porter. Pour sa part, Joseph Buckram, représentant de la société Anderson Electronics, n'avait aucune nouvelle habitude à prendre dans la vie, exception faite pour Prudence, qu'il avait eu la folie d'épouser au cours d'une tournée sur la côte. Il comptait consacrer ce prétendu voyage d'affaires exclusivement à sa lune de miel, au risque d'éveiller les soupçons de sa direction.

Il était environ onze heures du soir quand les jeunes mariés arrivèrent à l'hôtel, situé Hollywood Boulevard. Joe, très à son aise, car il avait déjà visité plusieurs fois la localité, prit les choses en main.

— Nous avons une belle chambre double avec lits jumeaux, proposa la réceptionniste.

— Des lits jumeaux ! Non mais, ça ne va pas ? répliqua Joe.

Après avoir mis les choses au point, il chercha des yeux Prudence. Elle lui arrivait aux épaules, était bâtie — à quelques détails près évidemment — comme un garçon et dotée de grands yeux noisette. Rien n'avait échappé à son regard depuis qu'elle avait réussi à se tenir sur ses jambes de bébé, il y avait de cela dix-neuf ans.

— « Salle Fandango — rendez-vous des stars », dit-

elle à mi-voix en lisant cette inscription d'une véracité douteuse sur un panneau fléché qui invitait les clients à se rendre au bar et au grill-room.

Se tournant vers son mari, elle lui suggéra :

— Joe, on pourrait peut-être...

A Kingman, en Arizona — Joe y avait découvert Prudence officiant derrière un comptoir où l'on débitait des tartes à la crème de noix de coco préparées à la façon des grand-mères d'autrefois — les filles étaient folles des vedettes de l'écran. Bien que plus mesuré dans ses jugements, Joe n'oubliait cependant pas que c'était leur nuit de noces.

— C'est du boniment, dit-il ironiquement, les stars ne viennent pas ici, ça leur coûterait trop cher.

— Est-ce trop cher pour nous ?

Elle tourna vers lui ses grands yeux, et ce regard le combla de joie.

— Cette nuit, rien n'est trop cher pour nous, répondit-il avec assurance. Absolument rien !

C'étaient là des paroles imprudentes, comme celles qui, de fil en aiguille, avaient abouti à leur mariage.

Joe manquait d'appétit, car ils avaient déjà dîné en bordure de l'autoroute, dans une petite auberge confortable, où personne ne s'évertuait à tirer d'un orgue une assourdissante musique de jazz, comme en ce moment dans la salle Fandango. La fumée du tabac était telle que Joe dut presque cligner des yeux pour s'assurer que c'était bien Prudence, assise en face de lui sur un siège capitonné. Mais il n'y avait aucun doute, c'était elle, car seules les petits bouts de femme mangent aussi copieusement. En la regardant dévorer son steak, il se disait que, s'il lui arrivait de se remarier, il choisirait une femme un peu mûre, férue de régimes et ne consommant jamais d'aliments plus coûteux que du cresson.

Il allongea le bras et au contact de la main de Prudence — la main qui ne tenait pas une fourchette — il se sentit cependant heureux en la voyant dans l'éclat de sa jeunesse, même s'il allait être obligé de solliciter une augmentation.

Prudence observait, à travers les nuages de fumée, les clients groupés autour du bar.

— Je me demande, murmura-t-elle, si Errol Flynn est chauve au sommet de la tête.

— Il est tard, dit Joe, j'ai rendez-vous demain matin à neuf heures chez Aero-Dynamics.

— Non, reprit-elle, ce n'est pas lui après tout. Ou serait-ce lui ? J'ai mauvaise mémoire.

— On étouffe cette nuit, dit Joe. Par une telle chaleur, les gens huppés ne sortent pas. Ils restent chez eux et profitent de leur piscine.

Prudence continuait d'observer.

— Il y a, dit-elle, une femme assise à une table, de l'autre côté du passage. Elle ressemble un peu à... non, elle est trop vieille et trop grosse. Mais c'est étrange. A ton avis, pourquoi pleure-t-elle ?

— Elle veut probablement monter à sa chambre pour dormir, répondit Joe.

— Sois donc sérieux. C'est à cause de l'homme qui l'accompagne. Il la fait pleurer. Il ne me plaît pas du tout, ses vêtements sont trop voyants, il a l'air sournois et porte une moustache.

— Des types ont été pendus pour moins que ça, plaisanta Joe.

Bien que sachant qu'il est impoli de dévisager les gens, surtout dans un bar, Joe ne put faire autrement que suivre le regard de Prudence et il repéra le couple qui intriguait celle-ci. La femme n'était ni vieille ni grosse, mais âgée d'une trentaine d'années et bien en chair. Par cette nuit très chaude, son manteau de fourrure devait être à peine supportable. En face d'elle était assis, en effet, un homme au visage de faux bonhomme agrémenté d'une moustache et vêtu de façon tapageuse. La femme se tamponnait les yeux avec son mouchoir pendant que son compagnon discutait avec elle. On ne pouvait entendre ce qu'il disait, car l'orgue venait de se déchaîner dans une variante rock'n-roll de la *Sonate au clair de lune*.

— Ne t'en fais donc pas, dit Joe. C'est l'anniversaire de leur mariage et ils ont demandé à l'artiste de jouer leur morceau préféré. Elle est émue, tout simplement.

— Non, c'est une autre façon de pleurer, affirma Prudence. Je crois qu'elle a peur de lui.

Joe les regarda de nouveau.

— Tu as raison, dit-il, ce n'est pas de l'émotion ; c'est tout ce qu'elle a bu, ou bien elle s'apitoie sur sa vie malheureuse. De toute façon, elle est trop noire pour avoir peur de quoi que ce soit.

— C'est peut-être, suggéra Prudence, ce que le type a combiné. Il la pousse à boire.

Mais la femme n'avait nul besoin d'y être encouragée. Elle serrait son verre comme un naufragé agrippé à une bouée pendant la tempête et ne prêtait pas la moindre attention à autre chose.

— Regarde, s'exclama Prudence, regarde vite !

Au même instant, la voix de la jeune femme fut couverte par l'orgue qui attaquait un morceau fortissimo, mais Joe avait eu le temps de jeter un coup d'œil vers le couple. Il vit le regard de l'homme se poser furtivement pendant quelques secondes sur le contenu du sac à main que sa compagne assoiffée avait laissé ouvert sur la table.

— C'est la preuve qu'aujourd'hui est bien leur anniversaire, dit Joe. Quand nous aurons été mariés aussi longtemps qu'eux, je serai sans doute obligé de te taper pour payer l'addition.

Il prononça ces mots tendrement, pour rappeler à sa jeune épouse l'engagement qu'ils avaient pris le matin devant l'officier d'état civil.

— C'est un voleur, insista Prudence, et ils ne sont certainement pas mariés, car ils sont mal assortis.

Joe jugea cette remarque parfaitement inepte, mais il n'avait pas épousé Prudence pour son esprit. Il essaya de faire signe au serveur pour avoir l'addition avant qu'elle ne s'intéresse à d'autres clients. A ce moment, la dame à la soif ardente s'estima insultée par ce que son vis-à-vis venait de lui dire :

— Vous m'avez traitée de poule ! hurla-t-elle, vous avez osé me dire ça !

L'orgue avait cessé de jouer et les vociférations de la dame s'entendaient dans toute la salle.

— Je ne veux pas rester avec vous, reprit-elle, et vous pouvez reprendre votre sale manteau !

— Quelle drôle de façon de parler d'un beau vison, remarqua Prudence.

Ce fut encore plus drôle quand on vit la femme se débarrasser brusquement de son manteau et en couvrir la tête de son compagnon.

La fumée flottant dans la salle était si dense que Joe n'aurait pu dire si le manteau était du vison ou du lapin. Mais, malgré cette scène grotesque, il se sentait mal à l'aise. Bien que native de Kingman, en Arizona, un bled presque coupé du monde extérieur, Prudence pouvait-elle avoir deviné juste ? Cette possibilité et ce qu'elle impliquait d'inquiétant le troublèrent à un tel point qu'il faillit manquer le deuxième acte.

De toute évidence, l'homme coiffé du manteau n'était pas disposé à se laisser faire sans réagir. Il se dirigeait déjà vers le bar, où sa belle amie continuait seule ses libations.

— Vous m'avez traitée de poule, gémit-elle.

Il lui mit le manteau sur les épaules et lui parla à l'oreille. C'était certainement du vison, car elle ne pleurnicha pas longtemps. Quelques minutes après, elle se rendit en titubant aux toilettes pour se refaire une beauté. Quant à l'homme, l'air très content de soi, il réclama l'addition.

Joe aussi semblait heureux de vivre.

— Tu viens d'assister, dit-il à Prudence, à un drame de la vie nocturne, un drame à dénouement heureux. Maintenant, nous pouvons partir.

— Je reviens dans un instant, répondit-elle sèchement.

Pendant qu'il l'observait allant vers les toilettes, l'humeur de Joe s'assombrit. Prudence n'avait jamais été si susceptible. La ville ne lui convenait peut-être pas, avec les lumières, le bruit et cette salle pleine d'une foule d'inconnus. C'était la première fois de sa vie qu'elle allait passer la nuit dans un hôtel. Soudain, tout devint clair : elle était nerveuse. La pauvre gosse était nerveuse ! Cette pensée le rasséra. Il se sentit à la fois très fier et indulgent. Il n'était pas étonnant de la voir faire toute une histoire à propos de rien. Aucune fille ne tient à admettre qu'elle se sent nerveuse parce

qu'elle vient d'épouser un homme du monde. Cette idée fit sourire Joe, qui alluma une cigarette. Réflexion faite, aurait-il préféré la voir ressembler à ces belles-de-nuit effrontées qui circulaient autour du bar ?

Le serveur apporta l'addition, que Joe signa d'un geste dégagé. Toujours souriant, il alluma une cigarette. Le serveur le regarda curieusement et s'en alla. Puis, la dame au vison récupéré sortit des toilettes et se dirigea vers la sortie avec son ami au visage sournois. Bien que n'étant pas en état de remarquer grand-chose, elle eut un regard étonné en passant devant Joe. Quelques minutes après, Prudence revint. Elle aussi le regarda avec surprise.

— Joe, dit-elle, pourquoi fumes-tu deux cigarettes à la fois ?

Confus, il retira vivement de ses lèvres les deux cigarettes, qu'il écrasa dans le cendrier.

— Est-ce qu'ils sont partis ? questionna Prudence. Là-bas, elle a eu des nausées affreuses.

— Et tu l'as soignée, je suppose.

— Non, je ne suis pas allée près d'elle, mais je pouvais l'entendre. Elle est drôlement insouciant ; elle avait laissé son manteau par terre, et son sac était resté ouvert sur la table de maquillage. Elle s'appelle Leona Muller.

— Je croyais, dit Joe, que tu ne t'étais pas approchée d'elle...

Une supposition inquiétante lui vint à l'esprit et il ne put s'empêcher de demander :

— Tu n'aurais pas... ?

— Le sac était sur la table et la fermeture n'avait pas fonctionné.

— Mais enfin, voler dans le sac d'une autre femme !

— Je n'ai rien volé du tout. J'ai simplement trouvé sa carte d'identité et j'en ai pris note pour la police.

Prudence avait en main un morceau de papier rose. Elle l'approcha de la petite lampe et se mit à lire : « Leona Muller, 1221... »

Joe l'interrompit :

— Pourquoi la police ?

— Pour le cas où il arriverait un malheur. J'ai un

pressentiment. Il y a quelque chose qui cloche. Un vison de grand prix et un sac à main de quatre sous... les deux ne vont pas bien ensemble.

— Ça prouve qu'elle est économe, ironisa Joe.

— Je crois, poursuivit Prudence, qu'elle a tort d'accompagner cet individu. Je ne peux pas l'encaisser.

— Ecoute, chérie, j'essaye de me montrer compréhensif, mais il faut en finir. Je suis ton mari et je t'ordonne d'oublier une fois pour toutes Leona Muller, son manteau, ainsi que le reste de cette histoire à dormir debout. Nous allons partir immédiatement.

Doucement mais fermement, il lui prit le poignet. C'était la main qui tenait le papier rose. Joe le regarda de près et remarqua sur les côtés des perforations pointillées. Il dut faire un effort pour que sa voix ne tremble pas en disant :

— Prudence, une seule question : où as-tu trouvé ce papier pour y inscrire le nom et l'adresse ?

Elle le regarda sans sourciller.

— J'ai fouillé dans mon sac, mais je n'y ai rien trouvé pour écrire dessus, juste un stylo.

— Tu as donc retiré ce papier du sac de Leona Muller ?

— Ce n'est qu'un petit morceau.

En effet, on aurait dit un papier insignifiant, jusqu'à l'instant où Joe l'eût pris dans la main de sa femme et déplié. De couleur rose et portant des perforations pointillées... oui, il n'y avait aucun doute. Joe se rassit, la tête entre les mains. Le papier était un chèque payable à l'ordre de Leona Muller pour un montant de vingt-huit mille dollars.

S'il arrive à un homme d'épouser une femme qui dérobe vingt-huit mille dollars le soir de son mariage, des mesures énergiques s'imposent à lui. Joe demeura un moment la tête entre les mains. Puis, il se mit debout.

— Viens, commanda-t-il.

— Tu vas appeler la police ? demanda Prudence.

— Non, à moins que tu ne tiennes à retarder d'une dizaine d'années notre lune de miel. Ces deux-là sont

partis par la porte de la rue. Leur voiture doit donc se trouver sur le parking.

— Mais, Joe...

— Quand nous les aurons rejoints, c'est moi qui parlerai, tu saisis ? Tu as trouvé le chèque sur le sol des toilettes, c'est vu ?

— Mais, Joe...

Pour Joe Buckram, as des représentants d'Anderson Electronics sur la côte Ouest, il était exclu de discuter avec une petite femme haute comme trois pommes qui se laisse aller jusqu'à barboter dans un sac à main. Il la traîna derrière lui vers le parking. Bien qu'ayant quelques minutes d'avance, le couple ne pouvait se déplacer rapidement, vu l'état d'ivresse de la femme. Le parking, brillamment éclairé, était situé en retrait de l'angle du bâtiment. Vers le milieu de la rangée centrale de voitures, un homme en costume à carreaux s'efforçait de caser tant bien que mal sur la banquette avant d'une petite conduite intérieure vert clair sa compagne qui résistait. Était-ce le couple que Joe cherchait ? Il n'en était pas certain. Une voix se fit entendre :

— Vous m'avez traitée de poule. Je m'en souviendrai !

Joe n'eut plus aucun doute. Il s'élança en criant :

— Hé ! Vous, là-bas ! Hé !

— Joe, prends garde, conseilla Prudence.

C'était bien la première fois qu'elle méritait son prénom.

L'attention de l'homme — de même que ses deux mains — était accaparée par ce qu'il faisait, quand Joe arriva près de lui. Il parut ne pas apprécier cette intervention.

— Qui vous a demandé de vous mêler de mes affaires ? dit-il rudement. On ne peut donc pas se disputer avec sa femme sans qu'un enflé ramène sa fraise ?

— Je ne veux pas m'en mêler, dit Joe. J'ai quelque chose pour vous.

— Et moi aussi, gronda l'homme, j'ai quelque chose pour toi !

Joe n'eut pas le temps d'esquiver, encore moins de

s'expliquer. Le poing de l'homme irascible frappa Joe violemment, une portière claqua et le moteur de la voiture ronfla, couvrant la voix gémissante qui répétait : « Vous m'avez traitée de poule. » Quand Prudence eut rejoint son mari, elle le trouva assis au milieu de l'allée bitumée, tandis que la petite voiture verte se faufilait à vive allure vers la sortie du parking.

Joe grommelait des mots qui auraient fait rougir même un clochard.

— Je t'avais averti, tu aurais dû te méfier, dit Prudence.

Il leva la tête et dut se retenir pour ne pas la gifler.

Si Joe n'avait pas été hors de lui, il n'aurait jamais agi comme il le fit. Personne, sauf un homme fou de colère, n'aurait déboîté aussi brutalement au risque d'arracher quelques pare-chocs, et ce malgré les protestations d'une petite brune ahurie agrippée au bord de son siège. Et personne, à moins d'être un casse-cou, n'aurait foncé à cette vitesse pour arriver à la rue juste au moment où la petite voiture démarrait après les feux, au coin du boulevard.

— Suis-le des yeux; ordonna Joe, ne le perds pas de vue.

— Joe, es-tu blessé ?

— Dire que je voulais lui rendre service ! Un dingue pareil ne devrait pas être en liberté !

— Joe, le feu rouge !

Il n'avait pas le temps de se soucier des feux. Le seul rouge qu'il voyait était dans ses yeux. D'ailleurs, le boulevard était presque désert à cette heure. Droit devant lui, les feux arrière de la petite voiture dansaient comme des lucioles. Joe écrasa du pied l'accélérateur, gagna du terrain et hurla :

— Cette sacrée bagnole de gosse ! Je vais la coincer contre le trottoir ! Je la fouterai dans une poubelle !

— Joe, attention au feu rouge ! Tu l'as brûlé !

Les avertissements de Prudence tombaient au mauvais moment. Tout était de sa faute, et Joe ne l'oubliait pas.

— Les feux, je m'en balance ! cria-t-il, il faut que je

rattrape cet idiot avant qu'il ne s'engage sur l'auto-route.

— Mais la police...

— La police n'a rien à voir là-dedans, je te l'ai déjà dit. Je veux rendre à Leona son chèque de vingt-huit mille dollars, même si je suis obligé de l'enfoncer dans la gorge de son mari.

— Je maintiens qu'ils ne sont pas mariés, déclara Prudence.

Elle n'ajouta rien, car elle n'en eut pas le temps. Ils étaient arrivés à la hauteur de la voiture verte. Joe ne plaisantait pas en parlant de la coincer contre le bord du trottoir. Il s'en approcha et manœuvra brusquement comme s'il voulait l'accrocher de côté. Pour éviter le choc, la petite voiture obliqua au point de toucher le trottoir. Son conducteur lança une bordée d'injures à Joe, qui répliqua sur le même ton. Puis, comme Joe amorçait un nouveau mouvement menaçant, l'homme sournois braqua à fond, son véhicule franchit le caniveau, vacilla et s'immobilisa en fin de course sur le seuil d'une boutique de fleuriste.

Quand Joe eut mis pied à terre, l'homme qu'il poursuivait avait déjà bondi hors de sa voiture et s'avavançait en hurlant :

— Tire-toi ! Tire-toi ou je te descends !

Ces mots n'eurent pas plus d'effet que si Joe avait été sourd. Descendu, il venait de l'être par un coup de poing. Maintenant, il avait une envie folle de cogner, mais pas sur Prudence, vraiment trop petite. L'homme recula vers la vitrine, une main tendue en avant. Les phares de l'auto se reflétaient sur l'objet qu'il tenait, mais Joe était trop excité pour y prêter attention. Ses poings tournoyaient furieusement et firent sauter hors de la main de son adversaire le revolver qui tomba sur le sol. Quelqu'un poussa un cri. On entendit un bruit sourd et la vitrine vola en éclats comme sous le choc d'un corps pesant, ce qui était justement le cas.

Au fracas succéda un silence angoissant. Puis, des freins crissèrent et un faisceau lumineux troua l'obscurité. Joe se retourna en clignant des yeux.

— La police ! dit-il dans un souffle.

Prudence s'avança vers lui avec précaution en évitant les éclats de verre.

— C'est justement ce que j'essayais de te dire dans la voiture, fit-elle, quand tu brûlais les feux.

Joe ne répondit rien, mais grogna de dépit.

Il était près de deux heures du matin quand ils regagnèrent l'hôtel. Après avoir écouté les explications de Prudence, les policiers s'étaient montrés très arrangeants. Ils avaient d'abord extrait des pots de camélias l'homme au visage sournois et coupé court aux lamentations de Leona Muller quand ils lui enlevèrent son manteau de vison.

— C'est mon cadeau de mariage, gémit-elle. Nous allions à Las Vegas pour nous marier.

— Vous voyez bien, dit Prudence, je savais qu'ils n'étaient pas mariés.

Le policier chargé de l'homme à la mine sournoise braqua sa torche sur le visage chafouin de son prisonnier et s'exclama :

— Bon sang ! Mais c'est Duke McGinnis ! Alors, Duke, tu vas te marier encore une fois ? Où as-tu fauché l'appât ce coup-ci ? Et quelle est la dot de la dame ?

— Vingt-huit mille dollars, dit Prudence. Mon mari a le chèque que j'ai trouvé dans les toilettes, et nous tâchions simplement de le leur rapporter.

— L'argent de ma maison ! s'écria Leona Muller. C'est le prix de ma maison !

Personne ne s'y reconnaissait dans cet imbroglio, surtout quand Leona eut enfin compris que McGinnis lui avait fait cadeau d'un vison volé dans le seul but de l'épouser afin d'encaisser ensuite le chèque qu'elle venait de recevoir en règlement de la vente d'un vieux chalet délabré, situé aux confins de Beverley Hills. Tout fut finalement tiré au clair au poste de police, où l'on retrouva le propriétaire du magasin de fleurs, tempêtant au sujet de sa vitrine en miettes et de ses camélias dévastés. Les policiers regardaient Joe en hochant la tête.

— Votre mari a des réactions très vives, madame Buckram, dit le brigadier de service.

La réponse de Prudence s'accompagna d'un sourire qui aurait fait fondre des barreaux de prison :

— Au fond, il est très doux mais un peu nerveux cette nuit. Vous comprenez, nous nous sommes mariés ce matin.

Après ça, la police fit preuve de beaucoup de tact. Enfin de retour dans leur chambre d'hôtel, Joe éprouva le besoin de dire quelques mots :

— Je ne suis plus en colère. Je suis prêt à oublier toute l'affaire et à ne jamais en reparler. Je ne te demanderai pas non plus si tu savais que le papier rose était un chèque au moment où tu l'as retiré du sac.

— Aucune femme, dit Prudence, ne devrait transporter une telle somme quand elle se trouve avec un type qui essaye délibérément de la souler.

— Je ne chercherai même pas à savoir si tu te doutais que le manteau avait été volé...

Prudence l'interrompt :

— Il n'avait pas de griffe. J'ai regardé quand j'étais aux toilettes. Si je possédais un véritable vison, je ferais broder en or la marque du fourreur et aussi mon nom.

— Volé, répéta Joe, et offert à Leona afin de l'attirer dans un mariage à la manque, juste assez longtemps pour permettre à McGinnis de toucher le chèque.

— Je sentais que McGinnis n'était pas homme à faire du plat à une femme aussi vieille et grosse que Leona Muller ? Ils étaient mal assortis, dit Prudence.

— Comme le manteau de vison et le sac à main bon marché ?

— Oui, le sac qui attirait les doigts de McGinnis, parce qu'il ne s'intéressait qu'au chèque plié à l'intérieur. Joe... !

Bien que Prudence ne possédât pas le premier cent de vingt-huit mille dollars, Joe venait de la prendre dans ses bras. Il en avait assez de ses explications et ne tenait pas à l'entendre dire qu'il avait eu beaucoup de cran en projetant dans les camélias un homme armé, même si, aveuglé par la rage, il n'avait pas remarqué le revolver que McGinnis braquait sur lui. Il voulait en finir avec cette conversation, parce qu'il était deux

heures du matin et qu'il avait bientôt rendez-vous chez Aero-Dynamics. Et puis, il arrive que deux êtres soient parfaitement assortis.

Joe s'attacha à en donner la preuve à sa jeune épouse, et sa démonstration prenait déjà un tour intime, quand soudain la voix glapissante d'une femme s'éleva du parking sous leur fenêtre :

— Vous m'avez traitée de grue. Ne me touchez pas !
Vous m'avez traitée de grue !

Prudence se redressa :

— Joe, écoute !

Joe fut sur pied en un instant. Il bondit vers la fenêtre et la ferma violemment.

— Mais nous allons avoir très chaud ! s'exclama Prudence.

Joe revint vers elle et son regard était résolu.

— Je n'en serais pas surpris, dit-il.

Never trust a woman.
Traduction de F. W. Crosse.

Histoire d'os

par

TALMAGE POWELL

Je m'appelle Jerem Jenks. En tant que constable de Grande Isle, Louisiane, je m'en tiendrai strictement aux faits dans le rapport officiel. Je n'ai pas eu grand mal à recueillir les détails et à reconstituer l'affaire Deveau. Une fois l'engrenage de la violence mis en route, ça ne pouvait se terminer que dans le sang. Du point de vue strictement physique, c'est le meurtre le plus affreux que l'on ait eu dans la commune. Mais vu sous un autre angle, c'est aussi le plus net, car à aucun moment ne se sont posés les éternels problèmes d'identification et de mobile qui valent tant de nuits blanches et de brûlures d'estomac au représentant de l'ordre.

Je resterai dans ma relation des faits aussi neutre et impersonnel que je le suis quand j'indique leur chemin aux automobilistes égarés dans notre région du bayou, mais je ne suis pas certain que les événements bruts suffiront à donner ne serait-ce qu'une idée de la vérité. Tout le monde sait que deux fois dix font vingt, c'est évident, mais s'il s'agit de vingt dollars par exemple, le montant de la somme à lui tout seul n'en explique pas la valeur réelle, qui est subjective et ne dépend que des besoins et de l'imagination du détenteur. Les chiffres ne sont que la partie visible de l'iceberg.

A mon avis, c'est l'amour de Robert Deveau pour sa femme qui est à l'origine de tout. Je sais bien que Robert est mort il y a trente ans. Mon idée est peut-être complètement farfelue, mais j'y crois. L'amour de Robert n'est pas mort avec lui. Il est toujours resté avec

elle, en elle. Il était là quand elle en a eu besoin. C'est cet amour éternel qui l'a soutenue et guidée, et c'en est un aspect beaucoup plus terre à terre qui lui a sauvé la vie...

*
**

Le début de l'histoire remonte à presque quarante ans. Robert Deveau, beau jeune homme brun bien bâti, était un descendant de ces Acadiens français qui, refusant le joug anglais en Nouvelle-Ecosse il y a bientôt deux cents ans de cela, avaient préféré traverser l'Amérique dans les pires conditions pour chercher la liberté vers les marais de la Louisiane.

Robert travaillait dur dans sa plantation. Il n'était pas du genre à passer son temps dans sa vieille et confortable maison coloniale en sirotant à longueur de journée du whisky frappé à la menthe sous sa véranda. Les épaules larges et les mains calleuses, il était ouvert, généreux, droit et bienveillant. S'il avait recherché les honneurs, il n'aurait eu qu'à lever le petit doigt pour se faire élire à n'importe quel poste.

Venu à La Nouvelle-Orléans pour affaires, il y rencontra Valerie avec qui il retourna passer tous ses week-ends jusqu'à leur mariage, quelques mois plus tard.

Ils firent leur voyage de noces en Europe et, pendant un bon mois, tout Grande Isle, dévorée de curiosité, les attendit avec impatience. Quelques semaines seulement après leur retour à la plantation Deveau, Grande Isle était rassurée. Robert Deveau n'aurait pu mieux choisir. Grande et belle femme aux cheveux châtons, Valerie fit preuve de tant de naturel, de chaleur et de discrétion à l'égard de ses nouveaux concitoyens que ceux-ci s'empressèrent d'oublier qu'elle venait d'ailleurs. Je crois bien que la clé de cette réussite, c'était Robert. Il était tout pour Valerie. Lui et elle ne faisaient qu'un. Ils se seraient tout aussi bien sentis chez eux à Baltimore ou à Bornéo, du moment qu'ils y étaient ensemble.

Après environ huit ans de mariage, ils allèrent

prendre quelques semaines de vacances près d'Asheville, dans les Great Smoky Mountains. Un soir, alors qu'ils rentraient en voiture, les freins lâchèrent dans une descente abrupte. Robert perdit le contrôle du véhicule, lequel quitta la route dans un virage en épingle à cheveux et fit plusieurs tonneaux avant de s'immobiliser au fond du ravin.

Robert perdit connaissance au premier choc. Lorsqu'il revint à lui, il ne tarda pas à comprendre qu'il était gravement blessé. Si un attelage de mules tout entier lui était passé sur le corps, il n'aurait pas souffert davantage. Glissant avec toutes les peines du monde une main endolorie le long de sa jambe engourdie, il s'aperçut en tâtonnant que son fémur, brisé en biseau, sortait des chairs juste au-dessus du genou. Le sang coulait abondamment de la blessure.

Une douleur atroce fulgura dans sa cuisse, mais il l'oublia presque en constatant avec angoisse que la carcasse de la voiture était vide.

— Valerie...

Il était allongé sur le plafond de la voiture retournée. Une portière s'était ouverte pendant l'interminable chute.

— Valerie...

« Si elle a été éjectée, elle n'est peut-être que légèrement blessée... » Ce fol espoir en tête, il entreprit de se traîner dehors.

Parvenu à ses fins, il resta un long moment immobile dans la nuit claire et silencieuse à respirer lentement, s'efforçant de récupérer quelques forces pour ne pas reperdre conscience.

Il aperçut alors le visage de Valerie à quelques mètres de lui. C'était presque tout ce qu'il pouvait voir d'elle, car son corps était coincé sous l'aile et le capot tordus.

Oubliant sa propre souffrance à la vue de ses traits figés, il rampa vers elle en gémissant. D'une main tremblante, il lui caressa les lèvres, le front, et essaya en vain de la dégager.

Il balaya du regard la pente escarpée. La voiture, dans sa chute terrible, avait taillé un véritable sillon à

travers les buissons et les arbustes. En haut, tout en haut, serpentait un liséré noir, comme une cicatrice au flanc de la montagne : le bord de la route. Si seulement il arrivait à se hisser là-haut, un camion ou une voiture finiraient bien par passer. C'était son seul espoir de ne pas mourir saigné à blanc. Avec un peu de courage et beaucoup de chance... Mais non. Il n'avait pas le temps. Il le savait.

Quant à Valerie, si elle n'était pas morte, elle ne respirait pratiquement plus. C'était elle qui avait besoin d'aide, car elle commençait à étouffer, écrasée sous la tôle.

De ses mains nues, il se mit alors à creuser la terre sous les épaules de sa femme. Au bord de l'évanouissement, il progressa telle une fourmi, centimètre par centimètre, poignée par poignée, desserrant l'implacable étau qui lui écrasait la poitrine.

Il entendit un imperceptible hoquet. La cage thoracique se mit à bouger et un sifflement indiqua que le premier filet d'air s'engouffrait dans les poumons. Il y eut un deuxième, puis un troisième hoquet, et quelques secondes plus tard elle commençait à remuer la tête en gémissant.

Elle essaya de prononcer son nom, et il dit dans un souffle :

— Je suis là, Valerie.

— Oh, mon Dieu, Robert...

— Comment ça va ? Tu peux bouger ?

— Robert, j'ai mal. Mon bras... mon ventre...

— Essaie, Valerie. Essaie de te tirer de là. Par petits coups. Voilà. Continue comme ça. Il va falloir que tu continues seule... Je n'en peux plus... Donne-moi une minute... juste une minute... de repos...

Ses yeux se fermèrent doucement, et les dernières gouttes de vie s'échappèrent de l'artère sectionnée net par le biseau tranchant du fémur brisé.

*
**

Quand Valerie ramena le corps de Robert, les boutiques de Grande Isle baissèrent leur rideau et le

village tout entier prit le deuil pour la journée. Après la cérémonie à l'église, une interminable file de voitures emprunta le chemin de la plantation Deveau, à seize kilomètres de là.

Robert fut inhumé dans le mausolée de famille, situé cent mètres derrière la maison dans un bosquet de chênes verts. Il devait y en avoir une douzaine de semblables dans la commune et un bon millier dans cette partie de la Louisiane où le sol spongieux ne permet pas les enterrements traditionnels. C'était un gros cube de pierre rongé par l'humidité et recouvert de lierre. La porte de fer minée par la rouille s'ouvrit en grinçant, et l'on déposa Robert Deveau dans la niche qui lui avait été réservée à côté de ses parents, grands-parents et ancêtres. A ce moment précis, Valerie lui promit sans doute de venir bientôt le rejoindre. Elle aurait de toute façon sa place, car la coutume voulait que l'on repoussât au fond de la niche les ossements des Deveau les plus anciens pour faire place aux nouveaux arrivants.

En attendant, la vie continuait, et elle poursuivit la sienne avec le courage tranquille des Deveau. Elle prit en main la plantation, dont elle réduisit sensiblement l'activité, et continua de voir ses amis. Elle vint passer une journée par semaine au petit hôpital de Grande Isle comme infirmière bénévole. S'il lui arriva de rêver à d'autres horizons que ceux de la plantation, elle n'en laissa jamais rien paraître.

Elle aurait pu se remarier une bonne douzaine de fois, car ce ne furent pas les prétendants qui manquèrent. Mais il n'y eut jamais place dans son cœur que pour un seul homme, Robert Deveau, dont chaque semaine elle ornait la tombe d'un panier de fleurs.

Les années argentèrent ses cheveux, ajoutèrent quelques rides autour de ses yeux verts et de ses lèvres pleines, adoucirent un peu sa beauté farouche d'animal sauvage. Mais elle n'était pas bâtie pour faire une petite vieille au dos rond et à l'œil chassieux ; même après trente ans de veuvage, c'était encore une femme magnifique.

J'étais loin de penser aux Deveau le jour où Carlin Soulard débarqua à Grande Isle. Je n'avais jamais beaucoup aimé les voyous de son espèce. C'était un grand gaillard mal rasé au regard bestial plutôt inquiétant et aux longs cheveux filasse qui lui tombaient en mèches grasses sur les épaules. Il portait un jeans crasseux rentré dans des bottes éculées et un T-shirt vert douteux avec l'inscription « Vive la guerre — Merde à l'amour » écrite au feutre en travers de la poitrine. Tout à fait le genre à fumer du hasch et à cracher dans tous les coins.

Les Soulard étaient un important clan Cajun passablement dégénéré établi au-delà de Chad Bayou et qui vivait essentiellement du braconnage, de la distillation clandestine, de l'attaque des rares étrangers assez fous pour s'aventurer dans cet enfer, et, bien entendu, du vol entre membres du clan lui-même.

Carlin s'était déjà risqué une fois à Grande Isle. Il avait dû — à son corps défendant — allonger son séjour de quelque soixante jours qu'il avait passés dans la prison municipale à la suite d'une beuverie avec un dur de la région qui s'était terminée en bagarre générale. Espérant que cette fois il ne ferait que passer, je dus déchanter quand je le retrouvai trois jours plus tard une queue de billard à la main au *Little Andy Poolroom & Beer*, et décidai alors de lui signaler que, eu égard à l'inflation, la nourriture de la prison ne s'était guère améliorée.

Il était vautré sur la deuxième table, en train de faire une série. Il ne s'aperçut pas de ma présence, tourna autour du billard et posa sa main gauche en avant sur le tapis en vue du coup suivant.

— A ta place, je ferais attention de ne pas me retrouver au trou, comme la bille noire.

Il jeta un regard venimeux par-dessus son épaule, se redressa et me fit face.

— Ça alors, mais c'est notre vieux constable ! Comment ça va, Jenks ?

— Qu'est-ce qui nous vaut l'honneur de ta visite,

Carlin ? Tu ne serais pas venu ici pour te faire un peu oublier par hasard ?

— Qu'est-ce que vous allez encore imaginer, monsieur Dupoulet ?

— Oh rien. Je me disais simplement qu'il fallait que tu aies drôlement le feu quelque part pour t'absenter si longtemps de Chad Bayou.

Une demi-douzaine d'habituez levèrent le nez de leur billard et allèrent s'appuyer contre le mur dans l'attente d'un peu de spectacle.

— La dernière fois, je suis resté soixante jours, siffla Carlin. Si tu crois que j'ai oublié !

— Il a même fallu qu'on aère la cellule après ton départ, Carlin.

Son regard devint mauvais l'espace d'un instant. Puis, il lança un clin d'œil à l'un des spectateurs.

— C'est un marrant, votre flic. Un drôle de marrant.

Un badaud risqua un petit rire incertain qu'il ravala immédiatement lorsque Carlin le fusilla du regard.

— Seulement je vais pas me laisser piéger, ce coup-ci, fit-il en se retournant vers moi. Chante, beau merle. Ta musique, ça marche pas avec moi. J'ai pas l'intention de me retrouver dans ton trou à rats. Je suis libre, et je connais mes droits. La rue appartient à tout le monde et ce rade est un lieu public. Alors prends-toi une queue et fous-moi la paix, compris ?

— Tu es descendu où, Carlin ?

— Au *Bide-A-Wee*, à la sortie de la ville. J'ai rempli une fiche et mon pieu est payé d'avance. Te fais pas d'illusions, poulet de mon cœur, tu m'arrêteras pas pour vagabondage. J'ai du fric, regarde un peu. (Il sortit un petit rouleau de billets de sa poche et me le colla sous le nez.) Tu veux compter, ô poulaga vénéré ? Tu as ma permission.

Je repoussai calmement sa main du bout des doigts.

— Ça va, Carlin. Pas la peine de compter. Il n'y a que des billets de un dollar là-dedans. Ça m'étonnerait pas que tu les aies piqués à un membre de ta vénérable et nombreuse famille et que tu aies été obligé de dégager en vitesse. De toute façon, je ne crois pas que tu aies assez pour pouvoir rester ici bien longtemps,

c'est pourquoi je te conseille de chercher du boulot avant de te retrouver sans un à Grande Isle.

— Je m'en vais de ce pas à ton bureau poser ma candidature au poste de constable-adjoint, vieux frère.

Il était content de sa vanne et je le laissai là à rigoler grassement en se tapant sur les cuisses.

L'enquête me révéla que le lendemain, tard dans l'après-midi, Jeff Moseby était venu au *Little Andy*. C'était un grand bûcheron qui allait couper les cyprès des marais et avait récemment perdu les deux premiers doigts de sa main droite dans un accident de travail. Ce jour-là, il revenait de l'hôpital où on lui avait refait son pansement. D'un grand geste de sa main bandée, il offrit une tournée de bière à la demi-douzaine de pochards présents au bar, dont Carlin Soulard.

Jeff ne ratait pas une occasion de parler de son accident, et, ce jour-là, il avait des nouvelles fraîches.

— C'était le jour de Mme Deveau à l'hôpital. Quand le docteur en a eu fini avec moi, c'est elle qui m'a bandé la main. Elle en a profité pour me faire une proposition intéressante.

Buster Toutain, un gros lard au visage rond, claqua la langue.

— Elle est encore drôlement mettable, celle-là. Si tu t'y prends bien, elle t'ouvrira grands son cœur et son coffre. Il paraît qu'elle y garde un million de dollars et un bocal plein de diamants. T'as qu'à bien la régaler et...

La main valide de Jeff jaillit au-dessus de la table et agrippa Buster au collet.

— Tu vois du cul partout parce que t'as que ça dans la tête. Si tu te lavais la cervelle dans un égout, elle en sortirait plus propre qu'avant. Ne t'avise plus jamais de parler comme ça de Mme Deveau en ma présence, compris ?

Buster sentit que tout le monde autour de la table faisait bloc avec Jeff. Valerie Deveau était ce que Grande Isle avait de plus sacré.

— J'ai rien dit de mal... marmonna Buster en remettant son col en ordre une fois que Jeff l'eut relâché.

— Ah bon ? Eh ben fais attention à ce que tu dis, ou il pourrait t'arriver des bricoles, un de ces jours, dit Jeff qui se retourna vers les autres. Avec Mme Deveau, on parlait de nos problèmes. Je lui disais qu'on ne trouvait plus d'ouvriers aujourd'hui, et qu'abattre tout seul dans les marais c'est dangereux. Elle m'a répondu que c'était pareil pour elle, qu'elle était toute seule à la plantation avec le gardien et qu'elle avait plein de bonnes terres qui restaient en jachère. Alors, si je voulais venir planter de la canne à sucre, je serais le bienvenu et elle me laisserait toute la récolte, vu qu'elle a pas besoin d'argent.

Jeff fit une pause pour examiner sa main mutilée.

— Pourquoi pas, après tout ? Suffit que je me trouve deux ou trois gars décidés, et comme ça j'arrête le cyprès avant d'y laisser la main entière.

Carlin Soulard n'en avait pas perdu une miette. Plus tard dans la soirée, une fois Buster bien imbibé, il l'entreprit sur Valerie Deveau, son mode de vie et son coffre dans le mur. Puis il regagna l'hôtel minable où il avait loué un infâme cagibi et gambergea toute la nuit. A l'aube, il sortit discrètement de Grande Isle sur sa moto déglinguée.

Il dissimula l'engin dans les herbes hautes derrière un grand panneau qui se trouvait au bord de la route, et s'enfonça à grandes enjambées dans les terres Deveau. Il arriva bientôt en vue de la maison qu'il observa, caché dans un fourré.

Le soleil monta dans le ciel sans nuages et Carlin ne tarda pas à transpirer sang et eau, ce qui lui valut les faveurs de nuées d'insectes qu'il dut rapidement renoncer à chasser tant ils étaient nombreux et tenaces. Puis, ce fut la soif qui commença à le tenailler. Cet état d'inconfort croissant fit monter en lui une colère sourde qui le confirma dans ses noirs desseins et attisa la haine qu'il nourrissait déjà contre Valerie Deveau. S'il devait la tuer, ce n'en serait que plus facile.

Le gardien, homme vigoureux d'une quarantaine d'années et au visage basané, tondait la pelouse. Par deux fois, il descendit de son engin pour aller boire de longues goulées d'eau fraîche au robinet extérieur qui

desservait l'aile nord du bâtiment. Carlin, qui mourait de soif, jura entre ses dents mais parvint à se contenir. Il essayait de prendre son mal en patience en s'imaginant seul devant le coffre ouvert. Bien que conscient des exagérations inévitables dues au bouche à oreille, Carlin était persuadé d'y trouver la caisse de la plantation qu'il estimait au bas mot à plusieurs milliers de dollars. Quelques centaines seulement seraient déjà la plus grosse somme qu'il aurait jamais l'occasion de voir de sa vie.

Valerie sortit enfin, et, de la galerie aux fines et hautes colonnes blanches, elle appela le gardien qui en terminait avec la pelouse latérale. Il vint parler quelques instants avec elle à l'ombre de la galerie avant de retourner sur sa machine et de disparaître derrière la maison. Valerie, quant à elle, était rentrée.

Tendu comme une corde à violon, Carlin avança à quatre pattes dans le fourré, s'efforçant de faire corps avec le sol. Un ronflement de moteur se fit entendre, et quelques instants après, un grand break bleu s'engageait dans l'allée avec le gardien au volant.

Carlin suivit du regard la voiture qui remonta le large virage de l'allée jusqu'à l'alignement de grands pins d'Australie. Anticipant le trajet du véhicule, il tourna la tête et aperçut au loin une colline derrière laquelle le break disparut quelques minutes plus tard. Mme Deveau avait manifestement envoyé son factotum faire une course à Grande Isle.

Carlin sortit du fourré en rampant, traversa à toutes jambes la pelouse pour aller se plaquer, à bout de souffle, yeux exorbités et oreilles sifflantes, contre la façade latérale de la maison.

Il entendit alors le chuintement d'une porte en treillis qui se refermait. Se précipitant vers les arrières du bâtiment, il aperçut Valerie qui se dirigeait, un panier de fleurs à la main, vers le bosquet de chênes verts à une centaine de mètres de là. Il en déduisit qu'elle était restée dans la cuisine à préparer son bouquet pendant qu'il observait la voiture.

Il fit demi-tour et longea le mur en silence. Arrivé au

coin, il sauta sous la galerie et pénétra dans la maison par la porte principale.

Après l'épreuve de la chaleur et des insectes, la fraîcheur de l'entrée fut un agréable soulagement. Mais il ne se laissa pas griser et bondit au contraire dans le grand salon plongé dans l'ombre. Il passa en revue tous les tableaux, les écarta du mur, inspecta les bibliothèques, en vain. Il resta debout un long moment, furieux, les mâchoires serrées. Et si cette histoire de coffre était bidon ?

Il parcourut le salon d'un regard rageur et, remarquant alors le passage en arcade donnant sur la salle à manger, se précipita dans la pièce. Une longue table entourée de chaises soigneusement disposées, une grande baie garnie de rideaux ouvragés à l'autre extrémité, le buffet de son côté, et au-dessus du buffet une peinture à l'huile représentant une coupe de fruits. Il s'approcha pour examiner le tableau de plus près et faillit s'étrangler en s'apercevant qu'il était articulé par le haut. Quand il le souleva complètement, ses yeux étincelèrent soudain et, délirant d'une joie démoniaque, il dut se retenir pour ne pas hurler : le coffre mural était là, compact et prêt à résister, avec son rutilant cadran de combinaison. Il abaissa le tableau en silence.

Carlin enfila le couloir et entra dans la cuisine, qu'il inspecta rapidement : éléments de rangement, plans de travail, réfrigérateur, petite chambre froide, et immense évier de cuivre dont la paillasse était recouverte des tiges des fleurs dont Valerie venait de faire un bouquet à l'aide de deux outils de jardinage.

Il jeta un coup d'œil par la fenêtre et retint sa respiration. Elle était déjà de retour, à quelques mètres de la maison, sans son panier.

Il se plaqua contre le mur à côté de la porte en treillis et se mit à compter les pas. Il leva le poing et l'abattit sur sa joue au moment où elle entrait.

Elle émit un petit cri de douleur, chancela et tourna sur elle-même avant de s'affaler devant l'évier, où elle resta un moment étourdie. Puis elle se reprit et s'agrippa au rebord de l'évier, tout en lui jetant pardessus l'épaule un regard plus surpris que terrorisé.

— Que voulez-vous ? fit-elle d'une voix cassée.

— Que vous m'ouvriez votre coffre, madame, c'est tout.

Il s'était éloigné du mur et se tenait maintenant au centre de la pièce, les mains sur les hanches, avec un regard de défi triomphant.

Elle resta un moment immobile, parfaitement consciente que son heure avait peut-être sonné. Il la laisserait vivre jusqu'à ce qu'elle ait ouvert le coffre. Mais elle ne se faisait aucune illusion sur la suite. Le regard bestial et dément indiquait clairement qu'il ne resterait pas de témoin de la scène.

Il se méprit sur son silence.

— Cherchez pas, fit-il menaçant. Vous ouvrirez de toute façon, de gré ou de force.

— Je vous crois, répondit-elle.

— Vous fatiguez pas à essayer de me sortir des histoires de papiers ou de photos de famille. Ça prend pas, avec moi. Les coffres, je sais à quoi ça sert.

— Je n'ai aucune intention de mentir.

— Ça vaudrait mieux pour vous, madame. Alors, allons-y.

Il recula d'un pas pour lui livrer passage. Elle ne lui laissa pas le temps de réagir. Se relevant brusquement, elle s'empara à deux mains des tiges de fleurs, du sécateur et du grand couteau, et lui lança le tout à la figure à la vitesse de l'éclair.

Des pétales et des feuilles lui collèrent au front, et le couteau lui manqua l'oreille de peu. Mais le sécateur vint s'écraser sur son nez.

Avec un hurlement de douleur, il se prit le visage dans les mains et recula d'un pas sous le choc pour entendre la porte en treillis se refermer.

— Salope ! Je vais te crever !

Titubant, il se dirigea vers la porte en se tenant le nez pour tenter d'arrêter le sang. Il rouvrit les yeux pour la voir se précipiter comme une folle vers le bosquet de chênes verts où était le petit mausolée recouvert de lierre, à une centaine de mètres derrière la maison.

Il cracha un caillot et se lança tranquillement à sa

poursuite, un rictus diabolique et suffisant sur ses lèvres ensanglantées.

Elle était en tenue de travail — corsage, pantalon, sandales — et courait plus vite qu'il ne l'aurait cru : une vraie femme de planteur, courageuse et dure au mal.

L'écart entre eux diminua. A l'approche de la crypte, elle jeta un regard par-dessus son épaule, essoufflée, la bouche ouverte.

Il poussa un peu l'allure. Encore une poignée de secondes, et elle serait à sa merci, acculée contre le vieux caveau de famille. Il aperçut une petite tache de couleur contre la porte rouillée : le panier de fleurs qu'elle y avait déposé.

Elle contourna vivement le mausolée. Il ne s'inquiéta pas, car au-delà ce n'étaient que champs de palmiste et de sauge n'offrant aucun refuge.

Il déboucha en trombe derrière le petit bâtiment et s'arrêta brusquement, interdit. Les champs s'éten-
daient devant lui, déserts. Elle s'était volatilisée.

Il resta planté là un court instant à reprendre son souffle, le mufle maculé de sang séché. Puis un sourire cruel se dessina sur ses lèvres et il se retourna doucement. C'était enfantin. Puisqu'elle n'avait pas continué dans les champs, c'est qu'elle avait simplement fait le tour du mausolée dans l'espoir de regagner la maison avant lui.

Mais il ne trouva personne de l'autre côté du monument et resta perplexe une nouvelle fois.

La bouche tordue par un mauvais rictus de colère et d'humiliation, il balaya soigneusement les lieux du regard, s'arrêtant sur chaque branche de chênes verts. Il tendit l'oreille, guettant le moindre craquement de brindille, le moindre bruissement de feuille qui lui indiquerait qu'elle était de l'autre côté du mausolée. Elle devait tourner en même temps que lui, gardant ainsi le caveau entre eux deux... Mais le petit jeu était fini. Il allait piquer un sprint pour faire mine de la rattraper et opérer un brusque demi-tour pour la cueillir entre ses bras.

Mais son front se plissa dans un effort de réflexion

intense. Quelque chose ne collait pas. Un détail qui avait changé, mais quoi ?

Le panier de fleurs ! L'illumination lui coupa le souffle. Le panier de fleurs était un peu de travers, et la porte du caveau entrouverte.

— Nom de Dieu de bon Dieu ! jura-t-il entre ses dents.

Il resta un instant à contempler la porte de fer à demi rongée par la rouille. Bien sûr, c'était la seule cachette possible... Elle s'était glissée à l'intérieur dans l'espoir qu'il allait battre les champs à sa recherche, lui donnant ainsi le temps d'atteindre le téléphone, voire un fusil.

Il ricana en lançant un gravillon contre le battant qui résonna.

— Tu as entendu le caillou, ma jolie ? T'es pas si maligne que ça, après tout. Alors, attention, je viens te chercher, et je te préviens, je prendrai pas de gants cette fois. Ça va faire mal. C'est toi qui me supplieras à genoux de me laisser ouvrir ton putain de coffre.

Il agrippa le rebord de la porte qu'il ouvrit brutalement, et se rua vers la silhouette qui se dessinait vaguement dans les ténèbres du caveau.

Levant le poing pour commencer à mettre sa menace à exécution, il s'aperçut en un éclair au moment de frapper qu'elle n'allait pas se laisser faire. Encore à moitié ébloui par le soleil, il entrevit qu'elle tenait quelque chose. Comme un bâton.

Il se jeta sur elle de tout son poids, et vint s'empaler sur une arme acérée qui lui transperça les entrailles.

Un hurlement de douleur retentit dans la crypte. Il recula en trébuchant, se tenant le ventre à deux mains, et s'effondra en se tordant au soleil devant l'entrée du mausolée.

*
**

Quand j'arrivai à la plantation, elle était assise sur les marches de la galerie, les bras autour des jambes repliées, la joue serrée contre les genoux.

La voiture de police s'arrêta en catastrophe devant la

maison, et elle se leva alors que je courais à sa rencontre.

Secouée de sanglots irrépressibles, elle s'accrocha à mon épaule pour ne pas tomber.

— Jenks... Oh, Jenks...

— C'est fini, madame Deveau, fis-je en la dorlotant comme un bébé, je suis là. Le Dr Simmers ne va pas tarder.

Physiquement tout allait bien, mais elle était en état de choc profond.

Une fois le docteur arrivé pour prendre le relais auprès de Valerie Deveau, je passai derrière la maison et me précipitai au caveau de famille.

J'avais beau m'attendre au pire, le spectacle me coupa le souffle. Le cadavre recroquevillé, les yeux exorbités et la bouche grande ouverte indiquaient que Carlin Soulard était mort dans d'atroces souffrances.

Le sang jailli de son abdomen avait dessiné comme une fleur étrange sur sa chemise et son pantalon. Ses mains agrippaient encore l'arme qui lui avait percé le ventre.

J'évitai le corps pour aller jeter un coup d'œil à l'intérieur et n'eus aucun mal à imaginer la scène telle qu'elle avait dû se produire. Valerie s'était glissée dans la crypte en espérant que Carlin Soulard irait la poursuivre dans les champs... Mais si la ruse ne prenait pas, s'il finissait par la coincer, il lui fallait absolument quelque chose — n'importe quoi — pour se défendre... Elle avait soulevé le couvercle du cercueil de Robert Deveau... Ses doigts s'étaient refermés sur le fémur fracturé en biseau qui avait saigné son mari à blanc trente ans auparavant... Et lorsque Carlin Soulard s'était jeté sur elle, elle avait fait ce que toute femme dans une situation aussi désespérée eût fait à sa place et utilisé l'os comme un poignard acéré...

Je restai planté là, perplexe, un long moment. Pourquoi s'était-elle cachée dans la crypte ? Pour des raisons de simple logique qui lui avaient imposé ce refuge comme seule solution possible ? Ou bien à cause de Robert qui était là pour la soutenir et la protéger ? Et l'arme... L'idée lui en était-elle venue naturelle-

ment, parce qu'il n'y avait pas d'autre solution ? Ou lui avait-elle été soufflée par quelque invisible et mystérieuse présence ?

Je m'arrachai à cette morbide méditation pour regagner la maison. Une chose au moins était sûre : c'était le Dr Simmers, et non Jerem Jenks constable de Grande Isle, qui allait devoir extirper l'arme du cadavre de Carlin Soulard.

Till Death Do Not Us Part.
Traduction de Dominique Wattwiller.

© 1975 by H.D.S. Publications Inc.

Ma fille, la meurtrière

par

ELEANOR BOYLAN

Ma fille Pam, qui habite New York — car c'est là qu'il faut vivre quand on a l'intention de faire une carrière théâtrale —, oublie sans cesse que le soleil prend un certain temps avant de poindre en Californie. C'est ainsi que mon téléphone n'arrête pas de sonner à des heures impossibles telles que 6 heures du matin pour m'entendre dire : « M'man, j'ai eu le rôle », ou bien « M'man, j'ai pas eu le rôle », ou encore « M'man, tu peux me prêter cinquante dollars ? ».

Mais un samedi matin vers 9 heures, alors que j'étais en train de faire la grasse matinée, m'arrive un appel qui bat tous les records :

— M'man ! Ils disent que j'ai tué quelqu'un !

Ce qui a le pouvoir de m'éclaircir instantanément les idées, tant et si bien qu'au moment où je devrais être installée devant mon petit déjeuner en lisant dans le journal les ennuis qu'ont *les autres* parents avec leur fille, je me retrouve assise dans l'avion de New York.

Là, entre deux accès d'inquiétude concernant mon enfant, j'ai le temps de revenir en arrière et m'appesantir sur le profond dégoût que m'inspire New York. Ayant donné à cette ville les plus belles années de ma vie, qu'ai-je reçu en retour ? De la figuration dans quelques comédies musicales des années quarante, et deux époux, que j'ai d'ailleurs perdus ; le premier — le père de Pam — à cause d'un chauffard ivre dans le tunnel routier Holland et l'autre en raison d'une rousse qui jouait dans *l'Etourdie*. Maintenant, rondelette et d'âge

moyen, je possède un petit appartement à Burbank, j'occupe un emploi à mi-temps dans un magasin de confection, j'appartiens à un club de bridge et j'ai le plaisir de bénéficier de la compagnie intermittente d'un monsieur charmant, veuf de son état : la belle vie en somme — tout au moins jusqu'à ce jour-là. Ma pauvre Pam, ma pauvre chérie, ils ne peuvent pas lui faire ça ! Elle a tellement de talent !

Assise dans le taxi qui s'éloignait de l'aéroport Kennedy, j'essayais une fois de plus de comprendre la signification des quelques mots que nous avions échangés au téléphone. J'avais commencé par dire :

— C'est vrai ?

Elle m'avait répondu :

— Quoi donc ?

— Eh bien, que tu l'as tué !

Et elle s'était exclamée :

— M'man !

Ensuite, je lui avais demandé :

— Qui était-ce ?

— Un comédien avec qui j'ai passé une audition ce matin.

— Et pourquoi te suspecte-t-on ?

Elle avait amorcé une explication quand un opérateur était intervenu sur la ligne et j'avais eu juste le temps de crier : « J'arrive ! » avant que la communication ne soit coupée.

J'essayais de me faire à l'idée qu'il était 17 heures alors que le chauffeur de taxi fonçait dans Manhattan à la recherche du 12 Murphy Street, dans le Bowery (oui, ma fille chérie habite ce quartier — il paraît que c'est très « in »)... Finalement, nous avons trouvé et, le croirez-vous, mon enfant paye un loyer pour vivre au-dessus d'un bistrot miteux, dans un studio ne possédant qu'une seule petite fenêtre si haute que même un singe ne pourrait pas l'atteindre en cas d'incendie !

Pam m'attendait sur le trottoir et, à notre troisième tour du pâté de maisons, le taxi à peine arrêté, elle s'engouffra à l'intérieur pour se jeter dans mes bras en pleurant. Plutôt mourir qu'avoir une nouvelle fois le cœur déchiré de cette façon-là. Je la serrai très fort

contre moi et, caressant la soie de ses longs cheveux bruns, je murmurai :

— Ma fille, la meurtrière.

Ce qui la fit pouffer de rire étant donné l'habitude que j'avais prise de toujours la présenter en disant « Ma fille, la comédienne » depuis qu'elle était toute petite et avait décidé de faire carrière au théâtre.

Descendue du taxi, je dus faire un effort pour ne pas défaillir à la vue de l'environnement misérable et lui demandai où se trouvaient les flics — puisqu'elle était suspecte dans une affaire de meurtre. Pam m'expliqua qu'elle avait juré sur l'honneur de ne pas quitter le quartier et qu'un sergent Machin devait revenir plus tard dans la soirée afin de s'entretenir avec nous deux. Ceci me rassura un peu. Derrière elle, je montai l'escalier délabré menant à son « appartement ». Avec fierté, elle me montra les meubles qu'elle s'était procurés dans un marché aux puces quelconque et me fit remarquer le bel effet produit par la descente de lit que je lui avais envoyée. Je découvris aussi qu'il suffisait de tirer un rideau pour accéder au coin-cuisine (j'espère que Dieu pardonnera au propriétaire pour la cuisinière antédiluvienne) et de faire quelques pas pour parvenir à la salle de bains commune située au bout du couloir. A ma question de savoir si elle partageait celle-ci avec un troupeau d'éléphants étant donné les bruits que j'entendais, elle m'expliqua qu'il s'agissait de quelques jeunes, membres d'un corps de ballet, qui venaient d'emménager à l'étage au-dessus.

— Bon, maintenant parlons affaires, dis-je en allant m'asseoir près d'une table basse branlante pendant que Pam se mettait à préparer du thé. Tu me racontes tout depuis le début. Vas-y !

Le regard fixé sur une tasse qu'elle tenait à la main, Pam commença :

— Le pauvre vieux est mort ici... dans cette pièce.

— Vieux ?

J'étais surprise.

— Très vieux ?

— Assez. Soixante-dix, quatre-vingts ans peut-être. Je ne t'avais pas dit ?

— Eh bien non ! Mais qu'est-ce qu'il fabriquait ici ?
Pam pressait une rondelle de citron dans ma tasse de thé :

— Je l'avais invité. Ecoute, M'man, il me faisait pitié. Il savait qu'il n'aurait pas le rôle, mais il en avait tellement envie. Tu te souviens de la pièce — c'est une reprise — *La mort prend des vacances* (1) ?

Si je me souvenais du vieux mélo ? L'amie avec qui je partageais mon logement dans les années 40 — la pièce avait déjà été reprise à cette époque — était la doublure du premier rôle.

— Tu auditionnais pour Grazia ?

Pam acquiesça d'un signe de tête.

— Ils m'ont dit qu'ils me feraient savoir demain.

Ce rôle lui irait à la perfection. Mais la pensée que le vieux bonhomme était mort le jour de l'audition me donnait froid dans le dos, d'autant plus que l'histoire concerne une brève période tout à fait mystérieuse au cours de laquelle personne au monde ne peut plus mourir. La Mort qui prend apparence humaine sous la forme d'un homme qui tombe amoureux, autant que je me souviens...

Revenant avec difficulté au gâchis auquel j'étais confrontée, je continuai de questionner Pam :

— Bon, et alors, que s'est-il passé ?

Pam posa ses mains croisées sur la table mais cela ne les empêcha pas de trembler :

— Après l'audition, nous sommes sortis ensemble — c'est affreux, je n'arrive pas à croire que c'était seulement ce matin — et je lui ai dit : « Je vous ai trouvé fantastique. » Il m'a répondu qu'on venait de lui annoncer qu'il n'était pas engagé et il savait que c'était parce qu'il buvait. Il faisait beau, j'avais envie de marcher, alors je lui ai proposé de m'accompagner pour venir manger un morceau chez moi.

— Pauvre cloche au grand cœur, lâchai-je, tout en

(1) Porté à l'écran en 1934 par Mitchell Leisen avec Fredric March dans le rôle de la Mort et Evelyn Venable dans celui de Grazia. (N.D.T.)

sachant bien que j'aurais probablement agi de la même façon.

— M'man ! Tu aurais fait exactement pareil ! Il était tellement charmant, un acteur de la vieille époque. Il s'appelait Lawrence Canfield. Nous avons descendu la 7^e Avenue et il s'est mis à me raconter ses souvenirs du temps où il jouait avec Forbes Robertson et Walter Hampden. Quand nous sommes arrivés à la 18^e Rue, il m'a dit qu'il habitait un pâté de maisons plus loin et m'a demandé si je voulais bien l'attendre pendant qu'il allait chercher un vêtement au cas où le temps fraîchirait plus tard dans la soirée. Nous avons décidé que je l'attendrais à la librairie se trouvant juste au coin. J'ai bien compris qu'il ne voulait pas que je voie l'endroit misérable où il vivait.

Si *lui* occupait un logement misérable, me dis-je en jetant un coup d'œil circulaire...

La voix de Pam se brisa pendant qu'elle continuait son récit :

— Je l'ai attendu à peu près vingt minutes. Je commençais à me dire qu'il n'allait pas revenir lorsqu'il est arrivé, son manteau sur le bras, et nous avons marché jusqu'ici. J'ai ouvert une boîte de soupe, j'avais du pain brioché ; nous nous sommes assis et nous avons parlé théâtre. Puis Ruth Pearlman — c'est une artiste qui habite sur le même palier — a frappé à la porte pour me dire que l'agence Morris Francis me demandait au téléphone. Je n'ai pas le téléphone ici, mais Ruth permet qu'on m'appelle chez elle. Je suis donc allée chez Ruth et ils m'ont donné une adresse où me présenter demain pour une audition. Je ne suis pas restée absente plus de cinq minutes et quand je suis revenue — Pam se mit à pleurer — il était par terre, raide mort. Cyanure, d'après la police...

Il me fallut un moment pour arriver à la calmer, mais je me sentais déjà beaucoup mieux. La chose était tellement évidente que j'en voulais à la police d'être si bornée.

— Ma chérie, bois ton thé et écoute-moi. Rien n'est plus évident ! C'est l'histoire classique de l'acteur déchu

qui n'en peut plus et se suicide après une audition ratée...

— Mais son portefeuille a disparu ! intervint Pam en sanglotant.

— Son *portefeuille* ?

La situation semblait vouloir redevenir quelque peu alarmante.

— Mais qui savait qu'il l'avait sur lui ?

— Moi, dit Pam en s'essuyant les yeux.

La pièce me parut vaciller :

— Et comment pouvais-tu le savoir ?

— Il l'a sorti pendant que nous bavardions. Il voulait me montrer des coupures de presse, des critiques datant de l'époque où il obtenait encore de bons rôles.

Aucun doute possible quant à cette représentation-là ! Elle avait été *excellente*, mais il avait trouvé le moyen d'entraîner mon enfant dans un borborygme colossal. Chapeau, mon vieux ! Les critiques seront dithyrambiques ! Quoi qu'il en fût, je n'y comprenais pas grand-chose.

— Donc, son portefeuille a disparu. C'est peut-être un flic indélicat qui se l'est approprié au passage. Et puis, qu'est-ce que ça peut faire après tout ? Un type comme ça... combien pouvait-il avoir dedans ?

— Cinq mille dollars, annonça Pam sans sourciller.

Heureusement que je n'étais pas en train de boire à ce moment précis... je me serais étouffée !

— Tu as vu l'argent ?

— Pas jusqu'à ce qu'ils trouvent le portefeuille.

— Ils l'ont *retrouvé* ?

— Oui. Dans l'armoire. Dans la poche de mon imperméable.

Elle se remit à pleurer et je fus sur le point de l'imiter. Mais même en dépit de la situation confuse, ce qui s'était réellement passé crevait les yeux : le pauvre type avait tout simplement voulu donner la dernière grande représentation de sa carrière ; le jour où il avait appris qu'il était complètement fini, une jolie fille qui se trouvait là lui avait offert son amitié : il avait voulu lui laisser tout ce qu'il possédait avant d'avalier sa potion !

Mais où avait-il pris l'argent ? Il ne l'avait certaine-

ment pas sur lui à l'audition. Ils sont partis de là-bas ensemble et ont descendu la 7^e Avenue. Ça y est, j'y suis ! il demande à Pam de l'attendre pendant qu'il va chercher un vêtement, car la grande et noble idée de la dernière scène vient juste de lui venir à l'esprit.

Se pouvait-il qu'il eût gardé une telle somme chez lui ? Non que ce fût vraiment important — il aurait pu tout aussi bien avoir cambriolé une banque la veille que ça ne m'aurait fait ni chaud ni froid — l'important était de prouver que c'était lui-même qui avait placé l'argent chez Pam avant son ultime numéro. Mais comment se fait-il que cette pauvre cloche n'ait même pas réalisé que cela pouvait mettre Pam dans une situation impossible ? Pourquoi ne pas lui avoir tout simplement donné l'argent avant de retourner chez lui pour s'estourbir ? Mais non, il fallait qu'il expire à ses pieds. Ah ! les acteurs !

La façon dont on frappa à la porte signifiait pratiquement : « Ouvrez ! Police ! » Néanmoins, le type qui entra dans la pièce n'avait pas l'air plus flic que ça. Son sourire à l'intention de Pam et la façon dont il me serra la main me plurent immédiatement. D'âge moyen, il avait les cheveux blonds et portait des lunettes. Pam le présenta : sergent Whelan. Je lui dis tout de suite ce que je pensais de l'affaire. Vous vous souvenez sans doute de ces films de série B avec Lewis Stone, n'est-ce pas ? Eh bien, ici, c'est tout à fait ça. Je sais, je sais, admit-il, sans manquer toutefois d'émettre le souhait que le défunt eût laissé quelque preuve irréfutable démontrant que Pam ne l'avait ni (a) tué, ni (b) volé.

Assis tous les trois autour de la table, nous ne faisons rien d'autre que nous regarder l'un l'autre. Il était presque 19 heures maintenant et le soleil avait abandonné la misérable petite fenêtre. La pièce se remplissait d'ombres — tout comme le visage de Pam. Elle dit sans beaucoup de conviction qu'elle pouvait préparer quelque chose à manger, mais je lui intimai de rester tranquille car je voulais poser au sergent quelques questions concernant ce qui — à son avis — avait pu arriver.

Le sergent commença par énumérer les faits tels

qu'ils s'étaient déroulés : il était à peu près midi lorsqu'un appel émanant d'une fille complètement hystérique était parvenu au commissariat central : elle disait qu'un homme s'était suicidé chez elle. Quand les policiers étaient arrivés, ils avaient trouvé la fille en question et une amie habitant sur le même palier cramponnées l'une à l'autre devant le corps d'un vieux monsieur allongé raide mort sur le sol suite à une ingestion — l'examen médical l'avait prouvé — de cyanure.

— Et comment le portefeuille entre-t-il dans cette histoire ? demandai-je.

Le sergent Whelan et Pam se regardèrent.

— Le corps avait été enlevé et quelques-uns d'entre nous étaient toujours ici. Le chef a dit à Pam qu'elle ferait bien d'appeler un avocat, mais elle a répondu qu'elle préférerait appeler sa mère, ce qu'elle allait faire de la cabine de l'autre côté de la rue. Elle a ouvert la porte de l'armoire, en a sorti son imper et je l'ai aidée à l'enfiler. J'ai remarqué le portefeuille qui gonflait la poche et tout en lui disant qu'elle ferait mieux de le garder dans un endroit plus approprié — surtout dans ce quartier — je m'en suis saisi afin de le lui tendre. C'est alors que j'ai remarqué les initiales : L. C.

— Et que contenait-il ?

— Papiers d'identité, quelques vieilles coupures de presse et environ cinq mille dollars en billets de cent dollars.

Le regard bienveillant, le sergent Whelan se tourna vers Pam :

— Nous savons maintenant que cet argent lui appartenait. Nous avons retrouvé sur lui un livret de caisse d'épargne : il a retiré tout son avoir ce matin dans une agence de la 18^e Rue.

Pendant que Pam l'attendait dans cette librairie en se demandant pourquoi il mettait si longtemps, pensai-je.

On frappa de nouveau à la porte et une fille ébouriffée passa la tête pour dire qu'on demandait Pam au téléphone. Pam la remercia et regarda Whelan. Il se leva en disant qu'il l'accompagnait et cela me décida. Après que nous nous fûmes tous entassés dans un

studio pire que celui de Pam — pour ainsi dire vide de tout meuble mais avec une sorte d'horrible chose ressemblant plus ou moins à une statue plantée au milieu de la pièce — Pam saisit l'appareil et écouta sans rien dire pendant une bonne demi-minute. Puis elle se mit à pleurer. Lui arrachant le combiné des mains, je lançai :

— C'est la mère de Pam à l'appareil. Elle est bouleversée. Un homme s'est suicidé chez elle ce matin.

Une voix masculine se fit entendre :

— Mon Dieu ! Il l'a vraiment fait ! Était-ce Lawrence Canfield ?

En lui répondant oui, mon cœur se mit à battre la chamade et je lui demandai qui il était.

— Jerry Pope et j'appelle du Théâtre de la 22^e Rue. Nous avons fait passer des auditions ce matin, pour une pièce intitulée *La mort prend des vacances*. Environ une heure après que tout le monde a été parti, Canfield a téléphoné pour demander si Pam avait été sélectionnée pour jouer le rôle de Grazia. Lui ayant répondu qu'on venait juste d'en décider car elle avait été excellente, Canfield m'a précisé qu'il la raccompagnait chez elle et qu'il aimerait avoir le plaisir de le lui dire lui-même car ce serait — j'ai oublié les termes exacts, mais c'était quelque chose comme « la dernière bonne nouvelle qu'il lui serait jamais possible d'annoncer à quelqu'un ». Je savais que le fait de ne pas avoir été choisi pour jouer dans cette pièce l'avait beaucoup affecté et je tentai de lui exprimer mes regrets lorsqu'il m'a dit — et là je m'en souviens parfaitement — : « Ne t'inquiète pas pour moi, Jerry, à partir de maintenant, je ne t'ennuierai plus. » Je commençais à me demander s'il avait effectivement prévenu Pam ; c'est pour ça que je l'ai appelée.

— Jerry, voulez-vous avoir la gentillesse de répéter ce que vous venez de me dire au sergent Whelan, s'il vous plaît ?

Et je tendis l'appareil au policier.

Pam était retournée chez elle et je la trouvai assise sur son lit, se tenant la tête à deux mains.

— Tu as le rôle, ma chérie, c'est merveilleux !

Elle hocha la tête et murmura qu'elle avait honte de se sentir heureuse. Puis, épuisée, elle s'allongea. Il y avait une petite couverture rose au pied de son lit, je la tirai pour l'en couvrir et je faillis éclater en sanglots en constatant que c'était celle que j'avais faite pour son berceau.

Whelan revint et ferma la porte derrière lui.

— Voilà au moins une chose de réglée, déclarai-je. Je veux parler du suicide, bien sûr.

— C'est certain. Mais maintenant, prouvez-moi que Pam ne l'a pas dépouillé de cinq mille dollars, comme nous le savons tous.

Et zut ! Je savais qu'il allait me dire ça. Je regardai Pam mais, les yeux clos, elle ne bougea pas. Je fis signe à Whelan de venir avec moi vers le coin-cuisine :

— Vous ne pensez pas que ça suffit pour aujourd'hui ?

L'air embarrassé, il en convint mais...

— Mais il y a encore une chose à élucider.

Whelan acquiesça d'un hochement de tête.

Il commençait à faire frais dans cette pièce. Je mis mon manteau sur mes épaules et j'allumai l'électricité. Puis je trouvai une bouteille de vin dans un placard et le sergent sortit deux verres. Nous allâmes nous asseoir près de la table basse.

— Vous avez des enfants ? lui demandai-je.

— Quatre. L'un d'entre eux a son âge.

Nous restâmes un moment sans parler. Je me mis à penser qu'à Burbank il devait être environ 17 heures et que, si je m'étais trouvée là-bas, je serais peut-être en train de confectionner un gâteau au chocolat pour mon club de bridge, ou bien occupée à essayer ma nouvelle perruque, celle qui me fait ressembler à Claudette Colbert, m'a dit mon ami. Mais je pensais aussi à autre chose. Je pensais aux acteurs, aux vieux acteurs surtout — tel Canfield — et à leur vanité (lui et ses coupures de presse !). Il tenait à annoncer lui-même à Pam qu'elle avait obtenu le rôle, et il voulait qu'elle sache qu'il lui laissait tout son argent. Donc, il *a dû* lui dire — il *faut* que, d'une façon ou d'une autre, il lui ait laissé un

message. Il est impossible qu'il ait donné sa dernière représentation sans être mentionné dans le programme.

Les pensées du sergent Whelan semblaient aller dans le même sens que les miennes. Il s'était levé et fouillait dans les affaires de Pam posées sur son bureau. J'allai m'asseoir au bord du lit :

— Ecoute-moi, ma chérie, de quoi parliez-vous, Canfield et toi, lorsque tu as été appelée au téléphone ?

Pam resta silencieuse pendant un long moment. Je pensai qu'elle s'était assoupie. Puis, essayant de se souvenir, lentement, elle commença à raconter :

— On parlait de la pièce, de *La mort prend des vacances*. Il m'a demandé la scène que je préférais et je lui ai dit que c'était la dernière, quand La Mort explique à Grazia qui il est en réalité et pourquoi il doit la quitter. M. Canfield m'a demandé de la lui lire, alors je me suis dirigée vers l'armoire pour prendre le script qui était dans la poche de mon imperméable. Puis Ruth a frappé à la porte...

D'un mouvement brusque, Pam s'était dressée sur son séant. Whelan et moi étions figés. Tous les trois, nous regardions l'armoire ; Whelan s'avança vers elle comme s'il marchait sur des œufs. Il ouvrit la porte et là, sur un cintre, était suspendu le vieil imperméable bleu de Pam — celui qu'elle portait déjà quand elle était lycéenne — avec, dans la poche droite, un petit volume. Whelan s'approcha du lit en tenant à bout de bras le vêtement qu'aucun de nous trois ne pouvait quitter du regard.

— Le portefeuille était dans cette poche-là ? demandai-je.

Pam acquiesça d'un signe de tête et Whelan expliqua :

— C'est sûrement la raison pour laquelle la poche semblait grande ouverte mais je n'ai absolument pas vu le livre et, surtout, je n'ai même jamais pensé qu'il pouvait se trouver là.

— Je n'y ai pas songé non plus, murmura Pam.

Le saisissant par un coin, avec précaution, Whelan fit glisser le volume hors de la poche. Mais si c'était à cause des empreintes qu'il s'inquiétait, ça n'avait vrai-

ment pas beaucoup d'importance car, plus tard, au vu de tout le bazar retrouvé chez Canfield, il fut facile d'identifier l'écriture en pattes de mouches du vieil acteur. Sur la dernière page, il avait écrit :

« Grazia : c'est tout ce que je possède. Mes vacances sont terminées mais je vous souhaite de vivre pour toujours. »

La pièce fit un malheur et Pam eut d'excellentes critiques. Comme je l'ai déjà dit, elle a du talent (mais pas le moindre bon sens : elle a fait don de l'argent de Canfield à une association pour les vieux acteurs nécessiteux). Et que me reste-t-il ? Burbank, mon club de bridge, et mon ami. A nouveau, la vie est belle !

My daughter, the murderer.
Traduction de Christiane Aubert.

© 1977 by Davis Publications Inc.

La demeure du Singe Vert

par

JAMES HOLDING

Le jade, j'en ai toujours raffolé. Le jade vert me rafraîchit, me tonifie, me stimule comme un capiteux goût de menthe dans la bouche. Le jade rose évoque pour moi un nuage au crépuscule, que l'on aurait délicatement découpé dans le ciel. Et le jade blanc me procure de délicieux frissons, comme de menus glaçons dévalant mon échine ; il me fait songer aux empreintes que laisserait un tigre sur la neige.

Disons-le : face au jade, je n'ai guère un comportement normal ; jè suis dévoré par la passion. Malheureusement, je n'ai jamais eu les moyens de satisfaire à plein et de façon paisible cet immense engouement. Si le sort m'avait fait multimillionnaire, je me serais constitué une vaste collection. Si j'avais reçu l'éducation appropriée, j'aurais pu devenir un expert en la matière et quelque chose comme conservateur d'un musée en renom. Mais les choses étant ce qu'elles sont, contraint depuis l'enfance aux contorsions et tours de force pour assurer ma pitance, je suis un voleur.

Pas un voleur ordinaire, toutefois ; je me suis spécialisé dans le jade. Et par « jade », je n'entends pas seulement jadéite, néphrite et chlormélanite, les minéraux du jade proprement dit, mais encore tous ceux, à mes yeux également séduisants, qui lui sont étroitement apparentés, de la saussurite au quartz.

Voilà qui explique ma présence à Bangkok.

Bangkok, voyez-vous, abrite le Singe Vert. C'est une représentation d'Hanuman, l'antique roi singe, amou-

reusement sculptée, il y a cinq cents ans, dans un seul bloc de jasper vert de Chanthaburi. La tête mesure en hauteur trente-cinq centimètres ; le corps est dissimulé sous les plis d'un somptueux vêtement de cérémonie. Juché sur un trône doré, de forme pyramidale, s'élevant jusqu'à douze pieds au-dessus du sol, il est fièrement exhibé à la vue des admirateurs dans une sorte de temple-musée aux proportions exquises, à lui exclusivement réservé, situé à deux pas de la Place Royale.

Je me proposais de le dérober.

Le navire de croisière autour du monde, dont j'étais un passager, au tarif le plus bas depuis San Francisco, jeta l'ancre à l'aube devant l'embouchure du fleuve Chao Phraya dans le Golfe du Siam. Une immense barge à fond plat vint l'accoster. Trois cents touristes, tous américains, dont moi-même, y prirent place. Elle devait nous faire franchir la barre de sable obstruant l'estuaire, nous amener en amont jusqu'à Bangkok, puis nous ramener à bord le soir suivant, ce qui nous laissait deux jours pour visiter la ville à loisir.

Croyez-le ou non, pour ce genre d'excursion s'inscrivant dans le cadre d'une croisière, il n'y avait pas la moindre inspection douanière, ni à l'aller ni au retour ; c'est pourquoi j'avais décidé de profiter de ce privilège touristique. Pour cette petite expédition, je n'emportai que rasoir et brosse à dents, ainsi qu'un grand sac fourre-tout, réceptacle théorique de mon appareil photo, et mon parapluie.

Une fois à Bangkok, laissant mes congénères touristes se disperser vers leurs divers horizons, je me rendis en taxi à l'Hôtel Ratanokosin, lequel se trouve à deux pâtés de maisons seulement de la Place Royale et de la Demeure du Singe Vert. Dès que le groom m'eut introduit dans ma chambre, j'ôtai veste et cravate, branchai à fond l'air conditionné, et me fis monter un gin-sling (1).

Je dégustai ce breuvage avec délectation, infiniment satisfait de me sentir si près du but, et passai mentale-

(1) Gin additionné d'eau, sucre, citron et noix muscade. (N.D.T.)

ment en revue les différentes phases de mon plan avec une minutie de professionnel. En fait, par souci d'efficacité, il était on ne peut plus simple. Plusieurs mois auparavant, comprenez-vous, j'étais venu inspecter les lieux et étudier le problème in situ ; je savais très exactement comment m'y prendre pour éviter l'insuccès. Mon sac de photographe, j'en étais sûr, n'attirerait pas l'attention. Dans cette ville où abondent temples, tours et canaux, tous photogéniques en diable, les photographes pullulent autant que les cafards en Chine. Et certainement personne ne trouverait mon parapluie suspect ; dans les rues de Bangkok, dès le début de la saison des pluies, les parapluies font partie du paysage.

Pour l'heure, ce samedi après-midi, je n'avais plus qu'à patienter ; il me fallait attendre le lendemain pour passer à l'action, la Demeure du Singe Vert ne s'ouvrant au public que le dimanche.

Le dimanche, je me levai assez tard et constatai que le temps était lourd, maussade ; la pluie menaçait. Après un copieux breakfast pris sur place, je m'attardai une heure environ à écouter un fort agréable concert dominical offert dans le hall de l'hôtel et exécuté par trois virtuoses thaïs du *ranad ek* : genre de xylophone en bambou. Je regagnai alors ma chambre, me munis de mon sac de photographe et de mon parapluie, vérifiai l'heure avec soin, et partis à pied vers la Demeure du Singe Vert.

Abritées sous l'ample avancée d'un toit gracieusement incurvé, les doubles portes de la Demeure, superbement incrustées de nacre, apparaissent hautes et larges. Elles sont gardées, à droite et à gauche, par une imposante paire de démons en terre cuite vernissée, et, de façon plus efficace, en principe, par une demi-douzaine de gardes thaïs d'apparence frêle, aux traits fins et aux manières suaves, presque patelines, qui arpentent la plate-forme extérieure quand la Demeure est ouverte au public.

Les cloches des multiples temples emplissaient l'air de Bangkok de leurs tintements délicats, mais je ne leur prêtais qu'une oreille indifférente, tout braqué que

j'étais vers mon objectif immédiat. Et il était là, devant moi. Bien qu'un peu confusément, je pouvais apercevoir, au-delà des portes ouvertes, le Roi Singe, accroupi, jambes croisées, arborant sur sa face plissée, du haut de son trône doré, une expression béate et bienveillante.

Habitants de Bangkok et touristes étrangers entraient ou sortaient par les grandes portes en un flot continu et fourni, bien que l'heure de fermeture approchât ; il allait être midi dans cinq minutes et la Demeure du Singe Vert serait close durant les heures du repas puis de la sieste. Je me joignis avec une naturelle désinvolture à une copieuse fournée de touristes qui s'engouffrait dans le bâtiment, portant, tel un fana de l'obturateur, l'appareil photo suspendu à mon cou, le sac de cameraman en bandoulière, et tenant mon parapluie de la main droite. Je fis bientôt partie d'un groupe de visiteurs agglutinés au pied du trône pyramidal, figés d'admiration, levant des yeux extatiques vers cette verte face simiesque, qui leur donnait à contempler, tout là-haut, au-dessus du tronc de pyramide, son ineffable sérénité.

Je me détachai discrètement de cette grappe et dérivai sur le côté du trône, où je me mis à examiner, apparemment avec le plus vif intérêt, une des statues dorées grandeur nature dont il est flanqué. Partiellement dissimulé par cette statue, je me débarrassai de mon sac de cameraman et le déposai à terre comme pour me reposer un moment. Constatant qu'on ne me regardait pas, je poussai le sac du pied sous la tenture de brocart doré qui entourait la base du trône, telle une jupe, et masquait ainsi les poutres inférieures de la charpente interne. J'avais choisi cet endroit, après un examen approfondi, lors de ma précédente visite.

Personne ne m'accordait la moindre attention. Consultant ma montre, je continuai à dériver vers l'arrière du trône. Un court instant plus tard, j'entendis les voix des gardes, au-delà des portes, clamant que l'heure de la fermeture allait sonner ; touristes et badauds commencèrent aussitôt à se disperser, se hâtant vers la sortie. Dès que je fus sûr de n'être pas

observé, à midi moins une exactement à ma montre, je m'allongeai sur le sol derrière le trône, soulevai la tenture de brocart et roulai sous la plate-forme avec mon parapluie, exécutant toute cette opération pour ainsi dire d'une seule coulée, en souplesse et en silence. Laissant retomber la tenture, je souris, fort content de moi.

J'étais à l'abri, invisible. Quelques secondes plus tard, deux gardes firent une ronde à l'intérieur pour vérifier, avant de fermer les portes massives, si tous les visiteurs avaient bien quitté les lieux. J'entendais leurs bottes claquer sur les dalles. Et quoique leur inspection fût tout juste superficielle, je me félicitai d'être aussi bien caché. Si je pouvais franchir cet instant crucial sans être découvert, si les gardes qui m'avaient vu entrer n'avaient pas remarqué mon absence dans le flot de visiteurs qui venait d'évacuer le bâtiment, j'avais le champ libre et pratiquement partie gagnée. Pour la tranche de l'après-midi, en effet, je savais que les gardes seraient changés. Des hommes nouveaux veilleraient au-dehors quand je sortirais avec le Singe Vert.

L'oreille collée au dallage de marbre, je perçus les sons grinçants et les chocs sourds annonçant que les lourdes portes étaient rabattues puis refermées. Je fus alors plongé dans le silence et l'obscurité, car on avait procédé du dehors à l'extinction des lumières, au demeurant diffuses, faibles et tamisées.

J'attendis plusieurs minutes. Puis je sortis de sous le trône en roulant sur moi-même, tâtonnai dans le noir, finis par mettre la main sur mon sac de photographie et le tirai de sa cachette. Je l'ouvris, y pris une lampe de poche, l'allumai, la posai par terre, et, à sa lueur, me mis à l'ouvrage. Je dévissai le capuchon coiffant la poignée de mon parapluie ; une poignée droite, plus longue et plus épaisse que de coutume. Retournant le parapluie, je le secouai pour en extraire un cylindre plutôt pesant constitué par une série de courts tubes d'acier, à paroi très mince, emboîtés les uns dans les autres pour tenir un minimum de place, mais susceptibles d'être vissés bout à bout, comme les segments d'une canne à pêche, et aussi raccordés latéralement,

pour former en fin de compte une échelle. Je confectionnai cette échelle en moins de quinze minutes, et, à la voir, tout à la fois légère et relativement robuste, je me sentis assez fier de moi. Mon parapluie spécial, également fruit de mon ingéniosité, me procurait de même une certaine fierté.

Mais j'étais plus fier encore de l'objet que je retirai ensuite de mon sac fourre-tout. Il représentait l'élément essentiel du plan élaboré par moi pour m'emparer du Singe Vert.

Avez-vous jamais mis les pieds dans une verrerie ? Et avez-vous remarqué ces gros morceaux rugueux et solidifiés d'un verre résiduel de couleur verte appelé « culot » (ou coulée à la cave) et que l'on récolte à la base du four, une fois qu'on l'a arrêté pour le garnir à neuf d'argile réfractaire ? Vraisemblablement pas. Toujours est-il que ce fut précisément un bloc de ce « culot », de forme plus ou moins pyramidale, que je retirai ce jour-là de mon sac dans la Demeure du Singe Vert ; mais avec ceci de tout à fait particulier : sa partie supérieure avait été assez grossièrement sculptée à la ressemblance d'une tête de singe.

N'ayant, en fait, jamais tâté de la sculpture, j'estimais que pour mon coup d'essai je ne m'en étais pas trop mal tiré. J'avais raflé ce bloc de culot dans la décharge d'une verrerie de Californie ; je l'avais amoureuxment, consciencieusement modelé dans ma cabine, durant les longues semaines passées à bord, taillant, burinant et ponçant patiemment le verre avec du sable fin pour en neutraliser l'éclat.

Je déposai délicatement mon œuvre sur le dallage. J'appuyai l'échelle contre le trône élevé du Roi Singe et, lampe-torche en main, grimpai avec précaution. Parvenu à hauteur de la statue, je saisis la torche avec mes dents et, des deux mains, soulevai le Singe Vert de son piédestal. Puis, le serrant contre moi, tel quel, somptueusement harnaché, j'amorçai la descente, échelon par échelon, avec une infinie prudence. Une fois au sol, je le mis à nu, lui ôtant son royal couvre-chef et le dépouillant de la sorte de robe-manteau, truffée de pierreries, qui recouvrait entièrement son

corps. Je plaçai le couvre-chef sur ma tête de singe en verre et enveloppai du vêtement d'apparat le torse informe de mon bloc de culot.

Braquant sur cet ensemble ma torche, je souris ; pas mécontent du résultat. Ainsi affublé, mon primate pouvait à tout le moins passer pour le cousin germain du Singe Vert ; en tout cas, tant qu'il demeurerait perché tout là-haut, et sous l'éclairage anémique régnant dans le temple-musée, la substitution serait pratiquement indécélable.

Je gravis de nouveau l'échelle et installai ma statue de verre sur le trône d'Hanuman. Je démontai l'échelle et la réintroduisis à l'état de cylindre dans le manche de mon parapluie. C'est alors, et alors seulement, que je dirigeai le rayon de ma torche sur la statue authentique reposant à présent dénudée sur le sol.

Sa beauté me coupa le souffle. Je la dévorai des yeux. Je la caressai tendrement du bout des doigts. Je frottai amoureusement ma joue contre elle. Je la pris dans mes bras et la berçai en ébauchant une langoureuse valse lente. Le Singe Vert, ce jade prestigieux, était à moi.

Finalement, presque à regret, je le glissai, hors de ma vue, à l'intérieur du sac de cameraman qui avait jusqu'alors abrité le bloc de culot ; je refermai le sac en tirant sur la fermeture à glissière. Après quoi, je m'assis par terre derrière le trône et attendis paisiblement dans le noir qu'on rouvre pour l'après-midi la Demeure du Singe Vert.

J'avais amplement matière à méditer. Le temps s'écoula vite. Dix minutes environ avant la réouverture, un tambourinement continu au-dessus de ma tête, sur le toit, m'annonça que la pluie s'était enfin décidée à tomber. Bientôt les timides lumières du temple-musée s'allumèrent et les portes s'ouvrirent toutes grandes pour accueillir les visiteurs de l'après-midi.

En dépit de la pluie, ils arrivèrent en nombre impressionnant, ce qui apaisa la seule petite inquiétude que je nourrissais — à savoir que si, par malchance, ce haut lieu attirait pour une fois peu de monde, j'aurais peut-être quelque peine à le quitter en passant ina-

perçu. Délaissant l'arrière du trône, je dérivai au hasard et réussis à m'amalgamer, sans me faire remarquer, à un groupe de touristes. Je les accompagnai lorsqu'ils se résignèrent à partir, enfin rassasiés, m'esbaudissant en secret à les entendre s'extasier sur ce morceau de verre cassé qu'ils prenaient pour le Singe Vert.

Au-delà des portes, je m'immobilisai un instant sous l'avant-toit, voyant qu'il pleuvait à seaux. Tant mieux, pensai-je, enchanté de voir le ciel favoriser mon entreprise. Je levai et déployai mon parapluie, à l'instar de la plupart de mes compagnons touristes, et me préparai à foncer sous la pluie, la statue d'Hanuman, le Roi Singe, blottie, bien à l'abri, dans le sac de cameraman, à présent presque entièrement masqué par le parapluie ouvert.

Les gardes thaïs du musée, revêtus de cirés, arpenaient toujours la plate-forme devant les portes, lançant régulièrement des coups d'œil vigilants sur la foule. Mais ce n'étaient pas les mêmes hommes que le matin. Il y avait bien eu relève ; j'étais tranquille.

Durant cette brève pause sous l'avant-toit, tandis que j'ouvrais mon parapluie et savourais mon triomphe, le spectacle des gardes m'inspira parallèlement quelque pitié. Certes, ils voyaient la statue du Singe Vert tous les dimanches. Mais avaient-ils jamais vu, comme moi, le Singe Vert débarrassé de ses vêtements, révélant son corps de jade dans toute sa gloire ? Avaient-ils jamais senti sous leurs doigts l'infinie douceur de la pierre, fraîche, lisse et glissante, presque au point de paraître huileuse ? Avaient-ils jamais connu pareille vision : le rayon d'une torche électrique trouant l'obscurité et révélant brusquement la sublime translucidité de cette verte merveille de la vieille sculpture asiatique ? Non, bien sûr que non. Pauvres gardes du corps du Roi Singe ; voilà bien ce qu'ils étaient, des gardes du corps, rien de plus.

Au même instant, alors que je m'apprêtais à affronter les hallebardes, je vis l'un d'eux poser sur moi un regard scrutateur, et j'eus spontanément l'étrange

conviction que, séparé de moi par une bonne demi-douzaine de mètres, il lisait dans mes pensées.

Fronçant en effet les sourcils, et sans cesser de me scruter avec intensité, il se mit à marcher vers moi, tout en faisant simultanément signe, de chaque côté, à deux autres gardes, lesquels s'empressèrent aussitôt de converger sur moi. Tous les trois me firent face en un clin d'œil. La pluie dégoulinait de leurs chapeaux, s'égouttait au bout de leurs nez et de leurs mentons. Ils paraissaient ridiculement frêles et menus dans leurs petits cirés, et pourtant je leur trouvais aussi un air quelque peu menaçant.

— *Kho apia*, fit le premier, suave et poli.

Puis il enchaîna en anglais :

— Pardon, monsieur. Voulez-vous venir avec nous, s'il vous plaît ?

Je le fixai, bouche bée, sidéré.

— Pourquoi ?

— Pas pouvoir parler dans pluie, susurra-t-il. Vous accompagner nous aimablement dans voiture, oui ? (Le ton était à la fois plein de prévenance et sévère, sans réplique.)

— Vous accompagner ? En voiture ? Vous êtes fou, qu'est-ce qui vous prend ? chevrotai-je. (L'angoisse m'étreignait le cœur, tandis que je dardais sur lui, par-dessous le bord de mon parapluie, un regard mi-indigné, mi-affolé.)

Les deux autres gardes vinrent se poster à mes côtés et posèrent en douceur leurs délicates mains sur chacun de mes bras.

— Venez, fit mon spécialiste de la lecture de pensée, et il se dirigea, menant la marche, vers le parc de stationnement de l'autre côté de la rue.

Je le suivis, encadré de ses vigilants acolytes, en ayant l'impression que mon cœur s'effondrait dans mon estomac et que mon sac en bandoulière devenait intolérablement lourd. Le Roi Singe pesait soudain une tonne.

Ils m'emmenèrent au quartier général de la police, où une sorte de magistrat miniature prêta l'oreille à un

flot de vocables thaïs, que mes volubiles gardes ponctuaient de quelques mouvements de poignet et de pouce dans ma direction. Puis, sur un ordre bref du magistrat, je fus délesté de mon passeport, de mon sac et de mon parapluie. Quelques secondes après, ils découvraient le Roi Singe.

On me boucla dans une cellule, encore tout abasourdi et n'arrivant pas à comprendre comment je me trouvais là. Apparemment, un seul coup d'œil du garde, un simple coup d'œil de routine, avait suffi pour me faire arrêter sur-le-champ. Pourquoi ? Jusque-là tout s'était passé comme sur des roulettes, sans heurts, sans anicroche, impeccablement. Je n'arrêtais pas de me répéter que je n'avais commis aucune faute, que rien, absolument *rien* n'avait pu me trahir. Alors ? M'étais-je donc effectivement fait repérer grâce à la télépathie ou quelque autre pouvoir issu de la pratique des sciences occultes ? Ces Orientaux, paraît-il, possèdent parfois des facultés psychiques hors du commun.

Comme le garde, celui précisément qui parlait anglais, fermait à clef la porte de ma cellule, je lui lançai à travers les barreaux :

— Dites-moi, s'il vous plaît, comment saviez-vous que j'avais volé le Roi Singe ? (Inutile de feindre l'innocence — on m'avait pincé en possession du corps du délit.)

Il posa sur moi un regard candide et sourit.

— Vous seul dans Demeure d'Hanuman pendant pause, zézaya-t-il. Ceci très suspect, non ?

— Très suspect, oui. Mais comment avez-vous *su* que je me trouvais à l'intérieur pendant la pause, rien qu'en me regardant ?

Il eut un léger haussement d'épaules.

— Pluie, lâcha-t-il.

— La pluie ? Qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans ?

— Pluie commence avant ouverture Demeure pour après-midi, oui ?

J'acquiesçai du chef.

— Cela explique mystère, monsieur, dit-il. Très désolé. (Et il s'en fut.)

Sur quoi, la solution de l'énigme m'apparut enfin dans toute sa lumineuse simplicité.

Au moment où je l'avais déployé pour quitter la Demeure du Roi Singe, mon parapluie était sec.

Monkey King.

Traduction de Philippe Kellerson.

© 1966 by H.S.D. Publications.

Un coup fulminant

par

DONALD HONIG

La simple menace d'une concurrence, cet horrible petit bruit qui se fait généralement entendre quand on a le dos tourné, peut suffire à éveiller la fierté d'un homme et à piquer au vif son amour-propre au point de le rendre dangereux. Pas un seul métier, pas une seule profession n'échappe à la concurrence, elle finit* tôt ou tard par les rattraper pour les forcer à aller de l'avant. Pourtant, c'est le devoir de tout un chacun de lui résister de toutes ses forces.

Je me permets de rappeler que mes associés, Jack et Buck, comme moi-même sommes depuis longtemps passés maîtres dans l'art fort subtil du kidnapping. Nous avons d'ailleurs élevé cet art délicat qui demande tant de doigté et de finesse au rang de science véritable ; rien, pas une empreinte, pas un cri, pas un murmure, pas un regret n'est laissé au hasard. La perfection est l'unique formule du succès dans cette difficile profession. De jeunes loups aux dents longues ont passé des nuits blanches à étudier nos méthodes et vainement essayé de les imiter.

Aussi ai-je été fort surpris d'apprendre un jour qu'une autre organisation avait rassemblé les hommes, le courage et les moyens financiers pour entrer en concurrence avec nous. Un après-midi je rencontrai le capitaine de cette fine équipe alors que j'étais allé rendre visite à mon vieux père — un monte-en-l'air qui souffrait de vertiges au deuxième étage — dans sa maison de retraite, une bonne vieille institution finan-

cée par la profession et qui abrite des escrocs pris de remords, des contrebandiers qui ont perdu le nord, des faussaires arthritiques et des voleurs de bétail devenus végétariens.

En allant prendre mon bus je tombai sur Barney Blue, un vieil ami que je voyais jadis dans les bars — légaux et illégaux — du temps de la prohibition. Barney était lui aussi allé rendre visite à son père, un vieux perceur de coffres-forts qui avait dû prendre une retraite anticipée à cause d'une peur inexplicable du noir.

— Bush, me dit Barney alors que nous nous dirigeons vers l'arrêt de bus, j'admire ton organisation depuis longtemps. Toi et tes gars, ça fait des années que personne ne vous arrive à la cheville. Vos cabrioles font frémir les hommes de cœur dans tout le pays et sont devenues de véritables morceaux d'anthologie. Je sais tout ça parce que ça fait des années que je les étudie. Maintenant, ayant suivi les enseignements du maître lui-même, j'ai monté une petite équipe à moi et nous sommes bien décidés à vous faire concurrence.

— Nous sommes au pays de la libre entreprise, Barney, dis-je. Je ne vois aucun inconvénient à ce que tu te mettes à ton compte, mais je dois te prévenir que tu te rendrais un bien mauvais service en te présentant comme un rival. Tu empiètes sur des plates-bandes qui me sont très très chères. Pourquoi s'attaquer à la perfection même ? Pourquoi tes copains et toi n'essayeriez-vous pas quelque chose qui demande de l'initiative, de l'imagination, attaquer des diligences par exemple, ou offrir votre protection aux vendeurs de barbe à papa de Battery Park ?

Il éclata de rire, mais il n'avait pas l'air vraiment amusé.

— T'aimes pas bien l'idée que quelqu'un vienne piétiner tes plates-bandes, hein, Bush ? dit-il. Tu sais, il se pourrait bien que la profession puisse s'accommoder d'un peu plus de panache et d'audace. J'ai entendu dire que tes gars et toi vous vous embourgeoisiez ces derniers temps. C'est l'âge, mon vieux, qu'est-ce que tu veux ? On n'y peut rien.

J'eus un petit rire supérieur. Mais de retour chez moi, cette histoire me trotta dans la tête. Il n'avait peut-être pas entièrement tort de dire que nous nous étions un peu endormis sur nos lauriers ces temps-ci. J'avais eu le sentiment que nous étions au top-niveau et que nous ne risquions plus rien. Mais maintenant, à la lumière de cette menace de concurrence, les choses prenaient un tout autre aspect. L'ombre d'un quart de possibilité planait de voir Barney Blue et ses gars réussir un gros coup et nous reléguer à l'arrière-plan. Il n'y avait qu'une chose à faire : m'offrir une nouvelle couronne. Je réunis donc mes amis et les mis au courant des derniers événements.

— Pour écarter cette menace, dis-je à Jack et Buck, il faut que nous fassions un coup qui, par son adresse et son audace, ridiculise tout ce que Barney Blue et ses gars pourraient imaginer, et en même temps fasse apparaître tous nos précédents jobs comme de simples galops d'essai. Il faut que nous mijotions une affaire qui réjouira l'âme de tous les pensionnaires de notre chère maison de retraite, qui inspirera les novices, rendra espoir aux ratés, et donnera une bonne leçon à Barney Blue et son équipe.

Et par une bonne leçon, j'entendais une bonne leçon.

— Ça s'annonce impressionnant, dit Jack.

— Il faudra que ce soit impressionnant, dis-je. Il faudra que ce soit le plus gros coup de l'histoire de la profession. Nous ne pouvons pas nous satisfaire de moins. Il me faut un boulot d'une telle ampleur que nos rivaux en fassent dans leurs frocs, d'un tel éclat que les historiens du monde entier — éblouis — chantent nos louanges.

Le visage de Jack s'illumina, il jubilait. On ne faisait pas plus bouillant ni plus fougueux que mes petits gars. Big Buck resta silencieux, mais je vis bien que même lui ça l'inspirait. Un bel homme, Buck, mais rien que du muscle.

— Et à qui tu penses, Bush ? demanda Jack.

— Essaie de deviner un peu. Qui est l'homme le plus riche du monde ?

— Oh non ! Pas lui quand même ! dit Jack époustouflé.

— Si, *lui* ! ripostai-je.

— Mais il est pratiquement impossible de l'approcher, dit Jack. Il se méfie bien trop de gars comme nous. C'est pas une voiture qu'il a, c'est un véritable tank. Et ses gardes du corps, tu les as vus : des gorilles assoiffés de sang, voilà ce que c'est.

— Ce sont là ses points forts, rétorquai-je. Il a aussi ses points faibles. Il craque complètement devant les milliardaires et autres célébrités douteuses.

— Hé ! De qui c'est que vous parlez ? demanda Buck, nous surprenant Jack et moi par cette verve soudaine.

— De J. J. Griggen, le milliardaire bilieux, dis-je.

— Celui du pétrole, renchérit Jack.

— Oui, dis-je, le pétrole. Chaque fois que dans le monde quelque chose s'arrête, cale, se grippe ou grince, M. Griggen empoche le jackpot.

— Y'a bon banania, dit Jack.

— On peut en demander cinq millions, lançai-je, et les obtenir. Nous le priverions d'une semaine de salaire, qu'est-ce que c'est ? Il achètera une poignée de députés, leur fera passer une loi autorisant que soit déduit des impôts le montant des rançons. Je parie qu'il sortira encore gagnant de l'affaire.

— Et comment tu penses t'y prendre ? s'enquit Jack.

— J'ai déjà tout combiné, répondis-je. L'audacieuse intrusion de Barney Blue dans notre domaine réservé m'a inspiré une idée digne des plus grands. Nous tenons la plus noble tentative de notre carrière. Dans quinze jours, J. J. Griggen doit aller à une soirée de bienfaisance en faveur des enfants privilégiés. Un bal a lieu pour récolter des fonds pour construire à ces enfants des terrains de handball avec mosaïques dans leurs résidences d'été. Et le meilleur, c'est que c'est un bal masqué. J'ai lu ça dans le journal d'aujourd'hui. Alors, les gars, vous choisissez vos costumes, vous laissez parler votre imagination et vous libérez vos fantasmes — ça va valser.

Handy Harry, le faussaire du coin, nous procura nos

invitations pour le bal. Ce serait l'événement de la saison, tout le monde en parlait et pourtant, ils ne savaient pas encore que ce serait l'événement du siècle. Ça devait avoir lieu dans une de ces spacieuses demeures de Long Island où l'on joue au polo dans le salon les jours de pluie. Nous allâmes plusieurs fois repérer les lieux en voiture, puis, de retour en ville, nous concoctions notre plan qui prit forme progressivement et de faisable devint infailible, d'ingénieux diabolique.

Je choisis les déguisements de mes acolytes. Buck serait un homme des cavernes, *Homo Extinctus* ; la peau de bête, la massue et l'air stupide, tout y serait. Jack quant à lui serait Lord Byron, avec jabot, fanfre-luches et distiques piquants. Pour ma part, je serais Millard Fillmore (1), digne et discret. Nous amènerions un invité supplémentaire qui jouerait un rôle important plus tard dans la soirée.

Nous arrivâmes au bal vers neuf heures et demie. L'endroit ruisselait de lumière et de bijoux. Ils étaient tous là, ducs et duchesses, princes et princesses de ces lieux dont seuls les philatélistes et autres géographes à la retraite se souviennent aujourd'hui ; tous les play-boys, magnats et grands manitous d'Amérique, sans compter les richissimes anonymes qui vivent à l'ombre de Wall Street et toutes les femmes qui les accompagnent. Tous déguisés. La grande salle de réception n'était qu'un tournoiement de célébrités bizarres. Je serrai la main d'Oliver Cromwell, celles de Talleyrand, — il y en avait trois — celles de Jules César, du Beau Brummel, de Marie Antoinette, de Madame du Barry et mille autres encore.

Après une heure environ, pendant laquelle je me mêlais consciencieusement à cette foule, je finis par repérer J. J. Griggen. Humble comme il l'était, il était venu en Moïse. Pas le Moïse de Michel Ange, mais un Moïse Griggen, court sur pattes, bedonnant, le regard matois ; une vraie tête de furet. A la façon dont tout le monde s'écartait devant lui et le couvait du regard, ç'aurait pu être Moïse soi-même.

(1) 13^e Président des U.S.A. 1800-1874. (N.D.T.)

Je le bousculai légèrement au buffet.

— Désolé, Moïse, m'excusai-je.

Il eut un rire satisfait. Il aimait ça.

— Comme ça, vous m'avez reconnu ? dit-il.

— Facile.

— Et vous, qui pouvez-vous bien être ?

— Le président Millard Fillmore, dis-je.

— Le président de quoi ? General Motors ?

— U.S.

— Ah ! U.S. Steel ! L'acier, dit-il en me gratifiant de quelques tapes amicales dans le dos. C'est un plaisir, toujours un plaisir.

Nous continuâmes à deviser agréablement et pendant que je le distrayais par d'aimables anecdotes, je l'entraînai discrètement vers le balcon. Dehors, sur le balcon, à l'abri des regards indiscrets, nous fîmes la rencontre d'un homme des cavernes armé d'une massue.

— Ah ! s'exclama Griggen avec humour, un représentant des Forces Laborieuses !

Il tendit la main mais cet homme des cavernes n'avait vraiment pas le sens des mondanités. Un petit coup de massue et J. J. Griggen était étendu de tout son long sur le balcon.

Nous nous mîmes alors au travail. Buck sortit le paquet que nous avions caché là, celui qui contenait l'invité supplémentaire — une peau d'ours que nous avions trouvée dans une boutique où ils vendent non seulement des peaux d'ours mais aussi des hallebardes, des casques, des têtes réduites et des balles récupérées sur le champ de bataille de Gettysburg. Pendant que je soulevait notre brave J. J., Buck lui passa la peau de bête. Puis Buck le hissa sur son dos et je les ramenai dans la salle de bal.

— Jefferson, Thomas Jefferson, annonçai-je à tous les invités ébahis, Jefferson conduisant la bête et la force brute de l'Amérique.

Plusieurs hommes applaudirent vigoureusement, pendant qu'une femme s'extasiait sur l'originalité de l'idée.

Je conduisis mes deux symboles de l'Amérique vers la porte d'entrée, puis suivis le chemin en direction du parking. Là, je trouvai Lord Byron au volant de notre

voiture, le moteur tournait, la porte arrière était ouverte. Buck laissa tomber l'ours sur le siège arrière et s'installa à côté de lui. Nous empruntâmes l'allée cavalière, passâmes le portail où les policiers de garde pour la soirée nous saluèrent poliment ; après tout, ce n'est pas tous les jours qu'ils voyaient Millard Fillmore, Lord Byron, un homme des cavernes et l'ours le plus riche du monde.

Nous parcourûmes rapidement les routes sombres et bordées d'arbres de Long Island, remontâmes un chemin qui conduisait à la petite maison parfaitement isolée que j'avais sélectionnée pour recevoir notre trésor. Si ce n'était pas une de ces belles demeures géorgiennes auxquelles Griggen était habitué, il lui faudrait bien se résigner à la considérer comme son « sweet home » pour les quelques jours à venir.

Quand nous atteignîmes l'endroit, par une nuit noire, chaude et remplie du chant des criquets, Griggen commençait à remuer. Je ne pense pas qu'il ait eu la moindre idée de son accoutrement — mais qui peut imaginer se réveiller un jour vêtu d'une peau de bête ? Mais il commença à brailler, nous ordonnant de le débarrasser de cette infâme chose, et ceci d'une voix si impérieuse que nous crûmes voir ramper les subordonnés, filer les serveurs, galoper les grooms et même jaillir le pétrole. Mais nous ne tolérions pas l'impertinence. Buck, qui n'était riche qu'en muscles et en amis, lui intima l'ordre de la fermer. Griggen faillit s'en étouffer.

Nous le conduisîmes dans la petite maison, puis lui retirâmes sa peau de bête. Griggen la considéra bouche bée, puis il leva les yeux et nous dévisagea. Je suppose que le coup sur la tête lui avait un peu fait perdre le sens des réalités car il dit :

— Où suis-je donc tombé ? Dans une machine à remonter le temps ou dans un asile de fous ?

— Ni l'un ni l'autre, monsieur Griggen, dis-je. Nous sommes tous des transfuges du bal masqué et vous êtes notre hôte. Pour rester dans l'ambiance de cette soirée je pourrais dire que nous nous faisons passer pour vos kidnappeurs et vous pour notre victime, mais ne vous y

trompez pas, la fête est terminée. On ne joue plus. Ici, c'est pour de vrai.

— C'est une honte ! hurla-t-il.

— Tout à fait d'accord, répondis-je. Mais nous ne vous avons pas amené ici pour faire le quatrième au bridge. Je vous préviens, nous sommes décidés, nous n'avons rien à perdre et rien ne nous arrêtera. Asseyez-vous donc, s'il vous plaît, et mettez-vous à l'aise. Tous ces désagréments ne dureront pas plus d'un jour ou deux. Tout dépendra de la bonne volonté que *vous* y mettrez.

— Bonne volonté ? Que voulez-vous dire ? demanda-t-il. (Il avait vraiment l'air indigné dans sa toge de Moïse.)

— Nous allons vous échanger contre cinq millions de dollars, et du même coup vous rendre suprêmement connu non seulement dans le monde de la grande finance et des petites magouilles, mais aussi dans celui plus relevé de l'Histoire, monsieur Griggen. Vous êtes maintenant la pierre centrale du plus grand kidnapping de tous les temps. Bienvenue dans l'Histoire, monsieur Griggen ! Ce soir, vous êtes passé des entrefilets aux manchettes !

Il ne parut pas autrement impressionné. Il était vraiment contrariant, ce Griggen.

— Vous ne vous en tirerez pas comme ça, monsieur... monsieur...

— Fillmore.

— Allez au diable, Fillmore. Vous ne pouvez pas me faire ça. C'est une honte ! Et puis d'abord, j'ai horreur de la notoriété.

— C'est déjà parti, monsieur Griggen, on n'y peut rien. Ceci dit, nous avons de la bière et deux ou trois petites choses dans la glacière. Rien de bien exceptionnel mais pas mauvais. Nous ferez-vous le plaisir de vous joindre à nous ?

Plus tard, nous nous changeâmes, Moïse, Byron, Fillmore et l'homme des cavernes disparurent. Comme il fallait s'y attendre de la part d'un homme de son envergure, Griggen s'avéra être un enquiquineur de la plus belle eau. Il réclamait sans cesse une batte-

rie de téléphones pour appeler ses avocats. Ce n'est que lorsque nous l'eûmes menacé de lui remettre sa peau d'ours et de lui faire faire des tours de piste sur une bicyclette qu'il se calma et s'endormit. Buck monta la garde pendant que Jack et moi, assis à la cuisine devant une bière, nous congratulions réciproquement.

— Blue et ses gars peuvent toujours s'aligner maintenant ! dis-je avec une fierté somme toute excusable. Quand ils apprendront ça, ils rentreront leurs filets, fermeront boutique et laisseront le champ libre aux vrais professionnels.

— Je dois te reconnaître ça, dit Jack, tu as du génie. Mais tu penses vraiment en tirer cinq millions ?

— Sans problème, répondis-je. Bien sûr, on ne pourrait jamais obtenir cinq millions pour le roi d'Angleterre ou le petit-fils d'un milliardaire, mais pour J. J. Griggen, si, sans aucun doute. Parce qu'il est encore capable de récupérer cent fois la mise ; voilà pourquoi celui que nous contacterons, quel qu'il soit, ne sera que trop heureux d'allonger le fric. Griggen peut retourner directo à son boulot, retrousser ses manches et recommencer à faire de l'argent sur-le-champ. Pigé ?

— Génial ! lança Jack admiratif. Absolument génial !

Il était un tant soit peu en deçà de la réalité, mais cela me fit néanmoins plaisir.

Le lendemain matin, nous sortîmes Griggen du lit, lui offrîmes un petit déjeuner à nos frais, et en vîmes aux choses sérieuses comme disait mon grand-père.

— Qui contacte-t-on pour le versement ? demandai-je.

— Je ne dirai rien, répondit Griggen.

— Monsieur Griggen, repris-je en braquant sur lui mon œil le plus noir et le plus menaçant, nous disposons, au sous-sol de cette modeste maison, d'une salle de tortures toute médiévale, clés en mains, avec chevalets, fouets, étaux, plus tout un assortiment de vidéos publicitaires. Si vous ne faites pas preuve d'un

minimum d'esprit de coopération, vous découvrirez l'aspect le plus barbare de la nature humaine. Aussi, je vous conseille de répondre à ma question.

Il soupira. Il était battu et, homme d'affaires avisé, le comprit. Il réagit au mieux.

— Prenez contact avec ma femme, Mme Hildegarde Griggen. (Il nous donna un numéro de téléphone.) Elle est la seule qui puisse faire quelque chose. Elle a la clé de mon coffre.

— Elle est du genre hystérique ?

— Pas précisément. Il n'y a pas plus froid.

— Elle se conformera à mes instructions ?

— Si elle sait que mon sort en dépend, certainement.

— Parfait.

Cet après-midi, je me rendis en ville, entrai dans une cabine téléphonique, pour y transformer une petite piécette de rien du tout en cinq millions de dollars. Je composai le numéro que J. J. m'avait donné et attendis. Le téléphone sonna, sonna, sonna, sonna. Au bout de cinq minutes je renonçai et retournai à notre cache.

— Qu'est-ce que vous m'avez refilé comme numéro ? demandai-je à Griggen, le numéro du Général Custer à Little Big Horn ?

— Comment ça ? répondit-il. C'est le numéro privé de Mme Griggen.

— Tellement privé que personne ne répond.

— Pas vraiment étonnant. Mme Griggen est une femme très active.

— Elle ne s'inquiétera pas de votre absence ?

— Pas tout de suite, non. Je passe souvent la nuit dehors. J'ai des intérêts très divers, monsieur Fillmore ; ils exigent une attention constante, jour et nuit, comme vous vous en apercevrez bientôt.

J'essayai à nouveau un peu plus tard dans l'après-midi, puis encore le soir. Pas de réponse. Je devenais nerveux. Un type comme Griggen ne disparaît pas comme ça de la circulation sans que des milliers de gens ne commencent à s'en inquiéter. Si quelqu'un s'apercevait de ce qui se passait, ça chaufferait pas mal. Bonjour l'enfer, tout le monde au gril.

— Votre femme n'était pas avec vous à cette soirée ? demandai-je.

— Non, répondit-il. Elle ne goûte pas ce genre de choses. J'aimerais que vous la contactiez et qu'on en finisse. Je commence à en avoir assez de cette baraque.

La nuit passa, vint le matin.

— C'est maintenant ou jamais, dis-je à Jack. Soit nous contactons la vieille aujourd'hui, soit nous le laissons filer. D'ici ce soir tout le monde se sera aperçu de sa disparition et je ne serais pas étonné de voir Wall Street et la muraille de Chine s'effondrer. Nous aurons l'armée, la police, l'aviation et tout le saint-frusquin à nos trousses.

Sur ce, je retournai en ville, méditant à nouveau sur cette piécette qui me séparait de cinq millions de dollars. Je dirais à Mme Griggen de ne pas s'affoler, de ne parler de rien à personne, d'aller tout simplement au coffre munie d'une pelle et d'un grand seau, et qu'elle récupérerait ainsi son mari.

Mais je n'eus pas l'occasion de lui dire quoi que ce soit. Elle n'était pas chez elle. Tout ce que j'obtins en échange de ma piécette fut une douce sonnerie continue. Il me fallut bien raccrocher et m'en retourner.

— Monsieur Griggen, lui dis-je, vous êtes un homme libre. Retournez à vos puits de pétrole.

— Vous avez les cinq millions ? s'enquit-il soudain intéressé.

— Rentrez chez vous, monsieur Griggen, répétais-je.

Je n'en pouvais plus, je n'avais qu'une envie : ne plus le voir. Qu'il s'en aille !

Nous le regardâmes passer la porte, descendre le chemin, puis s'éloigner sur la route.

— Voilà cinq millions qui s'en vont, cinq millions nets d'impôts, annonçai-je d'un ton funèbre à mes associés déconfits. Envolés pour une simple voix de femme qui manque à l'appel. Dire qu'elle n'avait qu'à rentrer chez elle de son salon de coiffure ou de chez Mme Vanderbilt, décrocher, dire « allô » et cinq millions nous tombaient dans la poche.

— Pour moi, ce sera un jour de deuil à l'avenir, dit Jack, lugubre.

Buck émit un grognement.

Bizarre comme il était, peu désireux de ce genre de notoriété, J. J. Griggen ne souffla mot à la police de ce qui s'était passé. Et pour ma part, bien sûr, je n'allais pas m'amuser à le crier sur les toits, d'abord je ne voulais pas que nos concurrents infernaux, les gars de Barney Blue, apprennent comment j'avais dû laisser filer cinq millions. Ça aurait fait à ma réputation une tache que rien n'aurait pu enlever.

Quelques semaines plus tard, je tombai sur Barney Blue dans une taverne du centre ville où des gentlemen d'une certaine classe se retrouvent le soir.

— Comment va mon concurrent ? m'enquis-je poliment.

Au lieu du sourire épanoui et de la remarque acerbe que j'attendais, je n'obtins de lui qu'un regard morne.

— Nous avons jeté l'éponge, Bush, dit-il. On vous laisse le champ libre. Et crois-moi, maintenant que j'ai essayé et vu combien c'était compliqué, tu as toute mon estime et toute mon admiration.

— Merci, Barney, merci beaucoup. Alors, comme ça, tu abandonnes ?

— On a tenté un gros coup, mais ça n'a pas marché. Je suppose que nous n'avions pas ton savoir-faire. Tu sais qui nous avons pêché, Bush ?

— Dis voir.

— La femme de l'homme le plus riche du monde — Mme Griggen. Ça a marché comme sur des roulettes, sauf que nous n'avons jamais pu joindre son vieux au téléphone.

— Il y a trois semaines de ça environ ? demandai-je, m'efforçant de ne rien laisser paraître.

— Exactement. Comment tu sais ça ?

— Il n'y a pas de secret dans ce genre d'affaires, Barney. Tout se sait, dis-je.

Et pour la première fois, je m'imaginai assis dans un rocking-chair sur le perron de la maison de retraite, à parler alarmes, policiers, témoins et autres embûches

de notre profession. J'avais pris un méchant coup de vieux.

Nice work if you can get it.

Traduction de Sylvette et Jacques Lemerle.

© 1962 by H.S.D. Publications.

Recette pour homicide

par

JACK MORRISON

Par une journée aussi claire et ensoleillée, Mlle Helen Cranshaw, vieille fille mal fagotée, ne pouvait croire qu'elle fût soupçonnée de meurtre. Ce genre de tragédie se déroulait d'habitude sous un ciel chargé de nuages noirs et par une pluie battante ou dans un brouillard épais. Du moins était-ce ainsi dans les romans policiers dont elle se délectait.

Peut-être, également, si cette journée d'été n'avait été aussi belle, Mlle Cranshaw eût-elle mieux accepté son sort. Mais, dans ces conditions, elle ne pouvait croire à l'horrible situation dans laquelle elle était placée. Elle s'attendait, à tout instant, qu'on vînt à elle et lui annonçât qu'il ne s'agissait que d'une plaisanterie de mauvais goût ou d'une épouvantable erreur.

Assise dans une étroite cellule, au cœur de la vaste forteresse de pierre qu'est City Hall, elle observait, sans y croire, un rectangle de ciel bleu visible entre les barreaux d'une petite lucarne. Ils l'avaient laissée seule pour « réfléchir », comme avait dit l'inspecteur dont elle n'avait pas retenu le nom. Mais ils ne tarderaient pas à revenir.

Evidemment, elle avait tout nié. Comment imaginer qu'elle eût empoisonné sa sœur bien-aimée et sa charmante petite nièce ! Et cette intrigue amoureuse avec le mari de sa sœur ! Une histoire sans queue ni tête. Comment aurait-elle pu... avec ce sale type ? C'était purement et simplement impensable. Elle n'avait jamais aimé Henley Brooks, ou du moins cela

faisait des années qu'elle ne l'aimait plus. Et elle s'était opposée au mariage de sa sœur avec cet individu, mais Ruth n'avait pas voulu l'écouter.

Enfin ! Cette pauvre Ruth s'était accommodée de la situation le mieux possible. Heureusement, elle avait eu une petite fille adorable. On ne pouvait trouver une enfant plus attachante qu'Elisabeth.

Helen mit de nouveau ses mains devant ses yeux pour ne pas voir l'horrible image qui venait sans cesse la hanter : Ruth et l'enfant allongées sur le sol dans leur maison, telles qu'elle les avait découvertes, hier soir, en regardant par une fenêtre. Mais était-ce vraiment hier soir ? Mon Dieu, il lui semblait que l'événement remontait à des années et des années. Sans doute, le manque de sommeil était-il à l'origine de cette impression. Depuis hier, on ne l'avait pas laissée dormir.

Elle entendit des pas et le bruit étouffé d'une conversation dans le couloir. Instinctivement, elle leva la main pour arranger ses cheveux. Mais elle se reprit aussitôt. Mieux valait qu'ils la voient sous son vrai jour. Ils ne douteraient pas alors qu'un coureur de jupons comme Henley Brooks n'eût même pas jeté un regard sur elle.

La porte s'ouvrit devant l'inspecteur et son adjoint. L'inspecteur, un sourire forcé aux lèvres, s'assit à une petite table, en face d'Helen, et posa un dossier devant lui.

« Mon dossier », pensa-t-elle, soudain affolée.
« L'affaire Helen Cranshaw. »

L'adjoint, que rien ne déridait, se tenait près de la porte, les bras croisés. Comme si elle eût pu songer à se sauver !

— Alors, mademoiselle Cranshaw, commença l'inspecteur d'une voix qui se voulait aimable, mais où perçait une note caustique, êtes-vous décidée à coopérer avec nous ?

— Je croyais m'être montrée coopérante, Inspecteur... euh...

— Halliday, Madame.

— C'est cela, inspecteur Halliday. Vous m'avez

demandé de dire la vérité et je vous l'ai dite. Je ne vois vraiment pas ce que vous attendez de plus de moi.

— Mademoiselle Cranshaw, reprit l'inspecteur haussant ses larges épaules et se penchant en avant, j'ai horreur de revenir constamment sur le même sujet, mais je crois que je vais y être contraint encore une fois. Reprenons donc tout depuis le début. Vous étiez chez votre sœur, hier après-midi. Vous lui faisiez votre visite hebdomadaire du jeudi, n'est-ce pas ?

— C'est exact.

— Vous avez dit que la bouteille thermos contenant le thé froid se trouvait sur le plan de travail de la cuisine ; c'est bien cela ?

— Oui. Ruth faisait toujours du thé dès le matin de façon à n'avoir plus qu'à en verser sur des glaçons quand l'envie lui en prenait.

— Nous sommes d'accord. Et vous reconnaissez aussi que la mort-aux-rats se trouvait dans le placard de la cuisine, dans une boîte verte facile à atteindre ?

— Oui, mais ça ne...

— Ne repartons pas dans une nouvelle discussion, mademoiselle Cranshaw, s'empressa de dire l'inspecteur en levant la main comme pour imposer silence à son interlocutrice. Vous avez quitté les lieux au moment précis où Mme Brooks et sa fille allaient prendre leur goûter ?

— Oui. Je suis au régime et d'ailleurs je ne bois pas de thé.

— Vous êtes alors allée à l'hôpital pour rendre visite à Henley Brooks.

— Enfin, on ne peut pas vraiment appeler cela une visite. Ruth avait préparé des petits gâteaux secs à l'intention d'Henley, mais trop tard pour avoir pu les lui porter lors de sa visite du matin. Elle m'a donc demandé de les lui déposer dans l'après-midi. Ce que j'ai fait.

— Puis vous êtes revenue chez votre sœur, hier soir. Pourquoi ?

— Je vous l'ai déjà dit. Je ne sais pas très bien pourquoi. J'avais seulement un mauvais pressentiment.

— Un pressentiment ? Vraiment ? fit l'inspecteur sur un ton ironique.

Il bâilla et ouvrit le dossier devant lui.

— ... Mademoiselle Cranshaw, reprit-il, nous avons la preuve que le poison se trouvait déjà dans le thé lorsque Mme Brooks et sa fille se sont mises à table pour le boire à quatre heures. Or, autant que nous sachions, vous êtes la seule personne étrangère à avoir pénétré dans la maison avant cette heure. Et vous êtes la seule personne, également, qui ait eu des raisons de vouloir la mort des deux victimes.

— Comment osez-vous ? lança Helen Cranshaw, ulcérée.

— Vous niez avoir eu une liaison avec Henley Brooks ?

— Oui, pour la cent et unième fois !

L'inspecteur sortit un document du dossier.

— Et vous prétendez toujours n'avoir jamais vu cette lettre trouvée à votre domicile ?

— Bien sûr, répondit Helen Cranshaw en croisant les bras comme pour se protéger.

— Je vais vous lire encore une fois le contenu de cette lettre.

L'inspecteur posa sur son nez une paire de lunettes d'écaille qui lui donnaient, pensa Helen, l'air d'un hibou.

— ... *Chère Helen, commença-t-il. — Il lança un regard en direction de la femme dans l'attente d'une réaction, n'en vit aucune et poursuivit : — je t'ai dit plusieurs fois déjà que cette situation est impossible. Ruth refuse obstinément le divorce à cause de l'enfant. Tu sais que je nourris toujours les mêmes sentiments à ton égard, mais je crois qu'il vaut mieux que nous essayions de nous oublier, chacun de notre côté. Nous n'aurons plus de rendez-vous secrets. Je ne les supporterais plus dans les circonstances présentes. Que cette lettre soit notre dernière communication ! Je t'aime. Henley.*

— Cette lettre, déclara Helen Cranshaw, indignée, est un faux !

— Elle est de la main de Brooks. Il nous a d'ailleurs avoué l'avoir écrite.

— Oh ! bien sûr, il l'a écrite. Inspecteur, je ne veux pas vous apprendre votre métier, mais j'ai lu pas mal de romans policiers et je m'y connais un peu en matière d'enquête criminelle. Ne voyez-vous pas qu'Henley Brooks est l'assassin ? Il n'a épousé ma sœur que pour sa fortune. Après, il ne lui restait plus qu'à se débarrasser d'elle et profiter seul de l'argent. Il n'a jamais aimé ma sœur et il haïssait sa fille.

L'inspecteur soupira et jeta un coup d'œil à son adjoint.

— Mademoiselle Cranshaw, dit-il d'une voix lasse, ne pouvez-vous pas vous foutre dans... je veux dire, ne vous souvenez-vous pas qu'Henley Brooks est à l'hôpital depuis son accident de voiture, voici deux semaines, et que depuis ce jour il ne peut plus marcher ?

Helen Cranshaw écarta cet argument mineur d'un geste impatient de la main.

— Je le sais très bien, mais je ne doute pas que vous deviniez, Inspecteur, qu'en qualité de meilleur avocat au pénal de la ville, Henley Brooks entretient toutes sortes de relations avec le « milieu » de notre cité. Il lui aurait été facile d'engager quelqu'un pour déposer cette lettre chez moi et empoisonner ma pauvre sœur et sa fille.

— Nous avons déjà eu droit à l'exposé de cette théorie, mademoiselle Cranshaw. Mais vous avez précisé, souvenez-vous, que les portes de la maison étaient verrouillées lorsque vous vous êtes rendue chez votre sœur hier soir. Et nous avons constaté nous-mêmes que toutes les ouvertures étaient soigneusement closes de l'intérieur. D'autre part, vous nous avez dit que ni votre sœur ni votre nièce n'étaient du genre à laisser entrer chez elles des étrangers. Dans ces conditions, comment un tueur à gages aurait-il pu pénétrer dans la maison ?

— Enfin, Inspecteur, c'est à vous de deviner !

L'Inspecteur cligna des paupières.

— D'accord, dit-il résigné. Voici une autre pièce à conviction que nous venons de trouver à votre domicile. N'avez-vous pas été vous-même fiancée à Henley Brooks ? Et n'est-il pas exact que, après avoir rompu, vous n'êtes jamais sortie avec un autre homme ?

Mlle Cranshaw réagit avec vivacité.

— Mais, Inspecteur, protesta-t-elle, ces événements se sont passés il y a des années. J'étais une jeune idiote à l'époque. Mais j'ai fini par le percer à jour. Il ne courait qu'après la fortune de mon père. C'est moi qui ai rompu. Il a fait alors la cour à Ruth. Oh! j'ai bien essayé de la mettre en garde, mais elle ne voulait rien entendre. Quant à mon isolement après avoir quitté Henley... eh bien! j'étais trop occupée et c'est tout.

— Mais pourquoi ne nous avez-vous pas parlé plus tôt de cette... relation, mademoiselle Cranshaw? Craigniez-vous qu'elle ne vous compromette trop.

— Pas du tout. Je... je l'avais simplement oubliée, voilà tout.

En voyant l'inspecteur plisser les paupières avec une expression de doute, Helen Cranshaw sentit la colère monter en elle. Furieuse, elle se pencha en avant, pointa son index vers le policier.

— Le problème avec vous, Inspecteur, c'est que vous manquez d'imagination. Si on ne vous mâche pas tout dans le détail, vous êtes perdu.

— Ecoutez un instant...

— Non, je pense ce que je dis. Vous avez conclu que j'avais tué ma sœur et ma nièce simplement parce que vous n'êtes pas capable d'imaginer une autre solution à ce crime. Vous devriez vraiment lire des romans policiers, Inspecteur. Vous apprendriez alors que la solution la plus évidente est rarement la bonne.

L'inspecteur lança de nouveau un regard à son adjoint et soupira, excédé.

— Merci pour le conseil, répondit-il aigrement, puis fermant le dossier : Nous n'arriverons à rien de cette façon. Va chercher son manteau, Joe.

— Où allons-nous ?

— Faire un petit tour.

« Voilà donc le but de la promenade », pensa Helen Cranshaw lorsque la voiture de police s'arrêta devant la maison de sa sœur. Ils croyaient qu'elle se troublerait en se retrouvant sur le lieu du crime. Eh bien, elle leur montrerait qu'il lui en fallait davantage pour se laisser abattre.

Toutefois, malgré sa résolution, elle eut une vague sensation de nausée en pénétrant dans la maison. Elle lutta de toutes ses forces pour garder le contrôle d'elle-même.

Un policier répondant au nom de Roy vint aussitôt à leur rencontre.

— Où est McGuire ? demanda l'Inspecteur.

— Au premier étage. Il jette un coup d'œil d'ensemble. Il est dans la chambre de la petite en ce moment. Je n'ai jamais vu autant de jouets dans une chambre d'enfant.

— Les hommes du labo ont-ils découvert un indice ?

— Oui. Il y avait assez d'arsenic dans le thé pour tuer un éléphant. Ils ont trouvé, évidemment, des empreintes sur la bouteille thermos. Celles de Mme Brooks et de sa fille, bien sûr, mais également celles d'une tierce personne.

— Vraiment ? Les a-t-on identifiées ?

— Oui, elles appartiennent à Mlle Cranshaw.

Cette dernière lança un « pfft » dédaigneux. Les trois hommes se tournèrent vers elle.

— Et alors, Inspecteur, fit-elle, qu'est-ce que cela prouve ? J'ai pu, effectivement, toucher la bouteille. C'est même une manie chez moi. Lorsque je converse avec quelqu'un, il faut que je tripote un objet quelconque. C'est un tic, pourrait-on dire.

— Nous en reparlerons plus tard, fit l'inspecteur d'un ton maussade. Je voudrais me livrer maintenant à une expérience. Nous allons reconstituer votre visite d'hier après-midi à Mme Brooks. D'accord ?

— Si vous voulez, mais je crois que nous allons encore perdre notre temps.

— Joe jouera le rôle de Mme Brooks, reprit l'Inspecteur. Dites-lui ce qu'il doit faire.

Helen Cranshaw se sentit ridicule. Joe ne ressemblait en rien à sa sœur. Mais elle accepta tout de même de jouer le jeu.

En traversant la salle à manger en direction de la cuisine, elle fut atterrée de découvrir deux silhouettes tracées à la craie sur le tapis à l'endroit où s'étaient

trouvés les corps des victimes. Elle en fit soigneusement le tour comme on évite de marcher sur une tombe.

La grande cuisine était d'une propreté impeccable. Dans un égouttoir, une jatte, un verre gradué, un plat et d'autres ustensiles utilisés par Mme Brooks pour préparer ses gâteaux secs. A l'autre extrémité de la pièce, sous une large fenêtre, une table et quatre chaises.

Helen Cranshaw posa sur le plan de travail une bouteille de lait qui tiendrait lieu de thermos et pria Joe d'aller se placer près de l'évier.

— C'est à ces places qu'on a passé le plus clair du temps, dit-elle. Ruth faisait la vaisselle et surveillait de temps en temps la cuisson des biscuits tout en conversant avec moi.

— Mme Brooks a-t-elle quitté la cuisine à un moment donné ? demanda l'inspecteur.

— Autant que je m'en souviene, non.

— Et où était votre nièce pendant ce temps ?

— Quelque part dans la maison. On ne s'occupait pas d'elle. C'était une enfant très bien élevée. C'est pourquoi Ruth osait la laisser seule à la maison, le matin, lorsqu'elle rendait visite à Henley.

L'inspecteur dénicha un bocal qui jouerait le rôle de la boîte contenant le poison. Il demanda à Helen Cranshaw de le mettre dans le placard à l'endroit où se trouvait la mort-aux-rats.

Dressée sur la pointe des pieds et prenant appui d'une main à un montant du meuble, Helen Cranshaw réussit à placer le bocal sur l'étagère. En se reculant, elle remarqua qu'une substance restait collée à ses doigts. Elle les flaira puis les lécha.

— A quoi jouez-vous, mademoiselle Cranshaw ? demanda l'inspecteur.

Helen ne répondit pas. Elle réfléchissait.

— ... Si vous êtes prête, nous allons poursuivre la reconstitution, reprit le policier puis, se tournant vers Roy : Est-ce l'endroit où vous avez trouvé le poison ?

— Oui, à peu près.

— Parfait. Alors, mademoiselle Cran...

Mais celle-ci s'était approchée de la table de la

cuisine. L'inspecteur mit les poings sur les hanches et l'observa, exaspéré.

— Je me souviens, marmonna Helen, de Ruth en train de dire qu'elle avait préparé la pâte des biscuits avant de partir pour l'hôpital. Je suis certaine qu'elle a dû la laisser sur la table. La pâte aurait trop durci si elle l'avait mise dans le réfrigérateur.

— Merci pour la leçon de cuisine, intervint l'inspecteur. Je m'en souviendrai la prochaine fois que je ferai des petits gâteaux secs. — Les policiers gloussèrent. — Maintenant, pouvons-nous terminer la reconstitution, s'il vous plaît ?

— Dans un instant, Inspecteur, répondit Helen Cranshaw.

Elle prit une chaise, la porta devant le placard, puis recula d'un pas et observa l'ensemble.

— Mademoiselle Cranshaw..., tenta une dernière fois l'inspecteur.

— Inspecteur, répondit-elle, vous voulez trouver la solution de cette énigme, n'est-ce pas ? Alors, laissez-moi le temps de réfléchir.

Il leva les bras au ciel.

Helen Cranshaw entra dans la salle à manger suivie des policiers. Elle promena son regard sur la pièce d'un air absorbé puis, soudain, l'arrêta sur la table du téléphone. A côté de l'appareil, deux annuaires, un bloc-notes et un stylobille. Helen Cranshaw observa les annuaires, puis décrocha le combiné et l'examina.

— Je crois, dit-elle enfin, que ma nièce avait une petite trousse médicale pour enfant contenant des gants en caoutchouc. Vos hommes l'ont-ils trouvée ?

— Oui, répondit Roy. Nous avons découvert, effectivement, des gants en caoutchouc dans cette trousse.

— Des gants ? intervint l'inspecteur regardant d'abord Helen Cranshaw puis Roy. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Oh ! c'est trop affreux, murmura Helen Cranshaw qui se laissa tomber dans un fauteuil. C'est tout simplement monstrueux.

— Qu'est-ce qui est monstrueux ? demanda l'inspecteur, furieux.

— C'est cette pauvre petite Elisabeth qui a versé le poison dans le thé, dit Helen Cranshaw, le visage caché dans ses bras.

— Quoi ? hurla l'inspecteur.

Mlle Cranshaw se redressa brusquement. Ses yeux emplis de larmes lançaient des éclairs de colère.

— Quel monstre, cet Henley Brooks ! J'ai toujours su que c'était un sale type, mais je n'avais jamais imaginé qu'il irait aussi loin. On devrait lui faire endurer la même agonie que Ruth et Elisabeth ont connue.

— Mademoiselle Cranshaw, tenta l'inspecteur, voulez-vous avoir l'amabilité de m'expliquer de quoi vous parlez ?

— Ne comprenez-vous pas, Inspecteur ? Henley a téléphoné à ma nièce, hier matin, après le départ de Ruth de l'hôpital. Il a demandé à Elisabeth de verser la mort-aux-rats dans le thé, sans doute prétextant que c'était une sorte de traitement particulier.

Le policier observait attentivement son interlocutrice.

— ... Puis, j'imagine, poursuivit-elle, qu'il a dit à la petite d'enfiler ses gants de caoutchouc pour ne laisser aucune empreinte. Mais ce à quoi Henley n'a pas songé, c'est que la pâte des petits gâteaux était sur la table de la cuisine. Or, Elisabeth, chaque fois qu'elle passait devant la jatte, y plongeait le doigt. Vous trouverez des traces de la pâte à l'intérieur du placard

— Helen Cranshaw souleva le combiné du téléphone — et vous en trouverez également un peu ici.

— Mais... mais...

— D'autre part, poursuivit Helen Cranshaw sans se laisser interrompre, si vous examinez l'annuaire placé en haut, vous y verrez les traces de pieds d'un enfant. Elles sont encore très visibles. Elisabeth avait placé les annuaires sur la chaise pour atteindre la mort-aux-rats. Pauvre petite !

Mlle Cranshaw parut sur le point de craquer, et l'inspecteur se demanda s'il devait lui remonter le moral ou la faire interner dans un asile psychiatrique. Il opta pour la première solution.

— Allons, mademoiselle Cranshaw, dit-il sur un ton conciliant, vous en avez trop vu depuis vingt-quatre heures, vous avez besoin de prendre du repos.

— Ecoutez, chef, intervint Joe. Peut-être a-t-elle raison. Sa version colle. Brooks savait que sa fille serait seule à la maison, hier matin, n'est-ce pas ? Il savait également que Mlle Cranshaw rendait visite à sa sœur tous les jeudis après-midi et ne buvait pas de thé. Il ne courait donc pas le risque que son plan s'effondre. Vous me suivez ?

— Allons donc ! protesta l'inspecteur, puis, se reprenant : Enfin, soit, acceptons sa version, juste pour voir. Mais comment la défendrons-nous devant le tribunal ?

— L'inspecteur a raison, intervint Helen Cranshaw, il nous faudrait une preuve qui coupe court à tout.

A cet instant, ils entendirent quelqu'un dévaler l'escalier conduisant à l'étage. L'inspecteur McGuire entra en courant dans la salle à manger, brandissant un petit livre rouge.

— Regardez ce que j'ai trouvé dans la chambre de la petite !

L'inspecteur Halliday prit le livre. Il s'agissait du journal de la fillette.

— Lisez les derniers paragraphes, dit McGuire, ceux qui ont été écrits hier.

L'inspecteur tourna nerveusement les pages, puis lut à voix haute ces mots écrits par une main d'enfant :
« Papa a téléphoné. J'ai mis la poudre magique de la boîte verte dans le thé. Papa a dit qu'on s'amuserait bien. Il a dit de rien dire à Maman. »

L'Inspecteur regarda Helen Cranshaw.

— Bon Dieu, fit-il, vous aviez raison !

— Continuez, Inspecteur, dit McGuire, impatient. Ce n'est pas tout.

L'inspecteur reprit :

« Ensuite, j'ai mis de la poudre magique dans les petits gâteaux de Papa. Comme cela, il s'amusera aussi. »

Un profond silence s'abattit. Un instant, ils furent tous comme pétrifiés, puis la voix tonitruante de l'Inspecteur résonna :

— Téléphone à l'hôpital, Joe ! Il faut empêcher que Brooks ne mange les gâteaux !

Mais il était trop tard. Joe apprit qu'Henley Brooks, en guise de dessert, avait mangé les petits gâteaux secs que sa femme lui avait préparés et était mort peu après dans d'atroces souffrances. Les mêmes, sans doute, qu'avaient connues sa femme et sa fille la veille.

Joe reposa le combiné tandis que Mlle Cranshaw s'asseyait, le regard perdu dans le vide. C'était simplement trop affreux pour qu'elle pût verser une larme.

L'inspecteur passa devant elle et lui tapota gauchement l'épaule. Il laissa tomber sur la table le journal de la petite Elisabeth et se dirigea vers la porte.

— Nettoyez cette pièce, vous autres, dit-il. Je vais en ville. En chemin, je crois que je m'arrêterai dans une librairie.

— Pourquoi ? demanda Joe.

— Je vais m'acheter un stock de romans policiers. J'ai beaucoup de retard à rattraper dans ce domaine.

A dash of murder.

Traduction de Philippe Barbier.

Une affaire empoisonnante

par

JONATHAN CRAIG

Il avait eu chaud. Si chaud que même maintenant, alors qu'il était tapi dans les buissons derrière la petite maison en préfabriqué de l'homme qu'il était venu tuer, tous ses muscles abdominaux étaient encore contractés et de la sueur froide ruisselait dans son dos.

Une demi-heure plus tôt, il avait été à deux doigts de commettre un meurtre. Au moment où il s'apprêtait à frapper à la porte de service de la maison, la main droite crispée dans sa poche sur la crosse de son automatique, un pas lourd avait fait craquer les planches du porche qui protégeait des intempéries l'entrée donnant sur la rue et la voix traînante du shérif Stratton avait résonné.

— Au nom de la loi, ouvre, Charlie ! Le moment est venu que je te mette la main au collet, vieux bandit !

Il n'avait pas entendu la réponse de Charlie Tate, car, immédiatement, son bras était retombé et il s'était enfui, la peur au ventre. Si le shérif était arrivé cinq minutes plus tard, il l'aurait trouvé dans la maison avec un cadavre encore chaud à ses pieds !

Tous les sens en alerte, Earl Munger déplaça lentement le poids de son corps d'une jambe sur l'autre. Une myriade d'insectes bourdonnaient autour de lui et les lilas en fleur avaient une senteur douceâtre, presque écœurante.

Se faire prendre la main dans le sac par ce gros lard de shérif aurait bien été sa chance ! se dit-il en grimaçant. Fred Stratton avait la réputation d'être

l'homme le plus paresseux de tout le Comté et Earl Munger avait été plus d'une fois exaspéré par sa voix grasseyante, sirupeuse.

Ils formaient une jolie paire, Charlie Tate et lui. Il avait autant de gras que Tate avait d'argent. Un argent auprès duquel Tate ne monterait plus la garde pendant très longtemps. Dès que le shérif serait parti, il agirait...

Il y avait vraiment des types bizarres dans ce monde, songea Earl avec un rictus amer. Ce Charlie Tate, par exemple. Il avait soixante-dix ans au moins et vivait comme un miséreux dans cette mesure délabrée, alors qu'il était riche comme Crésus. Hormis le shérif, peut-être, il n'avait confiance en personne et se défiait par-dessus tout des banques. Si, comme normalement ce devait être le cas, il avait avec lui tout l'argent de ses loyers, il devait y avoir au moins cinquante mille dollars en liquide dans cette bicoque ! Charlie ne dépensait jamais un cent. En vieux fou qu'il était, il vivait barricadé chez lui, avec des barreaux à toutes les fenêtres et des verrous aux portes. Un avare comme on n'en trouve que dans les romans. Pour tout le bien que lui faisait son argent, il serait aussi bien mort.

Et il allait l'être bientôt, se jura Earl. Si Charlie ne savait pas profiter de son argent, lui, il saurait. A vingt-trois ans, il ne possédait rien, ou presque, hormis les vêtements qu'il avait sur lui. Mais, à partir de ce soir, tout allait changer. Il ne risquerait plus de rebuffade du genre de celle que Lois Kimble lui avait fait subir hier encore.

— Une balade ? avait-elle répété avec ingénuité lorsqu'il s'était décidé à l'inviter, après avoir, pendant longtemps seulement, osé la regarder de loin. Une balade dans quoi, Earl ?

— Dans mon camion, avait-il déclaré. Il est plus confortable qu'il n'en a l'air.

— Tu veux parler de ce vieux machin dans lequel tu transportes des engrais toute la journée ?

— Il n'y a pas d'odeur dans la cabine, avait-il répondu. S'il y en avait eu, jamais je ne t'aurais proposé d'y monter.

— Je n'en suis pas si sûre...

— Je te l'affirme, avait-il insisté. Et puis, il roule bien, tu sais, Lois. Tu serais surprise.

Les grands yeux gris impénétrables de la jeune fille l'avaient regardé pendant un long moment, puis elle avait secoué la tête.

— Vraiment, j'aurais honte, Earl, avait-elle finalement murmuré. J'aurais honte.

— Tu t'imagines que tu es trop bien pour monter dans un camion ? avait-il répliqué sur un ton agressif. C'est cela, n'est-ce pas ?

Elle avait haussé les épaules.

— Je voulais dire qu'à ta place j'aurais honte, avait-elle rétorqué. J'aurais honte de demander à une fille de... Oh, et puis cela n'a pas d'importance. Il faut que je m'en aille, Earl.

— Mais si, ça a de l'importance ! Ecoute, tu...

— Pas pour moi, l'avait-elle interrompu en lui tournant le dos. Au revoir, Earl.

Une heure plus tard, il l'avait vue passer devant l'entrepôt où il travaillait. Elle était assise à côté d'un jeune homme élégamment habillé qui faisait rugir les cent soixante chevaux de sa décapotable rouge afin de bien montrer qu'il était pressé de quitter cette petite ville terne et sombre pour retrouver son monde à lui, celui des villas de luxe au bord de la mer, des casinos et des grands restaurants.

Dès ce soir, lui aussi appartiendrait à ce monde. Par prudence, il lui faudrait attendre quelques semaines, bien sûr, mais ensuite, dès que le bruit autour de la mort de Charlie Tate se serait apaisé, il quitterait l'entrepôt et cette cité minable pour les cieux toujours bleus de la Californie ou de la Floride.

Cet après-midi, il s'était dépêché d'effectuer ses livraisons afin d'avoir une heure complète devant lui pour tuer Charlie Tate et prendre l'argent avant que son patron ne commence à se demander ce qu'il faisait. Il avait caché son camion dans les bois à une certaine distance derrière la maison de Tate et s'était approché en restant toujours à couvert. Il était certain de n'avoir

été vu par personne et de pouvoir retourner sans peine à son camion en empruntant le même chemin.

Il y avait déjà un certain temps qu'il avait eu l'idée de cambrioler Charlie et il se demanda pourquoi il n'avait pas mis plus tôt son idée à exécution, mais il connaissait déjà la réponse à cette question. Pour prendre son argent à Charlie, il était nécessaire de le tuer. Il n'y avait qu'une seule façon de s'introduire dans sa maison : lui faire ouvrir sa porte.

A cet instant, la porte d'entrée sur la rue s'ouvrit et se referma puis, quelques secondes plus tard, une voiture démarra. Stratton était parti.

A moi de jouer, maintenant, se dit Earl en se redressant et se dirigeant à grands pas vers la porte de derrière. S'il agissait rapidement, il pouvait encore réussir et être de retour à l'entrepôt avant que quiconque commence à se poser des questions. La main droite à nouveau serrée sur la crosse de son automatique, il frappa deux coups rapprochés sur le battant.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis il entendit le pas traînant de Charlie Tate dans le couloir et le judas en haut de la porte s'ouvrit.

— Tiens, Earl... Qu'est-ce que tu veux ?

— J'ai un paquet pour vous, monsieur Tate, répondit-il en indiquant d'un geste de la main un point à ses pieds qui se trouvait hors du champ visuel de son interlocuteur.

— Ah, bon ? s'étonna Tate. Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Je ne sais pas, déclara Earl. C'est enveloppé.

— Je n'ai rien commandé...

— Il est trop volumineux pour que je vous le passe par le judas, monsieur Tate, l'interrompit Earl. Si vous voulez bien ouvrir, je vous le pousserai à l'intérieur.

Charlie Tate le regarda fixement pendant un long moment, puis il tira lentement les verrous et le battant s'entrouvrit.

Earl n'en demandait pas plus. D'un coup de reins, il l'écarta de quelques centimètres supplémentaires et se glissa à l'intérieur, son automatique à la main.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Earl ? questionna le vieil

avare d'une voix plus surprise qu'effrayée. Si c'est une plaisanterie, elle est de mauvais goût !

— Ton fric ! répliqua sèchement Earl. Va le chercher et vite !

— Allons, mon garçon, tu...

— Si tu tiens à la vie, dépêche-toi ! l'interrompit Earl sur un ton agressif. Je n'ai pas de temps à perdre.

Charlie Tate recula d'un pas et la main de Earl se crispa sur la crosse de son arme.

— C'est la dernière fois, Charlie, murmura-t-il avec une dangereuse douceur. Ton argent, ou sinon...

Charlie Tate hésita pendant encore une seconde ou deux, puis, finalement, il haussa les épaules et se dirigea vers la salle à manger d'un pas traînant.

— Il est là, dans le tiroir, déclara-t-il en indiquant la table sur laquelle était posée une bouteille de whisky, mais pas de verre.

— Dans le tiroir ? répéta Earl en fronçant les sourcils. Méfie-toi, Charlie, si tu essaies de sortir une arme, je tire.

— Tu n'as qu'à l'ouvrir toi-même, suggéra Charlie Tate. Mais, écoute, mon garçon, je...

— La ferme !

Sans cesser de pointer son pistolet sur lui, Earl approcha de la table et ouvrit le tiroir. Il contenait une grande boîte métallique, de ces boîtes à biscuits que tant de ménagères récupèrent pour y ranger leur matériel de couture. D'une main fébrile, il en souleva le couvercle.

Le magot était bien là, soigneusement rangé en paquets de billets de vingt et cinquante dollars. Il y en avait encore plus qu'il ne l'avait espéré.

— Tu peux encore changer d'avis, déclara Charlie d'une voix calme. Si tu t'en vas d'ici tout de suite, je n'en dirai à personne...

Hypnotisé par tout cet argent, Earl ne l'écoutait même pas. Pendant plusieurs secondes, il regarda fixement les épaisses liasses en essayant d'évaluer combien il pouvait y avoir, puis, brusquement, il se souvint qu'il avait autre chose à faire. Quelque chose qui ne lui plaisait guère mais qui était indispensable.

Se retournant vers Charlie, il indiqua d'un geste du menton le mur derrière lui.

— Qu'est-ce qu'il y a sous ce tableau, Charlie ?
questionna-t-il sur un ton agressif. Un coffre ?

Le visage perplexe, Charlie Tate se retourna.

— C'est une simple cloison. Comment veux-tu que...

Il ne termina pas sa phrase. De toute sa force, Earl avait frappé avec la crosse de son arme et, sans un cri, le malheureux chancela puis s'abattit à la manière d'un pauvre pantin désarticulé.

Earl s'agenouilla, le bras levé et prêt à frapper de nouveau, mais, immédiatement, il se rendit compte qu'un deuxième coup ne serait pas nécessaire. Charlie Tate n'aurait plus jamais l'occasion de contempler ses piles de billets verts.

Les jambes flageolantes, il se redressa lentement. Ses muscles abdominaux étaient douloureusement contractés et il se sentait étrangement mal à l'aise.

Il était devenu un assassin...

Avisant la bouteille de whisky sur la table, il la saisit nerveusement, la décapsula et en porta le goulot à ses lèvres. Rarement, il avait bu une aussi longue rasade et, presque instantanément, il sentit l'effet de l'alcool dans ses veines. Après avoir respiré profondément, il en but une deuxième, tout aussi longue, puis reposa la bouteille sur la table.

C'est à ce moment-là qu'il entendit une portière claquer dans la rue. Il se retourna et vit par la fenêtre ouverte le gyrophare et l'antenne de radio de la voiture du shérif.

Les jambes d'Earl Munger qui, quelques instants plus tôt, semblaient incapables de le porter, retrouvèrent d'un seul coup toute leur souplesse et leur vélocité. Sans un coup d'œil derrière lui et sans même se préoccuper des éventuels indices qu'il pouvait avoir laissés, il s'empara de la boîte de billets, la cala sous son bras et se précipita vers la porte de service. Retourner à son camion par le chemin détourné qu'il avait emprunté à l'aller lui prit une dizaine de minutes. Des minutes au

cours desquelles il lutta désespérément contre son envie de se mettre à courir et de couper tout droit.

Il avait laissé son camion en haut d'une côte, afin de ne pas avoir à utiliser son démarreur et dès qu'il eut refermé la portière sur lui, il enleva le frein à main et débraya. Lentement, le véhicule s'ébranla et, quand il eut pris suffisamment de vitesse, il enclencha la seconde. Le moteur toussa, cala, puis toussa à nouveau et se mit enfin à ronronner normalement.

Après avoir roulé pendant deux ou trois kilomètres, il ralentit et tourna dans un étroit chemin de traverse mal entretenu qu'il savait conduire à un lac petit, mais très profond, connu localement sous le nom de la Grande Mare. Une fois qu'il y fut arrivé, il cacha le magot de Charlie Tate dans un sac à demi plein de granulés puis se débarrassa de la boîte à biscuits et de son pistolet en les jetant aussi loin que possible de la berge.

Une fois cette tâche terminée, il reprit tranquillement la route de l'entrepôt. A l'arrière de son camion, l'argent serait en sécurité et il pourrait éventuellement l'y laisser, mais il serait absurde de courir le moindre risque. Ce soir ou demain, il chercherait un endroit sûr où l'enterrer. Après, il n'aurait plus qu'à patienter jusqu'au jour où il trouverait un prétexte suffisant pour se quereller avec son patron, se faire licencier afin de quitter la ville et la région sans que personne ne se pose de questions à son sujet.

Quand il s'arrêta devant le quai de chargement de l'entrepôt, Burt Hornbeck sortit des bureaux et le regarda descendre de sa cabine, le sourcil froncé et l'œil noir.

— Ne t'ai-je pas vu faire le plein ce matin chez Gurney ? questionna-t-il sur un ton agressif.

— Oui et alors ? s'enquit Earl avec une feinte ingénuité.

Le visage de son patron s'assombrit un peu plus.

— Tu as déjà vu Gurney acheter quelque chose chez nous ?

— Euh... non.

— Et pour cause ! grommela Burt. Il se sert exclusi-

vement chez Ortman. La prochaine fois que tu auras besoin de gas-oil, va en prendre chez Cooper. Cooper se sert ici et je me sers chez lui. D'accord ?

— Les pneus avaient besoin d'être regonflés et Cooper n'a pas de compresseur, objecta Earl.

Le visage de Burt Hornbeck s'empourpra.

— Je m'en moque ! s'exclama-t-il. La prochaine fois que tu auras besoin de faire le plein de ce camion, va chez Cooper, un point c'est tout !

Earl ne répondit rien. Deux ou trois semaines encore, un mois au plus, et il n'aurait plus à se préoccuper de l'entretien de ce tas de ferraille, se dit-il en jubilant intérieurement. Il aurait une petite voiture de sport décapotable et toutes les plus belles filles du monde se bousculeraient pour monter à côté de lui.

D'un pas nonchalant, il se rendit aux toilettes et se lava le visage à l'eau froide. Il se sentait un peu mal à l'aise — le whisky qu'il avait bu, sans doute — mais cela ne l'inquiétait guère. Dans une heure ou deux, la sensation s'estomperait et tout irait bien. Dorénavant, d'ailleurs, tout ne pourrait qu'aller bien. Il était jeune, il avait de l'argent et la vie était belle.

Quand il revint sur le quai de chargement, la voiture du shérif était là et Stratton discourait au milieu d'un petit groupe d'employés de l'entrepôt et de commerçants voisins. Il était assis sur la chaise de cuisine qui était réservée d'habitude à Burt Hornbeck et son énorme masse la recouvrait, la rapetissant au point qu'on avait l'impression qu'il s'agissait d'une chaise miniature, d'un jouet d'enfant.

On pouvait avoir confiance en lui pour ne pas rester debout s'il avait la possibilité de s'asseoir, songea Earl en approchant de l'attroupement. S'il se présentait à un concours de flemme, sa seule apparition suffirait sans doute pour qu'il remporte la palme ! Earl était prêt à parier que pour traverser une rue, il était tout à fait capable de monter dans sa voiture, d'aller faire demi-tour au premier croisement et de revenir déposer sa montagne de graisse sur le trottoir d'en face. A propos de graisse, le comté pourrait économiser de l'argent en achetant un bloc de saindoux et en y épingleant une

étoile. Il aurait un shérif tout aussi efficace et, au moins, il n'y aurait pas de salaire à lui verser tous les mois.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Earl à Georges Dill, le propriétaire de la petite alimentation qui jouxtait l'entrepôt.

— C'est Charlie Tate, expliqua Georges. Il s'est empoisonné.

— Comment cela ? questionna Earl en ne dissimulant qu'avec peine sa stupéfaction.

— Il s'est suicidé en prenant du poison, expliqua Georges.

Le shérif leva les yeux vers Earl et hocha la tête.

— Oui, acquiesça-t-il, et, vraiment, Dieu seul sait pourquoi il a fait cela.

Sous le chapeau texan immaculé, le visage poupin de Stratton avait une expression perplexe et ses mains aux doigts boudinés pianotaient nerveusement sur ses genoux.

— Il... s'est empoisonné lui-même ? s'enquit Earl.

— J'ai toujours dit qu'il était fou, déclara Norm Hightower, le crémier dont le magasin était en face de l'alimentation de Dill. Apparemment, il l'était encore plus que je ne l'avais imaginé.

Une foule de questions se pressaient dans la tête de Earl, mais il ne pouvait en poser aucune. Il se passa la langue sur les lèvres et attendit.

Le shérif prit une petite enveloppe dans la poche de sa chemise, la regarda en secouant la tête avec incrédulité, puis la remit à sa place.

— Charlie m'a donné cette lettre une demi-heure avant que je ne le trouve mort, expliqua-t-il. Il m'avait bien recommandé de ne pas l'ouvrir avant demain, mais quelque chose m'avait troublé dans la manière dont il me l'avait dit. D'après lui, il s'agissait d'une plaisanterie inoffensive qu'il voulait faire à un ami... Enfin, toujours est-il que n'étant pas convaincu par son histoire ni son ton fausseté léger, je me suis arrêté à quelques centaines de mètres de chez lui et j'ai lu sa missive.

— Et il y annonçait son intention de se suicider ? questionna Joe Kirk, l'un des collègues de Earl.

— Oui, acquiesça le shérif.

— Il ne disait pas pourquoi il voulait en finir avec la vie ? s'étonna Frank Dorn, un autre commerçant du voisinage.

— Non, répondit Stratton. Il disait simplement qu'il allait mettre fin à ses jours et précisait le moyen qu'il allait employer pour ce faire. D'ailleurs, ajouta-t-il en prenant une petite boîte jaune et bleu dans l'une de ses poches, c'est une autre chose que je n'arrive pas à comprendre. Se tuer, passe encore, mais de cette façon... C'est vraiment trop horrible !

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Georges Dill.

— Du trioxyde d'arsenic, déclara le shérif en faisant sauter la petite boîte dans la paume de sa main. Je l'ai trouvée par terre, sous la table. Vide.

— C'est un poison mortel ? demanda le crémier.

— De la mort-aux-rats, répondit laconiquement Stratton. On l'appelle aussi anhydride arsénieux ou arsenic blanc. On meurt dans des souffrances atroces.

— Pourquoi diable a-t-il choisi un moyen pareil ? s'étonna Jim Ryerson, un mécanicien d'un garage voisin.

— C'est ce que je vous ai dit, commenta Norm Hightower. Il était fou.

Le shérif se leva lourdement et repoussa, comme à regret, la chaise de cuisine que son poids avait visiblement mise à rude épreuve.

— Enfin, murmura-t-il avec un soupir, il va falloir maintenant que je prévienne le procureur et le médecin légiste. Charlie, grâce à Dieu, n'avait pas de famille. Les familles, c'est ce qu'il y a de pire dans ces cas-là. On ne sait jamais comment leur annoncer la nouvelle et ensuite il y a les pleurs et les crises de nerfs. C'est étrange, mais les gens ont toujours de la peine à admettre qu'un de leurs proches ait été assez désespéré pour se suicider... Immédiatement, ils pensent à autre chose. A un crime ou à un accident, par exemple.

— J'ai donné une fois de l'arsenic à des rats, murmura Tom Martin, le droguiste du coin de la rue. Jamais je ne recommencerai. Quand j'ai vu ce que cela

faisait à ces rats... je... c'était insupportable. Même des rats ne méritent pas de mourir ainsi !

Le shérif hocha la tête doctement.

— Oui, acquiesça-t-il, je n'arrive vraiment pas à comprendre pourquoi ce pauvre Charlie a choisi de se tuer ainsi.

— Peut-être ne savait-il pas ce que cela lui ferait ? suggéra Tom Martin.

— Peut-être, peut-être, convint le shérif de sa voix traînante. S'il avait été parfaitement au courant des effets, je suppose qu'il n'en aurait pas versé toute une boîte dans sa bouteille de whisky ! Une pareille dose serait suffisante pour tuer la moitié de la ville. Maintenant, il faut que je vous quitte pour aller passer des coups de fil, ajouta-t-il en se dirigeant vers sa voiture de son pas lymphatique. Un suicide, c'est toujours ennuyeux, même si, comme dans le cas de Charlie, tout est parfaitement clair.

Sur le quai de chargement, Earl Munger dut faire un effort surhumain pour ne pas céder au sentiment de panique que les dernières phrases du shérif avaient fait naître en lui. Ce n'était pas étonnant qu'il n'ait même pas songé à vérifier si Charlie Tate était bien mort empoisonné ! Pourquoi aurait-il cherché des traces de coups ou de blessures ? Paresseux comme il était, il n'avait même pas dû se baisser sur le cadavre ! Et maintenant, se demanda Earl, dans combien de temps allait-il commencer à ressentir les premiers symptômes ? Très vite, sans doute. Le poison agissait déjà au fond de lui, insidieusement, lentement... A l'idée de la terrible agonie qui l'attendait, un frisson glacé lui parcourut le dos.

Se forçant à marcher normalement, il se dirigea vers son camion, monta dans la cabine et démarra.

Une fois sur la grande route conduisant à Belleville, il écrasa la pédale de l'accélérateur. Il fallait qu'il trouve un médecin et dans ce maudit pays, il n'y en avait que très peu. Le plus proche était le docteur Whittaker qui habitait à une dizaine de kilomètres avant Belleville. C'était un ivrogne, mais il connaissait son travail, du moins quand il était sobre.

Mais quand il arriva chez le médecin, Mme Whittaker lui dit que son mari était en visite et qu'elle n'avait aucune idée de l'heure à laquelle il rentrerait. Il courut presque pour revenir à son camion et son démarrage sur les chapeaux de roues laissa la dame bouche bée.

Le prochain médecin se trouvait à Courtney Hampton, à dix kilomètres à l'est de Belleville, sur l'ancienne route de la diligence.

Il commençait à ressentir les premiers effets maintenant. Une sorte d'élancement régulier tout au fond de l'estomac. Un élancement qui ne ressemblait en rien à tout ce qu'il connaissait. La douleur n'était pas très vive, mais elle grandissait inexorablement et il dut se retenir pour ne pas hurler. C'était l'arsenic. Il en était sûr ! La mort-aux-rats qui allait le tuer après l'avoir horriblement torturé !

Des feux rouges apparurent devant lui. Le croisement avec la nationale. Il garda le pied au plancher et, en atteignant le carrefour, il ferma les yeux, attendant le choc qui allait presque sûrement se produire. Des pneus crissèrent et des freins hurlèrent, mais il ne se produisit rien et quand il rouvrit les yeux, la route devant lui était libre.

Un quart d'heure plus tard, il s'allongeait sur la table d'opération du Dr. Jones, après lui avoir raconté la première histoire qui lui était passée par la tête.

— Ainsi, vous avez confondu le paquet de gros sel et celui qui contenait de la mort-aux-rats... commenta le praticien d'une voix amusée, tout en insérant laborieusement un cathéter dans son estomac. On ne répétera jamais assez qu'il ne faut jamais ranger les produits dangereux avec les produits alimentaires. Une telle imprudence est la cause de la plupart des empoisonnements et, hélas, ce sont souvent des enfants qui en sont victimes. Je comprends que vous ayez trouvé votre ragoût affreusement fade. L'arsenic est sans saveur et sans odeur. C'est la raison pour laquelle il a été tant utilisé par les empoisonneurs au cours des siècles.

Le lavage d'estomac dura une dizaine de minutes à peine et, lorsque le médecin eut terminé, Earl le regarda avec inquiétude.

— Il faudra que je revienne vous voir, Docteur ?
questionna-t-il.

— Normalement, ce ne devrait pas être nécessaire, répondit le médecin sur un ton affairé. Ce sera dix dollars, s'il vous plaît.

Pendant le trajet de retour, Earl Munger, pour la première fois de sa vie, sut ce que signifiait l'expression « exulter de joie ». C'était une sensation étrange, une sorte d'ivresse à laquelle il eut d'abord quelque peine à s'abandonner, mais, kilomètre après kilomètre, la sensation grandit en lui et il se mit à siffloter joyeusement. La vie était belle. Merveilleusement belle ! Comme au temps où il avait dix ans et où il n'avait d'autre souci que de s'amuser et d'être heureux.

Il prit presque sur les chapeaux de roues la longue courbe au-dessus de la place Haverman. Il avait l'impression d'avoir une voiture de course entre les mains et, étrangement, le vieux camion de livraison répondait presque comme s'il en était une. A cet instant, Earl n'aurait pas été étonné s'il avait dépassé une Ferrari, une Porsche ou une Lotus.

Brusquement, il eut envie de chanter et il chanta. A tue-tête, comme jamais il n'avait chanté, et le son de sa propre voix le grisa encore un peu plus. Il était fou, mais c'était si bon d'être fou quand on était riche et jeune et qu'on n'avait de comptes à rendre à personne !

Il chantait toujours lorsqu'il s'arrêta dans un crissement de freins et de pneus devant le quai de chargement de l'entrepôt.

Pour une fois, décida-t-il en descendant de sa cabine, il allait rentrer à pied chez lui et non en autobus. Il y avait bien trois kilomètres jusqu'au studio qu'il louait dans un immeuble minable, mais il se sentait plein d'énergie et avait envie de marcher, ce qui ne lui était pas arrivé depuis des années.

Tout le long du chemin, il continua de chanter ou de siffloter, les mains dans les poches et le cœur léger. Dans un mois, tout au plus, il serait à Miami, ou en Californie, peut-être. San Francisco, Los Angeles, les plages du Pacifique et les plus belles filles du monde...

En arrivant à son immeuble, il rêvait encore et c'est

quatre à quatre qu'il monta les marches de l'escalier dont les murs étaient recouverts de graffiti et dont le carrelage n'avait pas vu de balai depuis six mois au moins. Au palier du deuxième étage, il sortit ses clefs de sa poche et ouvrit la porte de son studio, l'esprit totalement accaparé par les éternelles vacances auxquelles sa vie allait désormais ressembler.

Le shérif était là, assis dans le seul fauteuil que possédait Earl. Son visage rose était aussi dénué d'expression qu'un pain de saindoux et ses doigts boudinés tapotaient doucement le revers de son chapeau texan qu'il avait posé sur ses genoux.

Earl le regarda fixement pendant une minute ou deux, puis il referma la porte derrière lui et s'assit sur le bord de son lit.

— Que faites-vous ici, shérif ? questionna-t-il sur un ton faussement léger.

— Mon adjoint et moi, nous vous attendions à l'entrepôt, répondit laconiquement Stratton.

— A l'entrepôt ? répéta Earl. Mais... je ne vous y ai pas vus...

— C'est normal, répliqua Stratton. Nous n'avons rien fait pour que vous nous voyiez. Il ne nous a pas fallu longtemps pour trouver l'argent, Earl.

— L'argent ? feignit de s'étonner Earl. Quel argent ? De quoi voulez-vous parler ?

Stratton soupira avec lassitude et prit l'enveloppe qui se trouvait toujours dans la poche de sa chemise.

— C'est une lettre de ma plus jeune fille, expliqua-t-il. Apparemment, elle ne va pas tarder à me faire à nouveau grand-père.

— Mais, c'est l'enveloppe que vous nous avez dit...

Earl ne termina pas sa phrase et, voyant qu'il commençait à comprendre, un sourire sans joie erra sur les lèvres de Stratton.

— C'est bien la même, acquiesça-t-il en prenant dans une autre poche la petite boîte jaune et bleu. Et quant à cette boîte de pastilles pour la gorge, elle n'a, grâce à Dieu, jamais contenu de mort-aux-rats.

Earl sentit sa bouche devenir sèche.

— Ch... Charlie ne s'est pas suicidé ? bredouilla-t-il. Il ne s'est pas empoisonné ?

— Non, déclara le shérif avec ironie. Les avares tiennent toujours beaucoup à la vie et, d'ailleurs, s'il avait voulu s'empoisonner, il n'aurait sûrement pas mis le poison dans une bouteille de whisky. Il ne buvait jamais d'alcool. Cette bouteille sur la table était la mienne, mon garçon. Charlie était un ami et il savait que je ne détestais pas boire un verre de temps à autre. Lors de ma première visite, ajouta-t-il en faisant sauter la petite boîte dans la paume de sa main, j'ai oublié mes pastilles et, quand je m'en suis rendu compte, je suis revenu les chercher. En le découvrant gisant par terre sans vie et en voyant que la porte de service était ouverte, j'ai tout de suite compris ce qui s'était passé et deviné que l'assassin était quelqu'un qu'il connaissait bien. Méfiant comme il était, il n'aurait jamais laissé entrer un inconnu chez lui.

— Mais pourquoi ? questionna Earl. Pourquoi avez-vous... ?

— Pourquoi j'ai inventé cette histoire de suicide et de mort-aux-rats ? J'en ai eu l'idée quand je me suis aperçu que le meurtrier avait bu une large rasade de whisky. Le goulot était encore poisseux et plusieurs gouttes étaient tombées sur la table. L'individu, probablement, avait eu besoin de se redonner du courage après l'acte qu'il venait de commettre.

Stratton s'interrompit et étudia longuement Earl entre ses paupières mi-closes. Il ressemblait à un gros chat. Un gros chat blasé et revenu de tout, qui ne trouvait même pas de plaisir à jouer avec une souris.

— Et alors ? questionna Earl sur un ton défensif quand cet examen devint trop insupportable.

— Le reste n'est pas très difficile à deviner, fit observer le shérif sans sourire. La première réaction d'un homme qui se croit empoisonné est d'aller trouver un médecin. Comme il n'y en a que quatre dans un rayon de trente kilomètres autour d'ici, il m'a suffi de les appeler et de leur demander de me prévenir dès qu'un homme se prétendant empoisonné se présenterait à leur cabinet.

— Mais, objecta Earl malgré lui, j'avais tous les symptômes. Une douleur lancinante au creux de l'estomac et...

— En prison, vous aurez tout le temps de lire des traités sur les troubles psychosomatiques, l'interrompit le shérif en se levant lourdement. Vous venez ? Il est tard et je suis trop vieux pour ne pas aimer me coucher tôt.

— Un piège, murmura Earl avec amertume. Un sale piège imaginé par un esprit tortueux et vicieux. Je suppose que vous êtes content de vous ?

Le shérif haussa un sourcil étonné.

— Pourquoi le serais-je ? Je suis simplement paresseux. Une enquête classique m'aurait sans doute conduit également jusqu'à vous, mais il aurait fallu pour cela que je relève vos empreintes digitales et les traces de pas que vous aviez laissées dehors, que je les compare à toutes celles des criminels potentiels. Cela aurait été un travail très long et très fastidieux ; aussi, quand j'ai entrevu la possibilité d'un raccourci, n'ai-je pas hésité un seul instant. C'est cela, la grande force des paresseux. Ils sont capables d'inventer n'importe quoi pour faire faire leur travail aux autres.

This day's Evil.

Traduction de L. de Pierrefeu.

Chantage à domicile

par

JOHN LUTZ

— Qu'est-ce que vous me voulez, au juste ?

— Je suis venu vous faire chanter, déclara posément le petit homme assis sur le bord du divan, dans une position confortable mais un peu guindée.

Dan Ogdon était occupé à ramasser les feuilles qui jonchaient la piscine, derrière la maison, quand il avait vu le petit homme pousser la barrière du jardin. Sur le moment, il avait pensé que le visiteur était le courtier en fonds mutuels qu'il attendait ; mais le petit homme, avec son allure très digne et son nœud papillon à pois, n'avait pas vraiment l'air d'un courtier en fonds mutuels.

— Me faire chanter ? répéta Ogdon.

Il battit des paupières, essayant de se rappeler quelle faute ignorée de tous il avait bien pu commettre dans le passé.

— Je ne saisis pas, dit-il enfin.

Le petit homme au nœud papillon sourit.

— Non, bien sûr. Moi, par contre, je saisis dix mille dollars en espèces.

— Encore un gadget promotionnel, je suppose, dit Ogdon. Je n'ai aucune inquiétude à me faire pour mon passé.

— Peut-être, dit le petit homme avec entrain, mais pouvez-vous en dire autant de votre avenir ?

— Vous êtes un agent d'assurances ! s'exclama Ogdon d'un air triomphant.

Cette idée parut amuser son visiteur.

— Dans un certain sens, ma foi, oui !

— Quel genre d'assurances vendez-vous ? s'enquit Ogdon.

— Des assurances-vie, répondit le petit homme sans la moindre hésitation.

Ogdon posa les mains sur ses genoux nus. Il se sentit soudain étrangement vulnérable, assis là dans son fauteuil en cuir, vêtu d'un bermuda multicolore.

— J'ai tout ce qu'il me faut de ce côté-là, dit-il, espérant contre tout espoir que l'homme se déciderait à partir.

— Détrompez-vous, rétorqua l'autre. Je sais presque tout sur votre compte, monsieur Ogdon. J'ai fait des recherches très poussées sur vous. Vous avez quarante ans, vous êtes séparé de votre femme et de vos enfants, et votre agence de location de voitures vous a rapporté l'an dernier trente-cinq mille dollars.

— Vous êtes très au courant, monsieur... comment, déjà ?

— Je ne me suis pas présenté.

— Bon, écoutez, j'ai beaucoup de choses à faire. Donc, si vous n'y voyez pas d'inconvénient...

Ogdon se leva et se dirigea vers la porte d'entrée.

— Si je m'en vais maintenant, monsieur Ogdon, vous serez mort d'ici un mois.

Ogdon se rassit.

— Quelle est la compagnie qui vous emploie ?

— Je travaille à mon compte.

— Vous êtes un agent d'assurances indépendant ?

— Un maître chanteur indépendant.

Ogdon se sentit rougir. Il soupira :

— Bon, monsieur Machin-Chose, qu'est-ce que vous désirez exactement ?

— Dix mille dollars en espèces, comme je vous l'ai dit.

— Et pourquoi faudrait-il que je vous donne dix mille dollars, je vous le demande ?

— Parce que si vous refusez, je vous tuerai.

L'espace d'une seconde, Ogdon fut abasourdi.

— Mais... pourquoi voudriez-vous me tuer ?

— Oh ! miséricorde, je ne veux pas vous tuer, mais

je m'y verrai contraint si vous ne me versez pas cet argent. C'est mon métier, voyez-vous.

— Non, je ne vois pas. Pourquoi m'avoir choisi, moi ?

— Parce que vous avez de l'argent, monsieur Ogdon, tout simplement. A intervalles réguliers, je sélectionne une personne comme vous et je lui demande de me verser une somme insignifiante, sans quoi je la tue. Si vous n'aviez pas été chez vous aujourd'hui, je me serais sans doute rabattu sur un autre client. Je suis un homme très occupé.

— Vous êtes fou !

— Oui, mais j'aurai bientôt suffisamment d'argent pour me contenter d'être excentrique.

— Sortez avant que j'appelle la police ! s'emporta Ogdon.

— Si vous faites cela, monsieur Ogdon, je partirai, voilà tout. Mais que pourra donc faire la police ? D'ailleurs, elle ne vous croira probablement pas. Et moi, au moment opportun, je vous tuerai. Ne croyez pas que je sois rancunier, mais je ne peux pas me permettre de faire des exceptions. Non seulement ce serait mauvais pour les affaires, mais je dois vous avouer que je suis un peu perfectionniste.

— Et si je vous jette dehors ? gronda Ogdon d'une voix coléreuse.

— Ma foi... dans ce cas, je vous tuerai ici même, répondit posément le petit homme.

— Avec quoi ?

Le visiteur plongea la main dans la poche intérieure de sa veste de sport, de coupe classique, et en sortit un stylo rouge.

— Avec ça, dit-il en souriant.

— Votre stylo !

— En fait, gloussa le petit homme, ce n'est pas vraiment un stylo.

Il y eut un claquement sec, semblable à une faible détonation, et la lampe qui était posée sur la table, près d'Ogdon, vola en éclats.

— C'est un pistolet à deux coups, expliqua le petit homme en faisant tourner l'arme dans sa main. Extrê-

mement discret et fiable. Il tire même sous l'eau, paraît-il.

Ogdon sentit la peur l'envahir. La peur et l'incrédulité à la pensée qu'une telle chose pût lui arriver — pour de vrai — en ce samedi après-midi tout à fait ordinaire par ailleurs.

— Dix mille dollars, c'est une grosse somme, bredouilla-t-il d'une voix chevrotante.

— Disons donc 9 999 dollars, concéda aimablement le petit homme.

Ogdon contempla les débris de la lampe, en s'efforçant de reprendre le contrôle de sa respiration. Tout ce qu'il voulait, à présent, c'était que ce dément s'en aille. Il était prêt à accepter les conditions du maître chanteur, quelles qu'elles fussent.

— Comment vous remettrai-je l'argent ?

— Envoyez-le dans une enveloppe en papier kraft aux Entreprises B.M., boîte postale 19. Disons... dans une semaine, si cela vous convient.

— Ce sera parfait, dit Ogdon.

Il n'osait pas bouger de son fauteuil. Le petit homme se leva et lissa avec soin les plis de son pantalon.

— Bien entendu, dit-il, vous vous proposez d'avertir la police dès que je serai parti, afin qu'elle m'arrête lorsque j'irai chercher l'argent au bureau de poste.

Il eut un sourire en coin.

— Permettez-moi de vous dire que vous ne posséderez guère d'éléments pour étayer votre histoire. Le seul fait tangible sera que vous m'aurez envoyé de l'argent : ce n'est pas là une preuve de chantage. Et vous ne pourrez pas prouver que je suis venu vous voir.

Il boutonna le second bouton de sa veste de sport.

— Et pour finir, conclut-il, je vous tuerai quand même.

— Je vois, murmura Ogdon.

Effectivement, il voyait.

Le petit homme se dirigea vers la porte d'entrée et remit son stylo dans sa poche. Avant de partir, il jeta un bref coup d'œil autour de lui.

— C'est gentil, chez vous.

Sur ces mots, il s'en fut.

Hébété, Ogdon resta cloué sur son siège. Cette effarante visite avait-elle réellement eu lieu ? Que devait-il faire ? Que *pouvait-il* faire ?

Il commença par se préparer un drink, puis il alla s'asseoir dans le patio pour réfléchir à la situation.

Il ne devait sous aucun prétexte donner les dix mille dollars à ce cinglé. Non seulement c'était une très grosse somme, mais rien ne lui prouvait que l'inconnu ne renouvellerait pas ses exigences par la suite. Ogdon aurait bien voulu oublier tout cela, faire comme si cette histoire n'était qu'un désagréable incident sans conséquence, mais il se rappelait le coup de feu — d'une grande précision — et la lampe brisée.

Enfin... il avait une semaine devant lui pour trouver une solution. Il posa son verre sur la table métallique et alla dans le garage à trois places, au bout du jardin, où il entreprit de bricoler ses vieilles voitures de collection. Cette activité ne manquait jamais de l'apaiser...

Ogdon décida finalement de prévenir la police, qui lui envoya un certain sergent Mortimus. Celui-ci était un petit homme rondouillard d'une soixantaine d'années, aux épais cheveux blancs, au gros nez rouge et aux yeux larmoyants.

— Ahh, mes jambes ! gémit-il en s'asseyant sur le divan. J'ai passé trop d'années à battre le pavé.

Le sergent refusa la bière que lui proposait Ogdon. — « Jamais pendant le service » — et écouta en silence le récit de son hôte.

— C'est incroyable, dit-il lorsque Ogdon eut terminé.

— Je craignais que vous ne disiez ça.

— Oh, rassurez-vous, je vous crois ! Vous avez de la chance d'être tombé sur moi ; j'ai vu bien des choses depuis que je suis dans la police. Malheureusement, cette époque-là touche à son terme. (Il secoua tristement la tête.) Je prends ma retraite dans six mois, monsieur Ogdon. A cause de mes jambes.

— C'est chouette, dit Ogdon.

— Chouette ? Non, monsieur Ogdon. J'aime mon métier.

— Parfait... ça, c'est chouette. Mais qu'avez-vous l'intention de faire au sujet de ce chantage ?

— Eh bien, nous épinglerons cet individu quand il se présentera au bureau de poste pour récupérer l'argent.

Ogdon soupira intérieurement.

— C'est ce qu'il a prévu que vous feriez.

— Plus exactement, c'est ce qu'il craint que nous fassions. Ne vous tracassez pas, monsieur Ogdon, nous ne permettrons à personne d'extorquer impunément de l'argent à d'honnêtes citoyens de cette ville.

— Regardez ce qu'il a fait de ma lampe, dit Ogdon. Ne le sous-estimez pas trop ; c'est un excellent tireur.

— Un dingue du flingue, ricana le sergent Mortimus. Rassurez-vous, on ne lui donnera pas de revolver au cabanon de l'Etat !

— Dois-je obéir à ses instructions et lui expédier l'argent ? demanda Ogdon.

— Nous marquerons les billets et vous les enverrez par la poste. Ensuite, nous le cernerons et nous l'arrêterons. Ahh !

Le sergent Mortimus se leva et se dirigea vers la porte en clopinant.

— Ne vous en faites pas, monsieur Ogdon, son compte est bon.

Le samedi après-midi, Ogdon fut convoqué au poste de police. Il y retrouva le sergent Mortimus et un certain lieutenant Sifford, qui l'amènèrent devant une lourde porte en bois percée d'une haute petite fenêtre.

— Est-ce votre homme ? demanda le lieutenant.

Ogdon colla un œil contre le judas et regarda dans la minuscule cellule. Le petit homme était assis sur l'unique chaise de la pièce, les jambes croisées, l'air parfaitement dégagé. D'un geste machinal, il porta la main à son cou pour redresser son nœud papillon à pois.

— C'est bien lui, dit Ogdon en se détournant de la porte.

Le sergent Mortimus arbora un sourire triomphant.

— Vous êtes formel ? insista le lieutenant.

— Absolument.

— Nous allons être obligés de le relâcher.

Interloqué, Ogdon fut quelques instants avant de pouvoir bredouiller :

— Vous allez *quoi* ?

— Nous sommes contraints de le laisser partir, dit le lieutenant. Nous n'avons aucune preuve contre lui. Tout ce qu'il nous est possible de prouver, c'est que vous lui avez expédié de l'argent par la poste.

— Heureusement que nous avons marqué les billets, déclara avec fierté le sergent Mortimus. Il les avait en sa possession lorsque je l'ai appréhendé.

Ogdon faillit avoir une attaque :

— Mais pourquoi l'avez-vous arrêté, si vous saviez que vous ne pourriez pas le mettre en prison ?

D'une main experte, le lieutenant gratta une allumette pour allumer sa cigarette.

— Il nous fallait vérifier vos dires, monsieur Ogdon, expliqua-t-il. Reconnaissez que votre histoire était difficile à avaler. De notre point de vue, vous pouviez très bien être un dangereux timbré.

— Mais maintenant, dit le sergent, nous savons que vous dites la vérité. Même si nous ne pouvons pas le prouver.

— Le gars est fiché, à présent, déclara le lieutenant d'un air supérieur.

Ogdon était au bord de l'apoplexie.

— Mais... et moi ? cria-t-il d'une voix vibrante de colère. Il est peut-être fiché, mais moi je suis fichu ! Il a juré de me tuer !

— Il est manifestement déséquilibré, dit le lieutenant. Il ne parlait sans doute pas sérieusement. Selon moi, c'était juste une tactique pour vous effrayer.

— Selon moi, c'était une bonne tactique ! écuma Ogdon. J'exige la protection de la police !

— Si ça doit vous rassurer, dit le lieutenant, nous vous enverrons quelqu'un demain matin.

— Et ce soir, alors ? Si vous le relâchez maintenant...

Le lieutenant fronça les sourcils d'un air pensif.

— Je suis persuadé que Tweeker ne tentera rien dans l'immédiat, mais nous ferons quand même surveil-

ler votre domicile cette nuit par une voiture de patrouille en attendant qu'un de nos hommes prenne la relève demain matin.

— Tweeker ?

— C'est son nom, dit le lieutenant. Tom Tweeker.

— C'est son *vrai* nom ?

Le lieutenant haussa les épaules.

— C'est ce qu'il affirme.

Ogdon crispa les poings.

— *Personne* n'a jamais porté un nom pareil !

— Tweeker, si.

Le lieutenant s'approcha d'un bureau sur lequel se trouvait une cafetière électrique déglinguée et se versa une tasse de café.

— Il n'avait pas de papiers sur lui ; nous nous employons à vérifier son identité.

Ogdon souffla bruyamment par le nez et se détourna pour partir.

— Ne vous en faites pas, dit le sergent Mortimus. Il y aura une voiture de patrouille devant chez vous toutes les nuits et un policier vous protégera durant la journée.

— Merci, dit sèchement Ogdon en tendant la main vers la poignée de la porte.

La voix du lieutenant le retint :

— A propos, monsieur Ogdon... Nous avons restitué les dix mille dollars à votre banque.

— Très efficace, lança-t-il par-dessus son épaule.

Il lui sembla entendre distinctement le sergent Mortimus dire merci.

Le lendemain matin, lorsqu'il ouvrit sa porte en réponse au coup de sonnette, Ogdon ne fut pas vraiment surpris de voir sur le seuil le sergent Mortimus. Le policier portait un pantalon d'uniforme bleu marine et une chemise d'été bleue avec trois larges galons cousus sur chaque manche.

— On m'a chargé de vous protéger, monsieur Ogdon, annonça-t-il en entrant.

— Je ne l'aurais pas deviné, marmonna Ogdon.

Le sergent alla s'asseoir dans le fauteuil le plus confortable du living-room.

— Ahh ! fit-il en massant ses jambes à travers le tissu bleu foncé de son pantalon. Si vous voulez travailler ou faire je ne sais quoi, ne vous gênez pas pour moi. Vaquez à vos occupations comme si je n'étais pas là ; la seule différence, c'est que je serai là.

— Je vais prendre quelques semaines de congé, dit Ogdon. J'ai les nerfs en pelote.

— Comme vous voudrez, monsieur Ogdon. — Le sergent fit la moue. — Je ne suis pas habitué à ce genre de mission. Moi, je suis plutôt un homme d'action. — Il secoua la tête. — Malheureusement, mes jambes ne me soutiennent plus.

— Je sais, dit Ogdon. Vous prenez votre retraite dans six mois.

Le sergent Mortimus émit un rire bref.

— Les vieux sergents ne meurent jamais, monsieur Ogdon ; on s'en débarrasse en leur donnant une pension.

Malgré l'heure matinale, Ogdon éprouva le besoin de prendre un verre.

— Ils pensent probablement que le vieux sergent Mortimus n'est plus assez solide pour accomplir les tâches rudes, poursuivit tristement le policier. C'est pour ça qu'ils m'ont chargé de vous protéger.

Je n'arrive pas y croire, pensa Ogdon. Je n'arrive pas à croire que tout ça soit réel.

La sonnerie du téléphone retentit.

Les deux hommes écoutèrent l'appareil sonner trois, quatre, cinq fois.

— Allez-y, dit le sergent Mortimus. Répondez.

Ogdon traversa la pièce, décrocha le récepteur et le porta à son oreille.

— Allô ?

— Monsieur Dan Ogdon ?

— Oui.

— Ici votre maître chanteur, monsieur Ogdon, C'est bien regrettable que vous ayez averti la police. Ils m'ont retenu pendant quatre heures. Comme je vous l'ai dit, je suis un homme occupé.

— Vous voulez peut-être que je vous présente des excuses ?

— Vous le devriez, mais je n'en espère pas tant. Vous pensez être à l'abri, monsieur Ogdon, parce que vous avez une voiture de patrouille devant la maison et un garde du corps auprès de vous ; mais, en réalité, vous n'êtes pas du tout en sécurité. Je dispose contre vous d'une arme imparable — une arme d'un genre tout particulier.

La gorge sèche, Ogdon se rappela le pistolet-stylo.

— Apparemment, vous vous spécialisez dans les armes originales.

— Uniquement quand j'y suis obligé, monsieur Ogdon. Bon, je dois maintenant raccrocher. Je ne voudrais pas que la police puisse localiser cet appel et remonter jusqu'à moi. Bonne journée, monsieur.

— Attendez !

Mais la communication était bel et bien coupée.

— Qui était-ce ? s'enquit le sergent.

— Tweeker. Il dit qu'il va me tuer avec une arme qui sort de l'ordinaire.

— Simple menace en l'air.

— Qu'allons-nous faire ?

Le sergent passa une main dans ses épais cheveux blancs.

— Vous savez jouer au rami ?

Ogdon émit un juron et entreprit d'arpenter la pièce. Il tourna en rond pendant plus d'une heure, imaginant fiévreusement les armes les plus délirantes, depuis les bombes au plastic jusqu'aux rayons laser mortels. Finalement, il poussa un gémissement de frustration.

— D'accord, dit-il. Jouons au rami.

Le sergent leva les yeux du journal qu'il était en train de lire.

— Un penny le point ?

Ogdon accepta d'un signe de tête.

— Allons dans la cuisine, dit-il. Là-bas, il n'y a qu'une seule fenêtre.

Le sergent Mortimus se mit péniblement debout.

— Ahh ! Bravo, monsieur Ogdon, vous pensez à tout. Vous auriez dû être flic.

Plus d'une semaine s'écoula ainsi, en d'interminables parties de rami dont le sergent Mortimus était le seul

bénéficiaire — car il avait, lui, l'esprit entièrement au jeu.

Quand il en avait plus qu'àsssez de jouer aux cartes, Ogdon allait bricoler ses vieilles voitures dans le garage tandis que le sergent, assis dans une chaise longue, l'observait avec intérêt. De temps à autre, le policier faisait des remarques du genre : « Dans ma jeunesse, je suis souvent monté dans des Modèles T, mais je ne me rappelle pas en avoir vu de cette couleur noire... Mon vieux père avait autrefois une Hupmobile comme celle-là, mais la sienne était en bien meilleur état. »

Ogdon travaillait sur la suspension de la fameuse Hupmobile, attendant que le sergent Mortimus se livre à de nouveaux commentaires éclairés, lorsqu'il entendit le policier se lever de son siège en gémissant. Ogdon tourna légèrement la tête et, de l'endroit où il était — étendu sur un chariot, sous la voiture — il vit approcher les jambes du sergent, ces jambes qui faisaient tant parler d'elles.

— Il fait trop chaud au soleil, dit le sergent.

D'une poussée, Ogdon se glissa plus avant sous la voiture pour serrer un écrou.

Après quelques minutes de silence, Ogdon jeta un coup d'œil vers l'avant de la voiture et constata que le policier était toujours là.

— Installez donc votre transat à l'ombre, suggéra-t-il.

Il détestait qu'on le regarde travailler.

Le sergent ne répondit pas. Soudain, Ogdon aperçut, à côté de l'une des luisantes chaussures noires de Mortimus, la lourde masse métallique d'un marteau de forgeron. Apparemment, l'extrémité du long manche en bois se trouvait entre les mains du sergent. L'automobile n'était maintenue en l'air que par un simple cric en métal, or le marteau en était dangereusement près.

— Faites attention au cric, dit Ogdon en poussant sur ses talons pour se sortir de sous la voiture.

Le chariot bougea de quelques centimètres, puis s'immobilisa. Quelque chose était coincé sous l'une des roues, l'empêchant d'avancer.

— L'idée n'est pas de moi, dit le sergent.

Ogdon vit les chaussures noires vernies s'écarter l'une de l'autre, comme si leur propriétaire se campait solidement sur ses pieds pour brandir le lourd marteau.

Ogdon se raidit brusquement, en proie à une terreur indicible. Les roues avant de la voiture étaient démontées ! Il n'y avait aucun obstacle pour empêcher cette masse métallique de plus d'une tonne, immobilisée à quelques centimètres de son visage, de s'effondrer sur le sol en ciment.

— C'est une plaisanterie ou quoi ? bredouilla-t-il d'une voix altérée par la peur.

— Je n'ai aucune envie de vous faire du mal, monsieur Ogdon, croyez-moi, répondit le sergent d'un ton plein de sympathie. Mais, voyez-vous, je prends ma retraite dans six mois — à cause de mes jambes — et j'estime avoir bien mérité cette retraite. Il faut donc que vous ayez un accident.

— Je ne comprends pas ! sanglota Ogdon. Qu'est-ce que ça a à voir ?

— C'est lui qui m'oblige à faire ça, dit le sergent. C'est Tweeker.

La lumière se fit alors dans l'esprit d'Ogdon. Il battit frénétiquement des talons pour essayer de faire rouler le chariot, mais celui-ci ne voulait pas bouger d'un pouce, ni en avant ni en arrière.

— Je ne peux pas faire autrement, monsieur Ogdon ; il me tuera si je ne lui obéis pas. Il me tuera.

Ogdon vit le lourd marteau décrire un arc fatal. Il essaya en vain de hurler.

— Personnellement, dit le sergent, je n'ai rien contre vous.

Il y eut un choc métallique.

The Weapon.

Traduction de Gérard de Chergé.

Une voix dans le feuillage

par

DONALD OLSON

Quand je repense à ces dernières semaines, je m'aperçois qu'à aucun moment je n'avais considéré le fait que Cobb vienne vivre avec moi ici, à Chicago, comme un arrangement définitif. Appelez ça de l'égoïsme, mais j'escomptais bien qu'il retourne à Fairhill pour la rentrée des classes — à supposer, naturellement, que Sam McAllister n'eût pas été arrêté entre-temps pour meurtre. Seulement voilà : chaque fois que je glisse une allusion en ce sens, Cobb fait la sourde oreille, avec son fameux petit sourire méditatif, ce sourire qui le fait ressembler à un Talleyrand adolescent ou à son héros favori, Lawrence d'Arabie, parlementant avec des Bédouins sournois à la lueur blême d'une lune orientale.

Pour un garçon de quatorze ans, Cobb a un aplomb et une personnalité remarquables. Quand je le vois arpenter mon vaste appartement, l'air absorbé, avec *Les Sept Piliers de la Sagesse* sous le bras, j'éprouve parfois l'effrayante impression qu'il dresse des plans pour se rendre maître des lieux — comme s'il s'agissait d'une zone frontière stratégique encore occupée par l'ennemi. Mais ce n'est sûrement là qu'un effet de mon imagination, *moi*, son ennemi, ce qui est absurde.

J'ai fait la connaissance de Cobb McAllister lorsque je suis retourné à Fairhill après quatorze années d'absence, en réponse à la lettre de Sam m'annonçant que la mère de Cobb était morte. Morte et enterrée, pour être précis. C'était bien le genre de Sam d'avoir eu

la délicatesse de m'informer de la mort de Vinnie — mais trop tard pour me permettre d'assister à l'enterrement. Comme la plupart des personnes qui sont nées dans une petite commune rurale, je me berçais de l'illusion que rien n'aurait changé durant mon absence : ni les gens, ni le cours paisible de la vie, ni ma maison natale... ni, surtout, cette jungle d'arbres aux troncs gravés de cœurs, cette Forêt de Cobb qui avait été le théâtre enchanté des jeux de notre enfance. Oui, contre toute raison, je me cramponnais à cette dernière illusion, malgré la dernière lettre de Vinnie m'annonçant qu'une entreprise du Middle West avait acheté les terrains qui bordaient la grand-route afin d'y construire un lotissement baptisé Fairhill Farms.

En fait, les trains ne s'arrêtaient plus à Fairhill et Sam dut venir me chercher en voiture à l'aéroport de Breezeford. Physiquement, il n'avait pas beaucoup changé : même silhouette mince, même regard circonspect, même allure calme et réservée qu'à l'époque où nous étions inséparables, Vinnie Cobb, lui et moi. Il n'avait jamais été très causant, et les tristes circonstances de ces retrouvailles ne nous aidèrent pas à briser la glace durant le trajet jusqu'au village.

Lorsque je lui demandai si Vinnie était morte d'une longue maladie, il se contenta de répondre : « Non, rien de ce genre. » Malgré ses réticences, je sentis qu'il était très préoccupé et que, tôt ou tard, il éprouverait le besoin de s'épancher.

Nous passâmes devant la maison des Kidwell et devant les écuries de louage. Puis, moi qui m'étais préparé à trouver défiguré le site privilégié de ma jeunesse, j'eus la délicieuse surprise, quand nous atteignîmes la Forêt de Cobb, de voir simplement apparaître un immeuble neuf en briques, seul de son espèce, carcasse aux vitres brisées qui se dressait au milieu de la végétation, les hautes herbes ne parvenant pas à camoufler la route sinueuse qui y accédait. Tout autour de cette monstruosité s'étendait la Forêt de Cobb, intacte, ressuscitant avec force un flot de souvenirs enchanteurs qui me firent monter les larmes aux yeux

— des larmes pour Vinnie, pour moi, pour les doux émerveillements de notre enfance à jamais perdue.

— Ils avaient prévu de construire tout un lotissement, expliqua Sam, sans que je lui pose aucune question.

— Que s'est-il passé ?

— La compagnie a abandonné. Le mauvais œil, la faillite...

Il ralentit, se laissa dépasser par un camion et traversa la route pour s'engager dans l'allée de la vieille propriété familiale des Cobb où Vinnie et lui avaient toujours vécu depuis leur mariage.

— Cobb ! appela Sam d'une voix impérieuse en entrant dans le salon. Où diable est encore fourré ce gosse ?

Il alla de pièce en pièce en appelant le garçon, mais personne ne répondit.

— Laisse tomber, lui dis-je. Il finira bien par se montrer.

— On lui a pourtant fait la leçon... Depuis les ennuis qu'il y a eu, il sait qu'il ne doit pas traîner dehors à cette heure-ci.

— Quels ennuis ?

— Les coups de fusil. Les meurtres. Vinnie ne t'en a pas parlé ?

Ainsi donc, il savait que Vinnie m'écrivait. Ce n'était pas étonnant : Vinnie n'était pas du genre à cacher cela à son mari.

— Je n'avais plus de nouvelles de Vinnie depuis des mois, dis-je.

Un autre que Sam aurait répliqué avec une ironie cinglante ; lui, il se contenta d'esquisser son petit sourire énigmatique, poliment incrédule.

— C'est vrai, Sam, je t'assure, insistai-je.

Ignorant cette protestation, il m'expliqua en quoi consistaient les fameux « ennuis » :

— Tout a commencé avec cet infernal projet de lotissement. A en croire la rumeur, l'affaire était financée par la Mafia. Mais de nos jours, on dit ça à tout propos, même dans cette région. Toujours est-il que l'entreprise a construit un premier immeuble, celui

que tu as vu. Là-dessus, un des maçons a été tué d'un coup de fusil. Sur le moment, on a pensé que c'était un chasseur, une balle perdue, mais un autre ouvrier est mort dans les mêmes circonstances. Et puis il y a eu une vague de vandalisme, diverses déprédations. Ils ont quand même réussi à terminer l'immeuble, et deux locataires se sont installés. L'un a été tué d'une balle tirée à travers la fenêtre de sa chambre. L'autre a été blessé. Paralysé à vie. On n'a pas pu retrouver la trace du tireur. La police a établi qu'il s'était servi d'un fusil volé chez les Kidwell pendant que ceux-ci étaient en Floride. Une arme très puissante, avec une lunette Bushnell perfectionnée. Johnny Kidwell me l'avait prêtée un jour, à la chasse... Bref, après ces événements, on a enterré le projet. Ça a tout flanqué par terre. Personne ne voulait plus habiter l'immeuble. Ensuite, l'entreprise a eu des ennuis financiers ; ç'a été le coup de grâce. Aujourd'hui, tout le monde évite ces parages. Même les gosses. Sauf Cobb, évidemment. Lui, il est toujours fourré dans les bois. Tu te souviens comment on était, nous autres. Il est exactement pareil.

Debout devant la fenêtre, Sam contemplait, de l'autre côté de la grand-route, la lisière d'arbres au bord de laquelle on distinguait tout juste le reflet du soleil couchant dans le ruisseau, là où celui-ci émergeait en serpentant de la clairière pour se perdre dans les prés.

— C'est cette satanée cabane dans l'arbre, marmonna-t-il. Je te jure que j'ai songé plus d'une fois à la démolir.

— *Notre* cabane ? Elle existe toujours ?

Il me lança un regard chargé de tristesse mélancolique.

— Elle était construite pour durer éternellement, souviens-toi.

La cabane des bois... Le cœur de notre univers, le centre de nos activités, le symbole de mes souvenirs les plus heureux où les étés dorés dispensaient sans fin leur charme envoûtant. J'évoquai cet endroit béni, j'évoquai Vinnie telle qu'elle était à dix-sept ans, là-haut, dans le feuillage, avec des ombres vertes pour toute

parure, penchée sur moi pour m'embrasser, le sourire aux lèvres... Ce dernier été, ce merveilleux été.

— Tu penses que Cobb y est ?

Le visage de Sam se rembrunit.

— S'il y est, je l'écorche vif.

— Je vais voir.

Il protesta, affirmant que, après la fatigue du voyage, je devais avoir envie de défaire ma valise et de prendre une bonne douche. Mais ce n'étaient là que des prétextes, je le savais : en réalité, il voulait me parler de ce qui le tracassait — quoi que ce fût. Mais moi, je sortais déjà en courant, sans réfléchir plus avant ; c'était plus fort que moi. En cet instant, je n'avais qu'une seule et unique envie : retourner à la cabane, la voir au soleil couchant, telle que je me l'imaginais si souvent dans mes rêveries, à Chicago.

Je traversai la route, la prairie, et m'enfonçai dans les ombres de la clairière, en suivant le ruisseau jusqu'au grand rocher où poussaient des myosotis et des primevères d'un jaune éclatant. Il y en avait des quantités, autant qu'à l'époque où, enfant, je pataugeais dans l'eau à contre-courant. En l'occurrence, je n'essayai pas d'escalader la berge comme je l'eusse fait autrefois ; je longeai le ruisseau jusqu'à l'extrémité de la clairière, puis je contournai « notre » arbre.

Là, je m'arrêtai sous les branches et levai la tête pour crier :

— Cobb ? Cobb McAllister ? Tu es là-haut ?

Silence. Même les oiseaux se turent, les uns après les autres. Autour de moi, l'odeur des bois et les dessins du soleil sur les feuilles étaient semblables à des clefs qui ouvraient dans ma mémoire des portes longtemps fermées.

Je me présentai — sans savoir si mon nom lui dirait quelque chose — et lui expliquai que j'avais participé à la construction de la cabane. Enfin, j'ajoutai :

— Si tu me laisses monter, je ne dirai pas à ton père que je t'ai trouvé ici.

Une voix me parvint des feuillages :

— Attention, en bas.

Une épaisse corde à nœuds tomba à mes pieds, et je pus constater que c'était la même qu'autrefois. Je

l'agrippai et me hissai le long du tronc jusqu'aux branches basses, à travers lesquelles je me frayai péniblement un chemin pour atteindre la trappe peinte en vert. Je me glissai par l'ouverture et m'étalai, haletant, sur la plate-forme qui donnait sur l'unique pièce, une grande pièce encombrée de sacs de couchage, de bouts de chandelles, de cordes, de canifs, de jumelles, de gamelles et de gobelets en fer-blanc — tout un matériel indispensable qui n'avait pas changé depuis l'époque où j'avais passé tant et tant d'heures heureuses dans cette cabane.

Vinnie m'ayant envoyé des photos de Cobb à diverses étapes de sa croissance, je ne fus pas surpris de voir un beau garçon robuste, grand pour son âge, presque aussi sérieux qu'un adulte. Il me donna une brève poignée de main, sans le moindre embarras, et je lui présentai mes condoléances. Nous bavardâmes de choses et d'autres, puis je finis par lui demander si sa mère lui avait parlé de moi.

— Oh ! oui, dit-il. Elle parlait souvent de vous trois, des bons moments que vous aviez passés ensemble. Ça, oui.

C'était étonnant de voir le nombre de choses qui n'avaient pas changé. On eût dit que cette cabane était un lieu de pèlerinage renfermant des reliques sacrées. Je pris sur l'étagère le *Robin des Bois* de Pyle pour montrer à Cobb mon nom griffonné sur la page de garde. Il eut un sourire poli, et je me demandai s'il ne jugeait pas ridicule une telle excitation de la part d'un adulte : son attitude avait quelque chose de distant qui me déconcerta. M'efforçant de recouvrer ma dignité de « grande personne », je me penchai à l'unique petite fenêtre, orientée à l'ouest, d'où l'on voyait, par-dessus la cime des arbres, les fenêtres du lotissement abandonné.

— La dernière fois que je suis venu ici, dis-je, on avait une vue imprenable sur le pont d'Overhead.

— Ouais, je sais. C'était avant qu'ils construisent cet immeuble à la noix. Mais on a eu de la veine. Théoriquement, il aurait dû y en avoir un tas d'autres aussi horribles.

Bien que l'horizon fût strié de traînées rougeâtres, la clairière, en dessous de nous, était déjà enveloppée d'ombres nocturnes.

— Ton père m'a parlé des meurtres qui ont été commis. Tu n'as pas peur de rester seul ici à cette heure tardive ?

Cette idée parut l'amuser.

— Pourquoi ? dit-il. Qui donc voudrait me tuer ? Quelquefois, Vinnie et moi, nous restions ici à observer les étoiles jusqu'à minuit passé.

Vinnie. Voilà qui ne me plaisait pas. Que les enfants appellent leurs parents par leur prénom est une innovation qui m'a toujours choqué.

Tandis que nous rentrions à la maison, je lui demandai — comme je l'avais déjà fait avec Sam — si Vinnie avait été malade avant de mourir.

D'une voix acerbe, comme si quelque chose lui irritait la langue, Cobb répondit :

— Il vous a dit qu'elle était malade ?

— Qui ?

— Sam. Il vous a dit ça ?

— Pas exactement, non.

— Elle n'était pas malade du tout. Elle est tombée du haut de la terrasse.

Ces paroles, prononcées d'un ton désinvolte, me donnèrent froid dans le dos. En sortant des bois, nous longeâmes le ruisseau, serpentín argenté qui, tel du mercure, courait dans la prairie à la lueur grisâtre du crépuscule.

— Je n'avais pas eu de nouvelles d'elle depuis des mois.

— Elle vous écrivait ? dit-il d'un ton excité.

— De temps à autre.

— Elle vous parlait de quoi ?

— De ses peintures... De toi.

— Que disait-elle sur moi ?

— Qu'elle était fière de toi. Le genre de choses que disent toutes les mères, quoi.

— Elle l'aimait, la cabane, ça oui, dit-il d'une voix lointaine mais pleine de conviction. Nous y passions un temps fou, tous les deux.

D'un coup de pied, il chassa une branche du sentier.

— *Lui*, il n'aimait pas.

Il prononça ces derniers mots d'un ton incisif. Je compris qu'il parlait de Sam, mais je n'aurais su dire ce qu'il entendait par là : si Sam n'aimait pas la cabane ou s'il n'aimait pas que Vinnie et Cobb y passent tellement de temps. Une fois de plus, je ressentis une profonde pitié pour Sam : apparemment, son destin était d'être toujours en tiers.

Quelque chose me poussa à lui demander :

— Tu ne lui en veux pas, dis-moi, Cobb ?

— De quoi ?

— De ne pas aimer la cabane.

— Grand dieu, non. Il a ses raisons, après tout.

Nous arrivâmes à la clôture de barbelés qui bordait la route. Cobb l'escalada ; moi, je passai par-dessous. Avant de traverser la route, il se tourna vers moi et me regarda dans les yeux.

— Je voudrais vous poser une question. Vous a-t-il dit qu'elle s'était tuée ?

— Jamais de la vie !

— Parce que, en réalité, c'est mon père qui l'a tuée.

Il prononça ces mots d'un ton tellement formel que j'en fus abasourdi.

— Tu ne parles pas sérieusement, Cobb !

— C'est impossible à prouver, je vous l'accorde. Il n'empêche que c'est lui le coupable. Et ça, il va le payer. J'y veillerai personnellement.

Il ouvrit la porte de la maison et s'effaça pour me laisser entrer. Tandis que je franchissais le seuil, il ajouta à voix basse :

— Je voulais vous prévenir. Pour le cas où il arriverait quelque chose.

Après le dîner, Cobb s'éclipsa dans sa chambre. Sam et moi restâmes dans la cuisine à évoquer le passé en buvant de la bière. Mais maintenant, je n'étais plus très sûr d'avoir envie d'écouter ses confidences, ce fardeau qui pesait sur ses épaules et dont il avait tant de mal à se libérer. J'avais beau ne pas croire aux accusations de

Cobb, je ne pouvais pas non plus oublier le choc que cela m'avait causé.

La pendule sonna les douze coups de minuit. J'aurais été bien incapable de dire combien de bières Sam avait déjà bues. A un certain moment, je lui demandai si je pouvais regarder les vieux albums où Vinnie avait collé les photos de nous enfants. Il me répondit qu'il ne les avait pas feuilletés depuis des années — depuis la naissance de Cobb — et que Vinnie les avait fourrés Dieu seul savait où. Malgré mes protestations, il insista pour les chercher ; et quand il les rapporta enfin, au bout de quelques minutes, il me proposa de les garder.

— Je ne les regarde plus jamais, dit-il.

En tournant les pages, je ne tardai pas à remarquer un détail très bizarre : il n'y avait pas une seule photo de moi ; on avait enlevé toutes celles sur lesquelles j'apparaissais. Je levai la tête vers Sam, mais il ne m'accordait aucune attention ; il avait les yeux fermés, et je craignis qu'il ne s'endorme avant d'avoir puisé dans l'alcool suffisamment de courage pour vider son sac.

— Donc, Vinnie n'était pas malade ? dis-je avec une certaine brusquerie.

Il ouvrit les paupières.

— Non.

— Mais alors, comment... ?

— Elle s'est tuée.

Je continuai malgré moi à me balancer sur le rocking-chair, comme si le rythme régulier pouvait apaiser les battements précipités de mon cœur.

— Tu ne veux pas dire que...

— Bon Dieu, je n'en suis pas sûr. Je ne sais pas exactement.

Sans que j'aie besoin de l'encourager, il me raconta alors ce qui s'était passé. Un jour, juste avant le crépuscule, il était parti à la recherche de Vinnie, qui était allée se promener à pied. Un orage menaçait d'éclater et, ne voyant pas sa femme rentrer, Sam, inquiet, avait arpenté la grand-route dans les deux sens pour la guetter. Puis il s'était dit qu'elle était peut-être à la cabane. Elle était fascinée par cette cabane, dit-il

avec une pointe d'amertume. Et le gosse était comme elle.

— La nuit tombait quand je suis arrivé au pied de l'arbre. Je l'ai appelée, mais elle n'a pas répondu. Je n'avais aucune raison particulière de penser qu'elle était là-haut ; pourtant, j'étais sûr qu'elle y était. Ne me demande pas pourquoi. Quand on vit avec quelqu'un pendant quatorze ans, on en vient à deviner ses réactions, on sent les choses... Bref, je me suis époumoné à l'appeler. Et puis soudain, une pensée m'a traversé l'esprit. Je me suis dit qu'elle n'était peut-être pas seule là-haut. Elle était peut-être avec quelqu'un, tu vois ce que je veux dire ? J'ai dit : « Je monte, Vinnie. » Alors là, elle s'est mise à parler. Elle a crié : « Non ! », et sa voix était drôlement effrayée. « Non, ne monte pas ! Je descends. » Et la façon dont elle a dit ça... Tu sais, je ne me suis jamais fait d'illusions sur les sentiments de Vinnie à mon égard. Elle était parfaitement franche sur ce point. En quatorze années de mariage, pas une seule fois elle ne m'a dit qu'elle m'aimait. Elle a toujours été honnête. C'était bien pour cela que ça marchait, nous deux. La loyauté, c'est parfois plus fort que l'amour. C'est un lien, tu comprends. Alors quand j'ai entendu sa voix affolée qui me disait de ne pas monter, j'ai eu soudain l'affreuse impression qu'elle n'avait peut-être pas été si loyale que ça, en définitive. Surtout que, depuis quelques semaines, elle avait un comportement bizarre, comme si quelque chose la taraudait. Peut-être que, pendant toutes ces années...

« J'ai perdu la tête. Tu me connais : je ne me mets jamais en colère — du moins, pas très souvent. Mais là... Bon Dieu, j'avais été foutrement *chic* avec Vinnie. Foutrement correct. J'avais fait pour elle des choses qu'aucun homme sain d'esprit n'aurait faites. Je lui ai dit : « Je monte, Vinnie », et j'ai saisi la corde. Je commençais à me hisser quand, tout à coup, elle est tombée. Ou alors, elle a sauté. Sans un mot, sans un cri. Elle est morte comme ça, en un éclair. Et moi, il fallait quand même que je sache, tu comprends ? Je ne pouvais pas passer le restant de ma vie dans l'incerti-

tude. Je l'ai donc laissée là, par terre — je ne pouvais plus rien pour elle — et j'ai grimpé dans la cabane... Il n'y avait personne là-haut.

Il inclina son verre et le vida d'un trait.

— Et voilà, conclut-il. Je l'ai transportée à la maison, en disposant le corps de manière à faire croire qu'elle était tombée de la terrasse. Ne me demande pas pourquoi j'ai fait ça. Sur le moment, ça m'a simplement paru plus... plausible.

— Est-ce que quelqu'un t'a vu ?

— Tu penses à Cobb ? Non. Il dormait dans sa chambre.

— Tu en es sûr ?

— Naturellement. Pourquoi ? Il t'a raconté quelque chose ?

Je ne pus me résoudre à lui dire la vérité.

— Non, c'est juste son attitude.

— Je vois ce que tu veux dire. Il n'accroche pas avec moi. C'est plutôt le genre de sa mère : les bouquins, tous ces trucs-là... Et cette foutue cabane. Une tour d'ivoire, voilà ce que c'était ! Ils y passaient leur temps, tous les deux. Cobb est incapable de distinguer un bout d'une canne à pêche de l'autre. Et il se faisait toujours tirer l'oreille pour venir chasser avec moi.

Il baissa la tête encore un peu plus, au point que son menton toucha presque sa poitrine. Il était complètement ivre.

— Je ne cesserai jamais de me poser des questions, reprit-il. J'entendrai toujours sa voix, dans le feuillage... On aurait dit des gouttes de pluie, ou un bruissement d'oiseaux blessés, affolés.

Au bout d'un très long moment, il leva la tête et me regarda dans les yeux :

— J'aimais Vinnie, tu sais. J'étais incapable de le montrer avec des mots, mais je l'ai toujours aimée. J'ai fait ce que j'ai pu pour le prouver. Ça, elle s'en est rendu compte.

Je fus touché, impressionné, mais surtout dérouté. J'étais convaincu qu'il cachait quelque chose ou qu'il n'avait pas le courage de me dire pourquoi il tenait tant à me raconter tout cela, à *moi* — mais je ne devais

jamais en avoir le cœur net, du moins pas ce soir-là. Il était maintenant tellement saoul que je dus le mettre au lit sans connaître toute l'histoire.

Le lendemain — un samedi — j'allai au cimetière de Pine Ridge Road pour déposer sur la tombe de Vinnie, au milieu des couronnes fanées, quelques myosotis fraîchement cueillis. A mes pieds, le village somnolait ; sur la grand-route, le bruit de la circulation n'était pas plus fort qu'un bourdonnement d'abeilles ; non loin de là, la Forêt de Cobb, verte étendue mystérieuse, évoquait l'un des tableaux de Vinnie, un délicat pastel baigné de soleil. Je me mis en marche dans cette direction et contournai le lotissement ; ne voyant personne dans les environs, je cherchai une porte non verrouillée et entrai dans l'immeuble. Celui-ci était aussi moche qu'on pouvait s'y attendre : petites pièces, salles de bains en faux marbre, minuscules cuisines peintes en vert avocat ou couleur chocolat. De l'un des étages supérieurs, je contemplai la Forêt de Cobb, au-delà des hautes herbes et des broussailles, mais je ne pus repérer la cabane.

Bien entendu, je trouvai Cobb là-bas, à la cabane, plongé dans un livre. Je lui proposai un sucre d'orge, conscient, ce faisant, d'obéir à la même impulsion qui m'avait conduit à déposer des myosotis sur la tombe de Vinnie : comme si c'était un dédommagement, une réparation, une demande de compréhension sinon de pardon. A voir la façon dont Cobb accepta mon présent, on aurait pu croire qu'il savait à quoi s'en tenir — mais naturellement, c'était impossible.

Nous parlâmes, entre autres choses, du projet de lotissement avorté. Cobb m'expliqua que, au départ, on avait prévu de niveler toute cette zone, et il me parla avec fierté — mais sans vanité — du rôle qu'il avait joué dans le combat contre le plan.

— J'ai fait circuler la pétition contre le lotissement. C'est Vinnie qui en avait rédigé le texte. Une vraie merveille : un notaire n'aurait pas fait mieux. C'était *vraiment* illégal, vous savez, de construire cet immeuble. Il fallait d'abord répartir le secteur en nouvelles zones. Nous avons recueilli plus de cent signatures.

Mais les autres, eux, avaient l'argent. Ils ont acheté le maire et ses copains. Vinnie a été vraiment bouleversée par cette histoire. Pour elle, cette cabane représentait tout. Elle disait toujours qu'on devrait tous avoir un endroit secret où garder ses rêves et ses souvenirs, un endroit où on serait sûr de les retrouver chaque fois qu'on en aurait envie.

La conversation prenait une tournure embarrassante. Je changeai de sujet :

— Penses-tu qu'on attrapera un jour celui qui a tiré sur tous ces gens ?

— J'espère bien que non !

Devant ma stupéfaction, il éclata de rire :

— Ben oui, quoi, il faut voir les choses comme elles sont. Quel que soit le type qui a tiré les coups de fusil, c'est le maire et ses copains qui sont responsables. Ils n'avaient pas le droit de faire construire sur cette zone.

Les paroles de Sam me revinrent à la mémoire : *J'avais fait pour elle des choses qu'aucun homme sain d'esprit n'aurait faites... Je l'ai toujours aimée. J'ai fait ce que j'ai pu pour le prouver.* Je m'efforçai de me persuader que je donnais à ces mots un sens caché qu'ils n'avaient pas.

— Ta mère a-t-elle été contente ?

Le visage de Cobb se crispa, comme si le sucre d'orge qu'il croquait avait soudain un goût amer.

— Ça a sauvé la cabane, non ?

— Je te demande si elle a été contente ?

— Regardez ! s'écria-t-il brusquement. Voilà McNutt, mon écureuil apprivoisé. Je parie qu'il a senti l'odeur de mon sucre d'orge.

Cet après-midi-là, sachant que je devais regagner Chicago le lendemain, je résolus de tirer les choses au clair une bonne fois. Lorsque nous fûmes seuls, Sam et moi, je lui répétai ce que m'avait dit Cobb au sujet de la pétition contre le lotissement.

— Apparemment, Vinnie a tout fait pour que la cabane soit préservée.

Il eut une moue renfrognée :

— Vinnie était une rêveuse. J'aurais pu lui dire que ça ne servirait à rien.

— Par contre, la violence s'est révélée efficace.

Il avait les yeux grands ouverts, mais son regard ne trahissait rien.

— Quelquefois, dit-il, c'est le seul moyen.

— En l'occurrence, c'était inutile. Vinnie n'est plus là pour profiter du résultat.

Je le provoquais avec toute l'audace dont j'étais capable, mais peut-être avait-il changé d'avis ; peut-être, en définitive, estimait-il qu'il ne pouvait me faire confiance. Irrité par cette idée, je le poussai encore plus loin dans ses retranchements :

— Ecoute, Sam, je suis pleinement conscient de ce que je te dois. Je ne l'ai jamais oublié, et je suis disposé à te rendre service par tous les moyens dont je dispose. Si tu as besoin d'aide, tu n'as qu'à me demander. Si tu as fait quelque chose qui te pèse sur la conscience et si tu désires en parler, je suis prêt à t'écouter. Je te donne ma parole que ça restera entre nous.

Il me regarda d'un air bizarre, puis, baissant les yeux, il se racla bruyamment la gorge.

— Tu vis avec quelqu'un, à Chicago ?

— Une femme, tu veux dire ? — Je souris. — Pas en ce moment, non.

— Emmène Cobb avec toi.

Je fus pris de court, peut-être parce que je m'attendais à des aveux plus explicites.

— Je te le demande instamment, dit-il. Juste pour quelque temps. Au moins jusqu'à la rentrée des classes.

— Pourquoi, Sam ?

— Ce sera préférable pour lui. Ce n'est pas bon qu'il reste là à se morfondre et à tourner en rond. Il a besoin de changer d'air.

Sam était d'un naturel trop réservé ; il n'était pas du genre à se confesser, et je n'avais absolument pas le droit de le harceler. Néanmoins, je dis :

— Il pense que tu as tué Vinnie.

— C'est un mensonge.

— Je le sais bien. Tu aurais peut-être fait n'importe quoi *pour* elle, mais certainement pas *contre* elle.

D'une voix tranchante comme une lame, il répliqua :

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Ce qui est faux, c'est qu'il pense que j'ai tué Vinnie.

— C'est pourtant ce qu'il m'a dit.

— Tu te trompes. Tu l'auras sans doute mal compris.

Il se recula, et je m'aperçus alors que nous nous étions dressés l'un contre l'autre au corps à corps, comme des boxeurs.

— Et puis merde, dit-il, ça n'a pas d'importance. Alors ? Vas-tu l'emmener avec toi, ou vas-tu — comme à ton habitude — te débrouiller pour fuir tes responsabilités ?

Celle-là, je ne l'avais pas volée. Je m'abstins de répliquer.

— Acceptera-t-il de venir ? demandai-je.

— La seule chose qui pourrait le retenir, c'est cette foutue cabane.

Nos regards se rencontrèrent, et je compris ce qui me restait à faire. C'était la seule solution, en effet. Si jamais Sam avait des ennuis avec la police, il valait mieux que Cobb fût le plus loin possible, à l'écart de tout ça.

Il me fallut moins de temps que je ne le pensais ; il faut dire que je me mis au travail avec ardeur, sachant que je devais avoir fini avant que Cobb, ses tâches quotidiennes accomplies, ne revienne à la cabane. Les sentiments que j'éprouvais étaient aussi confus que mes mobiles. Chaque fois que je m'interrompais quelques instants dans mes efforts, j'avais l'impression d'entendre la voix de Vinnie dans le feuillage environnant, il me semblait l'entendre crier, protester contre ce que je faisais, et j'étais envahi d'un terrible sentiment de vide, de honte, de trahison, et je devais me murmurer à moi-même : « Ce n'est que le vent dans les feuilles ; ce n'est que le vent... »

Plus tard, à la maison, je n'entendis pas Cobb rentrer car je préparais ma valise en haut ; c'est seulement en percevant des éclats de voix que je m'approchai de la porte pour écouter. Quand je descendis, je les trouvais tous les deux à la cuisine, s'invectivant avec fureur.

— Tu mens ! criait Cobb. Je sais que c'est toi. Tu as

toujours dit que tu finirais par la détruire. Tu la détestais !

Le visage de Sam était d'une pâleur cadavérique. Cobb se tourna vers moi avec frénésie :

— Il l'a démolie ! Il a démoli la cabane ! La cabane de Vinnie... Notre jardin secret... Il avait juré de le faire, et il a tenu parole. Il était jaloux !

— Pas de toi, mon garçon, murmura Sam. Pas de toi.

Lorsqu'il ne resta plus entre eux qu'un amer résidu d'hostilité, j'intervins pour réciter mon rôle. D'une voix calme, raisonnable, je proposai à Cobb de venir habiter un moment chez moi, à Chicago ; il accepta aussitôt mon invitation, sans la moindre hésitation, presque comme s'il s'y attendait. Le regard de Sam croisa le mien en un secret sourire de victoire.

J'avais décidé de ne pas parler du passé avec Cobb — à une exception près, dictée par ma conscience. Lorsque nous fûmes à bord de l'avion, je lui fis part de ma conviction qu'il se trompait sur le compte de son père.

— Comment ça ? dit-il.

— Il n'a pas tué ta mère. Tu ne dois pas croire une chose pareille.

— Oh, si ! Il l'a tuée.

— C'est faux, Cobb.

Avec patience, comme s'il expliquait l'algèbre à un poète, il dit :

— Je ne prétends pas qu'il l'ait poussée du haut de la terrasse ; il n'empêche que c'est lui qui l'a tuée. C'est comme pour ces gens qui se sont fait tirer dessus au lotissement : ce n'est pas le maire et ses copains qui ont pressé la détente du fusil, mais c'est quand même leur faute. Mon père est un homme méprisable. Il n'a pas bien agi avec Vinnie et moi. Mais il s'en repentira. Il va le payer. Attendez, vous verrez !

Par la suite, aucun de nous deux n'a fait allusion à cette discussion et, pendant quelque temps, je me suis dit que ç'avait été une excellente idée d'emmener Cobb à Chicago : maintenant qu'il était loin de Fairhill, de la cabane et de Sam, il paraissait retrouver son équilibre. Bien entendu, je me suis demandé si Cobb se doutait

que Sam était le tireur recherché par la police, mais je suis arrivé à la conviction que non. Cela fait presque un mois que Cobb vit à la maison, et quand je mentionne devant lui le nom de Sam pour voir si sa réaction est toujours aussi hostile, il a l'air de ne pas très bien savoir de qui je parle — du moins, c'est l'impression qu'il donne. Je pense que s'il soupçonnait Sam, il l'aurait laissé entendre d'une façon ou d'une autre, même s'il l'admirait pour ce qu'il avait fait. Après tout, il avait été prompt à accuser Sam d'avoir tué sa mère.

Ne tenez pas compte de cette dernière phrase. Il s'avère que jé me suis trompé sur toute la ligne, même sur ce point-là. Deux semaines se sont écoulées depuis que j'ai écrit ces mots et il s'est passé beaucoup de choses dans l'intervalle, tellement de choses que je suis encore trop abasourdi pour saisir leur pleine signification. Les preuves sont là, je les ai vues de mes propres yeux ; dans ces conditions, comment ne pas y croire ? Et pourtant, c'est si grotesque, si épouvantable, que je refuse de me rendre à l'évidence. J'ai beau croire à *l'existence* du mal — il est tout autour de nous, j'en suis sûr — je trouve cette manifestation particulière du diable trop atroce à concevoir.

Une précision pour commencer : durant la première semaine du séjour de Cobb, aucun événement précis n'est venu troubler ma tranquillité d'esprit. Je lui laissais une grande liberté et, apparemment, nous prenions plaisir à la compagnie l'un de l'autre. Je lui avais dit de se considérer chez lui, mais il avait peu à peu manifesté une indépendance passablement exagérée à mes yeux. Cela ne me dérangeait pas qu'il gardât fermée à clef en permanence la porte de sa chambre — les adolescents ont parfois des manies bizarres — mais je déplorais que, malgré mes avertissements, il persistât à errer dans les rues de Chicago après la tombée de la nuit. Je dus lui expliquer que Chicago n'avait rien à voir avec Fairhill et que son aspect physique (il paraissait beaucoup plus que son âge) ne faisait qu'accroître le risque qu'il prenait. Il se contenta de me répondre qu'il cherchait quelque chose, un objet qu'il devait trouver

au plus tôt ; il refusa néanmoins de me dire de quoi il s'agissait, arguant du fait que c'était une surprise.

Pour en revenir aux preuves dont j'ai parlé plus haut, voici comment je les ai découvertes. Cobb était sorti pour l'après-midi, fermant sa porte à clef comme d'habitude ; moi, je travaillais dans mon bureau sur un rapport quand, à un moment donné, je m'aperçus que j'avais besoin de consulter un dossier rangé dans l'armoire de la chambre de Cobb. Je n'avais jamais jugé utile de lui dire que j'avais un double de sa clef : il me connaissait suffisamment pour savoir que, de toute façon, je respecterais scrupuleusement son intimité. Je déverrouillai donc la porte et fourrageai dans le placard à la recherche de ce fameux dossier quand, soudain, j'avisai une chemise qui traînait par terre, dans un coin de l'armoire. Pensant qu'elle était tombée d'un cintre, je me penchai pour la ramasser et constatai alors qu'elle était soigneusement enroulée autour d'une petite boîte en bois.

Non par indiscretion mais par pure curiosité, j'ouvris la boîte et y trouvai deux choses : un petit paquet enveloppé dans du papier brun et une lunette de fusil Bushnell, d'un modèle perfectionné. Mettez ça sur le compte de la mémoire, de l'intuition ou de ce que vous voudrez, mais je compris immédiatement — sans l'ombre d'un doute — que cette lunette était celle des Kidwell, celle qui avait servi à commettre les attentats de Fairhill Farms.

Du même coup, je compris que je m'étais trompé sur le compte de Sam. C'était comme si, en portant cette lunette à mon œil, je pouvais voir ce qui s'était réellement passé : je voyais Vinnie, torturée par le soupçon, grimper seule dans la cabane, au crépuscule, et trouver le fusil à lunette qui y était caché ; je voyais Sam surgir au pied de l'arbre, menacer de monter à son tour, et j'imaginai la terreur de Vinnie, sa panique à l'idée que Sam découvre ce que Cobb avait fait. Dans un tel moment de détresse aveugle, elle aurait été capable de n'importe quoi — oui, même de sauter — pour empêcher Sam de la rejoindre. Celui-ci était néanmoins monté dans la cabane, à la recherche non

pas d'un fusil — il ne l'avait sans doute même pas remarqué — mais d'un homme, d'un rival.

Oui, les choses avaient dû se passer ainsi, à quelques détails près. Il y avait une autre possibilité, bien sûr, mais je me refusais à l'envisager : après tout, Cobb n'est qu'un adolescent, ce n'est pas un monstre. Certes, il n'avait pas hésité à voler un fusil et à tirer sur des inconnus, dans un accès de folie désespérée, pour préserver sa cabane bien-aimée ; néanmoins, il n'aurait pas été capable de faire du mal à sa mère, même si celle-ci, ayant découvert la vérité, avait eu une réaction qui l'avait mis en colère. C'était là une hypothèse inconcevable.

Encore quatre jours ont passé, me donnant le temps de réfléchir à mes récentes découvertes. Maintenant que j'y vois plus clair, je commence à comprendre à quel point je me suis fourvoyé. Sam connaît la vérité, j'en suis presque certain ; on ne peut expliquer autrement son attitude et les paroles qu'il m'a dites — ces paroles que je me suis empressé d'interpréter de travers. Son unique but, en me faisant venir à Fairhill, était de me persuader d'emmener Cobb, non seulement parce que la lugubre atmosphère de la maison exacerbait la paranoïa du gosse, mais parce que — tôt ou tard — il risquait de commettre d'autres actes qui, à la longue, attireraient sur lui les soupçons de la police. Pourquoi Sam n'a pas été plus franc avec moi, je ne saurais le dire. Peut-être ne me fait-il pas confiance ; au fond, il ne m'a jamais fait confiance.

Maintenant, il faut que je vous parle du petit paquet emballé dans la boîte. La découverte de son contenu a été pour moi, d'une certaine manière, un choc encore plus grand que la lunette de fusil : il s'agissait d'une liasse de photos prélevées dans les albums de Vinnie — tous les clichés sur lesquels j'apparaissais. Or Sam n'a certainement jamais dit à Cobb la vérité sur moi — en tout cas, je ne le pense pas — et Vinnie encore bien moins : sans doute avait-elle caché les albums dans un endroit sûr pour que le gosse ne risque pas de tomber sur ces photos et de deviner la vérité. Pourtant, il les

avait manifestement trouvées. Que s'était-il passé ensuite ? Avait-il montré les clichés à Vinnie, un jour, dans la cabane, en la sommant de s'expliquer ? Vinnie ne lui aurait pas menti, j'en suis convaincu. Plus tard, à la mort de sa mère — quelles qu'en fussent les circonstances exactes — Cobb avait ressenti le besoin de se décharger sur quelqu'un du sentiment de culpabilité qu'il éprouvait et, en toute logique, il avait choisi son père — de la même façon qu'il avait rejeté sur « le maire et ses copains » la responsabilité des morts de Fairhill Farms.

Car, voyez-vous, Cobb n'a jamais accusé *Sam* d'avoir tué sa mère. Ce qu'il a dit exactement, avec une curieuse précision, avec une candeur diabolique et une subtile duplicité, c'est que son *père* avait tué Vinnie. Et dans l'avion, il avait pris bien soin de dire : « Mon *père* est un homme méprisable. Il n'a pas bien agi avec Vinnie et moi. Mais il s'en repentira. Il va le payer. Attendez, vous verrez. »

Attendez, *vous* verrez. A ce moment-là, déjà, j'aurais dû voir clair dans son petit jeu sardonique.

J'aurais dû comprendre ce qu'il voulait dire quand, à deux reprises, il m'avait parlé de son *père*, lui qui n'employait jamais ce terme pour désigner Sam — pas plus qu'il n'appelait Vinnie autrement que par son prénom. En fait, il parlait de la personne qui figurait sur les photos, cette personne qui lui ressemblait de façon tellement saisissante.

Il parlait de son vrai père. De moi.

Cobb est rentré voici quelques minutes. Il a passé la tête par l'entrebâillement de la porte du bureau en agitant un petit paquet et en annonçant fort gaiement qu'il avait — enfin — trouvé ce qu'il cherchait.

— Qu'est-ce que c'est ? lui ai-je demandé.

Il s'est contenté de rire :

— Une surprise, je vous l'ai dit.

Puis, comme si c'était la meilleure plaisanterie du monde, il a ajouté :

— En fait, c'est pour mon père. Je parie qu'il en sautera au plafond !

Sur ces mots, il est allé s'enfermer dans sa chambre. Et moi, je reste là à tenter de me convaincre que je m'imagine des choses extravagantes, absurdes — ce qui est peut-être vrai, finalement. En tout cas, je ne veux pas céder à l'affolement, commettre l'erreur de devenir trop bavard et de dire des choses que je regretterais par la suite. Il est inutile d'essayer de justifier mon comportement passé, inutile d'essayer de lui faire comprendre qu'il se trompe s'il s'imagine que je n'ai pas *voulu* épouser Vinnie quand elle s'est trouvée enceinte de mon enfant. Je n'étais tout simplement pas prêt. J'avais des rêves, des projets, des ambitions. Vinnie l'avait bien compris. Elle ne m'avait jamais reproché mon attitude. Et elle n'avait jamais cessé de m'aimer : c'est sans doute pour cette raison qu'ils me haïssent.

S'ils me haïssent réellement, Sam et Cobb, est-il inconcevable qu'ils soient de mèche tous les deux, depuis le début ? Est-il possible que, pour leurs obscures raisons personnelles, insensées, ils m'aient *tendu un piège* ?

Non, je me fais des idées. Comment se pourrait-il qu'il y ait eu un revolver dans le paquet qu'il a brandi devant moi, tout à l'heure ? Ce n'est pas parce qu'il a réussi à voler un fusil et une lunette à Fairhill qu'il serait assez habile pour faucher un revolver ici, à Chicago. Il est malin, d'accord, mais quand même pas à ce point-là.

J'ai renoncé à travailler sur mon rapport ; je suis incapable de me concentrer avec cette musique rock qui tonitruue de l'autre côté du mur, dans la chambre de Cobb. Je ne sais pas ce qui lui prend, à ce gosse, c'est la première fois qu'il fait marcher sa radio aussi fort. Il a toujours été un modèle de courtoisie et de délicatesse.

Il faut absolument que j'intervienne, mais — sans savoir pourquoi — je ne me sens pas le courage d'aller jusqu'à sa porte pour lui demander de bien vouloir baisser le son. De toute manière, cela ne servirait à rien : il ne m'entendrait pas. Avec ce vacarme effroyable, on n'entendrait même pas un coup de canon.

Voilà que sa porte s'ouvre lentement, très lentement.
Et... le croirez-vous ? Il a *encore* augmenté le volume
de la radio !

A Voice from the Leaves.
Traduction de Gérard de Chergé.

© 1976 by H.S.D. Publications.

En voiture... ou en bateau ?

par

WILLIAM M. STEPHENS

— L'ennui avec vous, Charley, me dit Rube, c'est que vous croyez tous les bobards que vous racontent les clients. Moi, je ne fais confiance à personne. On ne me possède pas facilement !

Rube Claggett secoua vigoureusement la tête, et ses cheveux blond-roux s'agitèrent comme les torsades d'une tête-de-loup en pleine action. D'une secousse, il recula son fauteuil pivotant afin de poser ses gros brodequins sur le bureau.

— Non, mon cher, je ne fais confiance à personne ! répéta-t-il. Pas vrai, Ellie ?

Penchée sur sa machine à écrire, Ellie Day leva les yeux.

— Si, patron, c'est vrai. (Elle m'adressa un clin d'œil.) Ça fait au moins une semaine que votre ami Abner Gribble est venu vous emprunter vingt dollars. Il n'en voulait que cinq, mais vous lui avez donné un billet de vingt en lui disant de faire de la monnaie au drugstore...

Les pieds de Rube heurtèrent le plancher avec fracas.

— Quoi ? rugit-il. Vous voulez dire que ce gredin ne vous a pas rapporté la monnaie ? Ah ! ça... je lui ferai rendre gorge !

Il mâchonna rageusement son cigare non allumé.

— La prochaine fois qu'il aura besoin d'un avocat, je lui ferai payer les yeux de la tête !

Il me foudroya du regard, puis il ajouta avec un petit rire :

— Le vieux grigou...

Il ouvrit avec son pied l'un des tiroirs de son bureau et en sortit un flacon qu'il porta à ses lèvres.

Le martèlement de la machine à écrire s'interrompt au beau milieu d'une phrase tandis que la secrétaire levait son petit nez effronté pour renifler l'air.

— Monsieur Claggett, dit-elle d'un ton sévère, je vous serai reconnaissante de faire disparaître cette bouteille. Un cabinet d'avocat qui dégage une odeur de distillerie, ce n'est pas bon pour les affaires.

Rube leva la bouteille et l'examina à la lumière.

— Elle est presque vide, dit-il avec un large sourire.

Il vida le flacon et le balança dans la corbeille à papiers.

— Venez, Charley, allons nous renseigner sur votre escroc de client. (Il s'inclina devant Ellie.) Nous serons à l'Entreprise de Matériel Agricole Higley, mademoiselle nez-en-l'air.

Une fois dehors, j'expliquai à Rube :

— Je voudrais bien que vous vous entreteniez avec Sam. Son histoire est claire comme de l'eau de roche. Je suis convaincu qu'il n'a pas volé l'argent de M. Higley.

Les yeux de Rube brillèrent sous ses sourcils broussailleux.

— Ce Sammy Tucker n'est-il pas le jeune garçon que Oscar Spivey a accusé de lui avoir volé sa voiture, voici quelque temps ?

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Oui, mais il s'agissait d'un malentendu. Sam avait emprunté la guimbarde de Spivey et était rentré dans un arbre. Ne voyant pas sa voiture le lendemain matin, Spivey a porté plainte pour vol. Il a retiré sa plainte lorsque Sam a accepté de payer les dégâts.

Rube émit un grognement.

— Tucker a toujours été une tête brûlée, mais il ne m'a jamais fait l'impression d'un voleur. Depuis combien de temps vend-il des tracteurs pour Hump Higley ?

— Environ trois mois. Sur le moment, tout le monde a pensé que Hump engageait Sam dans le seul but de

l'éloigner de la ville... et de Daisy. Sam courtise Daisy Higley depuis l'âge où elle portait des nattes, et l'oncle de la petite n'a jamais approuvé.

— Hump Higley n'a jamais approuvé personne, marmonna Rube. Ainsi donc, Sammy est accusé d'avoir escroqué le tuteur de sa dulcinée ?

D'un coup de dents, il coupa le bout de son cigare et le cracha dans le caniveau.

— Ça ne va pas être de la tarte, votre affaire, Charley.

C'était exactement mon avis ; voilà pourquoi je voulais me faire seconder. J'étais sorti de la faculté de droit depuis seulement un an, et je ne me sentais pas prêt à plaider tout seul une affaire difficile — même si une année passée dans le cabinet de Rube Claggett valait sans doute davantage que plusieurs années d'expérience pratique.

Nous traversâmes la rue et coupâmes à travers les jardins du Palais de Justice, nous frayant un passage parmi les badauds du samedi matin qui parlaient politique ou jouaient aux échecs sur les bancs métalliques. Rube avait un mot pour presque tous : « Bonjour, monsieur Marks... Salut, Purvis... Comment va la vie, Jake ? Toujours au régime sec ? »

A travers les fenêtres à barreaux, à l'arrière du Palais de Justice, je vis un visage blême. Sam Tucker, très probablement : à ma connaissance, il n'y avait personne d'autre en prison.

— Vous voulez qu'on s'arrête une minute pour voir Sammy ? demandai-je à Rube.

Il lança un coup d'œil en direction de la prison et fronça les sourcils d'un air sombre.

— Mieux vaut entendre d'abord le témoignage de Higley — quoique cette perspective ne me réjouisse pas outre mesure.

Higley n'était pas dans son bureau. Il n'y avait là que Ezra Sharp, un petit homme maigrichon penché sur un grand registre. Il ignora soigneusement notre présence jusqu'au moment où Rube se pencha par-dessus son épaule et lui susurra à l'oreille :

— Qu'est-ce que c'est, ce livre de comptes ? L'exemplaire que vous gardez de côté pour les vérificateurs ?

Un mince sourire sur les lèvres, Sharp ferma le registre.

— Puis-je vous être utile, messieurs ?

— Sans doute, oui, dit Rube. Que reproche-t-on à Sam Tucker ?

Le comptable leur lança un regard oblique par-dessus ses lorgnons.

— Vous feriez mieux d'attendre M. Higley. Il ne va pas tarder. (Ses doigts décharnés tambourinèrent sur la table.) A quel titre vous intéressez-vous à cette affaire, monsieur Claggett ?

— Sais pas encore. Nous envisageons de le défendre.

— Je vois, fit Sharp en examinant ses ongles. Il plaidera coupable, je suppose ?

— Trop tôt pour le dire, grogna Rube. Il devrait, à votre avis ?

Avec un haussement d'épaules, Ezra s'absorba de nouveau dans son travail.

— J'avais déconseillé à M. Higley d'engager cet escroc.

La porte s'ouvrit et Humphrey Higley entra dans le bureau d'un pas pesant. Après avoir calé son imposante carcasse dans un vaste fauteuil pivotant, il desserra son col et tamponna avec un mouchoir ses bajoues luisantes de sueur.

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite, Claggett ? (Il leva la main.) Attendez, ne me dites rien. Je sais : vous allez défendre ce brave jeune homme contre lequel tout le monde s'acharne. C'est bien cela ? J'ai gagné le gros lot ?

— Ça dépendra, dit Rube. Le juge a désigné d'office Charley pour plaider cette affaire. Je l'aiderai s'il a besoin de moi.

Higley eut un ricanement méprisant.

— C'est une façon élégante de dire que vous l'aidez s'il y a des honoraires à la clef, n'est-ce pas ? Manque de chance, Claggett : le seul argent que possède Tucker est celui qu'il m'a volé. Et il ne le gardera pas longtemps.

Rube m'adressa un clin d'œil rusé.

— J'ai pensé que vous voudriez peut-être cotiser pour payer un avocat à Sam, dit-il d'une voix traînante. Après tout, il fait pratiquement partie de votre famille, pas vrai ?

Higley rougit et serra ses gros poings.

— Ecoutez-moi bien, Rube Claggett. Je ne suis pas responsable des erreurs de ma nièce. C'est une jeune fille écervelée et indisciplinée, tout comme l'était sa mère. Mais je ferai de Daisy une femme honnête, même si je dois la battre pour lui faire entendre raison !

Il se leva, la respiration sifflante.

— Il n'est pas question qu'elle épouse un gibier de potence. D'ailleurs, elle n'épousera personne !

— Il paraît qu'elle porte la bague de fiançailles que lui a offerte Sammy, risquai-je.

Furieux, il pivota vers moi :

— Pas en ma présence, en tout cas ! Et il vaudrait mieux pour elle que je ne la surprenne pas avec cette bague au doigt !

— A mon avis, Charley, il refusera de nous aider, dit Rube.

— Ça, vous pouvez en être sûr ! clama Higley. Sam Tucker pourrait brûler vif que je ne m'abaisserais pas à lui cracher dessus pour le soulager !

Rube se leva. Son visage arborait un sourire mauvais et ses yeux étaient durs comme des agates.

— Vous avez gagné le gros lot, Higley, dit-il. Je vais défendre Tucker.

Une fois dehors, Rube gronda :

— Si jamais quelqu'un assassine cet homme, je plaiderai sa cause gratuitement.

Nous retournâmes à la prison pour rendre visite à Tucker. Sam était un garçon de vingt et un ans, maigre, nerveux, avec de grands yeux sombres et rêveurs. Il nous expliqua que, deux semaines auparavant, il avait vendu un tracteur d'occasion à Leland Dauber et reçu cinq cents dollars à titre d'acompte.

— C'est cette somme-là qu'ils m'accusent d'avoir volée, dit-il. En réalité, je l'ai remise au comptable. Je n'aurais pas pu faire autrement.

— Mais vous ne vous rappelez pas quand vous l'avez remise ? s'enquit Rube.

Sammy contempla d'un air absent les barreaux des fenêtres.

— J'ai beau essayer de toutes mes forces, je ne m'en souviens pas. J'avais mis l'argent dans une enveloppe que j'ai dû laisser sur le bureau de M. Sharp.

— Y avait-il un contrat de vente ?

— Non, monsieur. Nous vendions ces vieux engins pour ce que nous pouvions en tirer. Quand on me versait un acompte, je prenais une traite pour le solde. Ensuite, la secrétaire se chargeait de taper un contrat en bonne et due forme. M. Sharp prétend qu'il a bien eu la traite mais pas l'argent.

— Maintenant, Sam, dit Rube, racontez-nous ce qui s'est passé le jour de votre arrestation.

— Eh bien, j'avais consacré toute la semaine à démarcher auprès des fermiers de Pine Valley. A mon retour, quand je me suis pointé au bureau, personne n'a pipé. Et puis le sheriff est arrivé et m'a arrêté.

— Vous a-t-on demandé ce que vous aviez fait de l'argent ?

Sam secoua la tête.

— Ils ont affirmé qu'ils savaient où je l'avais caché. (Il leva la tête.) Comment pourraient-ils le savoir ? Je ne l'ai caché nulle part.

Rube mâchonna vigoureusement son cigare.

— Mettons-nous bien d'accord, Sammy. Nous ne pouvons pas vous aider si vous ne nous dites pas toute la vérité. Si vous avez volé cet argent, je veux le savoir. Autrement, vous ne pourrez compter que sur l'aide de Dieu, pas sur la mienne.

Sam détourna les yeux, puis haussa les épaules.

— De toute façon, qu'est-ce que vous pourrez faire ? Ma parole ne vaudra rien contre celle de M. Higley. Depuis que j'ai eu ce pépin avec la voiture de M. Spivey, les gens me considèrent comme un pestiféré.

Il regarda Rube, une lueur de colère dans les yeux.

— Je n'ai pas volé cet argent, monsieur Claggett, je le jure.

— Et votre petite amie... Daisy ? dit Rube d'une

voix douce. Lui avez-vous offert une bague de fiançailles ?

— Qu'est-ce que ça a à voir là-dedans ?

— Rien. Sauf si vous avez acheté cette bague avec l'argent volé.

Sam pinça les lèvres.

— Je l'ai achetée à la Bijouterie Stein. Je l'ai payée cent vingt dollars, et ce n'était pas de l'argent volé.

— A propos de finances, dit Rube, il vous faudra un sténographe au procès — et aussi un garant, si vous ne voulez pas rester en prison. (Il sourit.) En outre, les avocats apprécient qu'on leur donne un petit quelque chose.

— J'ai une centaine de dollars à la banque. Est-ce que ça suffira ?

Ce n'était même pas suffisant pour payer le sténographe et le garant — sans parler de nos honoraires — mais je n'avais pas à m'en mêler. C'était Rube qui payait le loyer.

— On se débrouillera avec ça, dit-il.

— Cet argent est sur mon compte d'épargne à Knoxville. La Tennessee National Bank. Que dois-je faire pour le retirer ?

— Vous n'aurez qu'à signer une procuration. Nous nous occuperons du reste.

Rube et moi retournâmes au cabinet. Lorsque Ellie eut tapé la procuration, je portai le document à Sammy pour qu'il le signe. En sortant de la prison, je tombai sur Daisy Higley. Elle avait pleuré — cela se voyait — mais c'était néanmoins une des plus jolies filles qui soient.

— Que pensez-vous de cette affaire, Charley ? me demanda-t-elle avec anxiété.

— Je n'en sais trop rien, répondis-je en toute honnêteté. M. Claggett s'en occupe.

— Sammy n'est pas coupable, j'en suis sûre. Vous devez me croire !

Ses yeux d'un bleu intense soutinrent mon regard sans ciller.

— On n'a pas le droit de m'enlever Sam, Charley,

reprit-elle. Je n'ai personne d'autre que lui. Nous avons décidé de nous marier le mois prochain.

J'avalai péniblement ma salive.

— J'espère de tout cœur que vous ne serez pas obligés de modifier vos projets. Votre oncle n'aime pas beaucoup Sam, n'est-ce pas ?

Le visage de Daisy s'assombrit.

— Il le déteste. Il déclare à qui veut l'entendre qu'il me jettera à la rue si je continue à voir Sammy. (Une lueur de défi s'alluma dans ses yeux.) Mais ça m'est bien égal !

— M. Higley est votre tuteur légal, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça.

— Ma mère est morte à ma naissance. Quant à mon père...

Elle détourna la tête, embarrassée.

— ... à vrai dire, j'ignore qui est mon père. Mon oncle le sait, lui, mais il refuse de me le dire.

C'est curieux de voir la facilité avec laquelle les gens qui ont des ennuis abordent les questions personnelles. Il faut croire que cela contribue à les soulager de leur fardeau. Pas besoin d'être avocat depuis bien longtemps pour être au courant des honteux secrets de famille.

Lorsque je fis part à Rube de ma conversation avec Daisy, il déclara d'un air pensif :

— Je me souviens de Rosebud Higley, sa mère. Elle était jolie comme un cœur. La dernière fois que je l'ai vue, c'était en 42, avant mon départ pour le front. A l'époque, elle fréquentait un parachutiste de Fort Bragg.

— Ma mère m'a raconté l'histoire de Rosebud Higley, intervint Ellie. Son mari n'a-t-il pas été tué dans le Pacifique ?

— Son mari ? répéta Rube. Où avez-vous pêché ça ?

— C'est ce que maman m'a dit. Nous en parlions justement hier soir.

Rube secoua la tête.

— Les femmes se rappellent de ces choses !

— Ma mère connaît la biographie de toutes les familles du Comté de Boone, déclara Ellie.

— Ne la branchez surtout pas sur les Claggett ! Je suis issu d'une longue lignée de voleurs de chevaux.

Agitant son bras en un geste de congédiement, il ajouta :

— Cette semaine, je ne paie pas les heures sup'. Allez vous faire voir ailleurs, tous les deux. J'ai besoin de cogiter.

Rube partit pour Knoxville le lundi et resta absent plusieurs jours. Le mardi, la chambre d'accusation inculpa Sam et fixa le montant de sa caution à deux mille cinq cents dollars. On décida que l'affaire serait jugée le premier jour de la session d'été, c'est-à-dire le mardi suivant. Je déposai une requête afin d'obtenir une réduction de la caution, et celle-ci fut abaissée à quinze cents dollars ; mais lorsque je fis le tour des habitants de Boone City pour tenter de réunir la somme, tout le monde se défila.

— Merci d'avoir essayé, me dit Daisy avec un pâle sourire. Nous vous redevrons cela... (Elle ôta la bague qui ornait son annulaire.) Voici tout ce que je possède. Prenez-la pour régler les honoraires.

Elle tourna les talons sans me laisser le temps de protester.

Dès le retour de Rube, je lui montrai la bague. Il secoua fermement la tête en disant :

— Nous avons nos honoraires, Charley.

— Cent dollars ? ricanai-je.

Il sourit jusqu'aux oreilles.

— Sam avait sur son compte un peu plus d'argent qu'il ne le pensait. De toute façon, il est hors de question que nous acceptions la bague de cette jeune fille.

— Elle veut faire libérer Sam à n'importe quel prix, dis-je. Nous pourrions peut-être mettre ce bijou en gage pour payer la caution ?

— Non. Vous allez rapporter cette bague à Daisy. Ensuite, vous irez dire à Joe Kemp que je me porte garant pour Sammy. Dès que ce jeune homme sera libéré, envoyez-le-moi ici.

Le sheriff Joe Kemp fut drôlement surpris lorsque

nous entrâmes dans son bureau, Daisy et moi, pour chercher Sammy.

— J'espère pour Rube qu'il a quinze cents dollars à perdre, maugréa-t-il. Quelque chose me dit que ce garçon va s'empresse de filer. D'ailleurs, j'en ferais autant à sa place. (Il reluqua Daisy de la tête aux pieds.) Et j'emmènerais cette petite avec moi.

Quand Sam sortit de cellule, Daisy le serra contre elle comme si elle craignait de le voir fondre. Ils traversèrent la rue pour aller retrouver Rube tandis que j'allais au Palais de Justice consulter des dossiers.

Le lendemain, Hump Higley fit irruption dans le bureau au pas de charge, tel un rhinocéros blessé, le sheriff à sa remorque.

— Où est ma nièce ? rugit-il.

Vautré sur deux chaises, Rube dictait une lettre destinée à un plaignant qui avait été mordu par un chien. D'un geste, il imposa silence à ses visiteurs et poursuivit sa dictée, tandis que Higley écumait et que le sheriff, les yeux ronds, contemplait les genoux d'Ellie.

Lorsqu'il eut enfin terminé, Rube prit un flacon de whisky dissimulé derrière le volume deux du Code Pénal du Tennessee.

— Puis-je vous proposer un peu de ce calmant, messieurs ?

— Où est ma nièce, Claggett ? glapit Higley.

— Mais... je ne l'ai pas, moi, votre nièce ! répondit Rube avec suavité.

Il but une gorgée de whisky et fit claquer ses lèvres.

— Excellent pour les nerfs, dit-il. Vous en voulez, Joe ?

Le sheriff lorgna le flacon d'un air d'envie mais secoua la tête.

— Vous êtes dans de mauvais draps, Rube. Daisy Higley n'est pas rentrée chez elle hier soir. Apparemment, elle s'est enfuie avec Sam Tucker.

— Pourquoi me raconter ça à moi ? s'enquit Rube. Je ne suis pas le tuteur de Daisy.

— Je vais vous mettre les points sur les i ! postillonna Higley. C'est vous qui avez fait libérer ce gredin. C'est vous qui lui avez donné de l'argent pour lui permettre

de fuir. Je vous tiens pour personnellement responsable ! Tucker m'a volé ma voiture et a kidnappé ma nièce.

— Kidnappé ? intervint Ellie. Daisy se cramponnait si fort à Sam Tucker qu'on n'aurait pas pu les séparer avec un levier.

Higley pivota vers elle.

— Vous, ma petite, ne vous mêlez pas de ça ! Je maintiens que ma nièce a été kidnappée. C'est une enfant mineure, Claggett. Elle n'est pas encore nubile. D'après mon avocat, il s'agit donc d'un enlèvement. En outre, si cette racaille franchit avec elle la frontière de cet Etat, c'est le pénitencier d'Alcatraz qui l'attend ! Et vous, Claggett, non seulement vous avez favorisé la fuite d'un malfaiteur, mais vous vous êtes rendu complice d'un véritable complot !

— Bigre ! dit Rube. Ça a l'air rudement grave, hein, Charley ?

J'acquiesçai avec nervosité. Ça avait l'air grave, en effet.

— Y a pas de quoi plaisanter, dit le sheriff. Nous avons des preuves. Hier, vous avez emmené en voiture Tucker et la fille chez Higley. Ils ont volé la voiture de Higley et ont encaissé un chèque à la station d'essence de Shorty — un chèque rédigé par vous. Ils ont demandé à Shorty une carte routière de la Géorgie. (Il secoua la tête.) Vous n'en êtes pas à votre première entourloupe, mais je n'aurais jamais pensé que vous aideriez un escroc à corrompre une innocente jeune fille.

— Oh, elle a donc été corrompue ? dit Rube. Comment le savez-vous ?

— C'est une évidence. Tout comme le fait que Tucker a violé sa liberté sous caution. Vous pouvez déjà vous préparer à cracher les quinze cents dollars.

Après leur départ, Rube se mit à rire doucement.

— Higley est un brin contrarié, semble-t-il.

Pour ma part, je comprenais assez bien la réaction de Higley.

— Avez-vous vraiment aidé les tourtereaux à quitter la ville, Rube ? demandai-je.

Il m'interrompit d'un geste de la main :

— Il suffit de deux personnes pour faire un complot, Charley, dit-il. Moins vous en saurez, moins vous aurez à vous tracasser.

— Et la caution ? s'enquit Ellie. Pourront-ils vous obliger à la payer ?

— Pas si Sammy se présente au tribunal pour le procès. Il peut parfaitement aller à Tombouctou si ça lui chante, du moment qu'il est de retour ici pour le procès.

— Il va donc revenir ? demandai-je.

— Dieu du ciel, je l'espère bien ! dit-il avec ferveur.

Je passai la semaine suivante à tourner en rond comme un ours en cage et à me ronger les ongles jusqu'à la racine. Puis, le lundi — la veille du procès — Sam et Daisy firent leur entrée dans le cabinet.

— Je vous présente ma bourgeoise, dit Sam avec un sourire rayonnant. Nous nous sommes mariés en Géorgie ; là-bas, on n'a pas besoin de publier les bans.

— Félicitations, jeune veinard, dit Rube.

— Je vous souhaite beaucoup de bonheur, dit Ellie.

Avant même que j'aie pu embrasser la jeune mariée, le sheriff entra dans la pièce, suivi de l'attorney Ambrose Switgall et d'un pimpant gentleman portant un luxueux attaché-case. L'attorney, en raison de sa brusquerie toute militaire, s'était acquis le titre de « général ».

— Samuel Tucker, déclara Joe Kemp, au nom de la loi, je vous arrête pour le vol d'une automobile.

— Oh, Sammy ! gémit Daisy.

— J'ai l'impression que vous allez devoir passer la nuit en prison, fiston, dit Rube. Vous n'auriez pas dû revenir avant demain.

Il se tourna vers le sheriff.

— Et les autres chefs d'accusation ? Vous comptez les énoncer au compte-gouttes ou en bloc ?

— Quand nous en aurons terminé, Rube, dit le général Switgall, vous aurez des chefs d'accusation à ne savoir qu'en faire. Pour le moment, nous nous en tiendrons au vol. Et plus tard, nous risquons d'avoir

certaines choses à dire au Conseil supérieur de la magistrature.

L'homme à l'attaché-case s'adressa à Daisy :

— Mademoiselle Higley, je suis Benjamin Blackerby, l'avocat de votre oncle, et je viens de Knoxville. J'ai reçu pour instructions de vous ramener chez lui.

Daisy émit un hoquet de protestation et se blottit contre Sam.

— Mais... je suis mariée, à présent ! Je veux rester avec mon mari.

— Votre mari va aller en prison, ma chère enfant. Et j'imagine qu'il y restera un bout de temps. Vous n'avez que dix-huit ans. M. Higley est responsable de vous, et il m'a chargé d'engager une procédure d'annulation.

— Mais je ne veux pas qu'on annule mon mariage ! s'écria-t-elle. J'aime mon mari !

— J'entends bien, ma chère enfant. Mais en la circonstance, je n'ai pas le choix. Je dois vous remettre entre les mains de votre tuteur.

Rube fit un pas en avant :

— Si vous touchez cette jeune fille, je vous fais avaler votre bel attaché-case. Daisy ne sortira pas d'ici.

Le général Switgall se racla la gorge.

— Rube, il s'agit là d'un problème de droit civil qui ne relève pas de ma compétence, mais je tiens néanmoins à vous rappeler que cette petite est mineure. C'est la pupille de M. Higley.

— Vous avez parfaitement raison, Ambrose, dit Rube. Ce problème n'est pas de votre compétence.

Il foudroya Blackerby du regard.

— Maintenant, fichez le camp avant que je m'énerve.

— Vous jouez avec le feu, monsieur Claggett, dit l'avocat.

Rube s'adressa à Sammy :

— Ne vous en faites pas pour Daisy, fiston. Elle ira coucher cette nuit chez ma secrétaire.

Il regarda les autres d'un air féroce.

— Si quelqu'un a d'autres objections à formuler, je l'attends de pied ferme.

— En route, Tucker, dit le sheriff en poussant Sammy vers la porte.

Le lendemain matin, à neuf heures, le juge Daniel Webster Venable, soulevant les pans de sa robe comme une vieille dame traversant un massif de ronces, entra dans la salle du tribunal et prit place sur son siège.

Le greffier réclama le silence pour annoncer :

— Oyez, oyez, l'audience du tribunal du Comté de Boone est ouverte ! L'affaire qui va être jugée oppose l'Etat du Tennessee à Samuel Tucker.

— Le ministère public est-il prêt ? s'enquit le juge. Le général Switgall se leva.

— Prêt, Votre Honneur.

Il s'éclaircit la gorge avant de poursuivre :

— Cependant, étant donné qu'un nouveau chef d'accusation pèse sur le défendeur, le ministère public ne s'opposera pas à ce que l'audience soit reportée pour permettre au tribunal de juger les deux affaires ensemble à une date ultérieure.

— Nous n'avons pas demandé de report, dit Rube. Au contraire, nous sommes prêts à plaider les deux affaires dès maintenant. Nous proposons donc à la Cour de ne pas dissocier les chefs d'accusation.

— Mais l'accusation de vol n'est pas encore inscrite sur les rôles, objecta l'attorney général.

— Monsieur Claggett, dit le juge, quel avantage y a-t-il à juger les deux affaires en même temps ? Existe-t-il un lien entre elles ?

— Nous avons l'intention de prouver, Votre Honneur, que les deux chefs d'accusation relèvent de la même machination. Il n'y a aucun doute à cet égard. Le ministère public veut se réserver la seconde affaire à titre de sécurité, afin que ce jeune homme reste en prison même s'il est acquitté de l'escroquerie dont on l'accuse. Ils veulent le garder sous les verrous, Votre Honneur, pendant qu'ils iront devant la Cour d'Equité pour séparer le prévenu de sa jeune épouse.

— Je nie formellement ces allégations ! s'écria Ambrose Switgall.

— Oh ! vous n'êtes qu'un pion, Ambrose, dit Rube. Le vrai brigand est là-bas, à votre table.

Livide de rage, l'avocat de Knoxville tapa du poing sur la table tandis que Switgall, lui, crachotait comme une bouche d'incendie défectueuse. Le juge fit résonner son marteau et déclara :

— Ce sont là de graves accusations, monsieur Claggett. Il ne me paraît guère opportun de proférer de telles allégations en plein tribunal... D'un autre côté, puisque les accusations ont été portées, mieux vaut laisser au jury l'opportunité d'entendre tous les faits et de se prononcer par lui-même. (S'adressant à Switgall.) Combien de temps faudra-t-il au ministère public pour préparer l'affaire de vol ?

Switgall lança à Rube un regard noir avant d'entamer un conciliabule avec Higley et Blackerby.

— Il me semble que nous pouvons simplifier les choses, Votre Honneur, dit Rube. Le nouveau chef d'accusation est celui-ci : le défendeur a volé une conduite intérieure Roadliner 1960, numéro de moteur KHL128891. Nous considérerons que le défendeur a effectivement pris cette voiture, comme on l'en accuse, sans le consentement et à l'insu du plaignant, Humphrey Higley.

Le général Switgall ouvrit de grands yeux.

— Vous plaidez coupable ?

— Certes non. Nous reconnaissons simplement les faits. Nous n'admettons pas pour autant que ces faits constituent un vol.

Le juge fronça les sourcils d'un air perplexe.

— S'il n'y a pas contestation sur le fond, général, il me semble que le ministère public devrait être prêt pour le procès.

Tout en grattant sa calvitie, Switgall chuchota quelques mots à l'oreille de Higley, qui acquiesça vigoureusement et étala un papier sur la table. L'attorney général se tourna vers les magistrats.

— Nous sommes prêts à examiner les deux affaires, Votre Honneur, dit-il avec un haussement d'épaules.

Le juge Venable hocha la tête et regarda les personnes qui avaient été sélectionnées pour faire partie du jury.

— Puis-je demander à douze d'entre vous de s'as-

seoir sur le banc du jury ? Douze, n'importe lesquels. Les avocats vont vous interroger.

Le banc fut bientôt rempli. Rube s'avança alors :

— J'imagine que vous en avez déjà assez de nous entendre pinailler ; je m'abstiendrai donc de vous poser un tas de questions stupides.

Il promena son regard sur les douze visages alignés devant lui.

— Vous m'avez tous l'air honnête. Nous acceptons le jury, Votre Honneur.

Switgall lança à Rube un coup d'œil glacial avant de se tourner vers le banc des jurés.

— Je pense moi aussi que vous êtes des gens honnêtes, mais l'Etat ne me paie pas pour exposer mes opinions. Mon devoir consiste à vérifier que vous remplissez les conditions requises.

Il lui fallut une heure pour s'assurer qu'il n'y avait parmi les jurés ni cousins, ni compagnons de beuverie, ni clients de Rube, et qu'aucun d'eux n'avait de préventions contre les fonctionnaires, les entreprises de matériel agricole ou les conduites intérieures Roadliner. Finalement, il déclara : « Le jury nous convient » et s'assit.

Le greffier fit prêter serment aux témoins.

— Nous aimerions que les témoins n'assistent pas aux débats, dit Rube.

Le juge acquiesça.

— Tous les témoins quitteront la salle d'audience avec l'huissier. Veuillez lire l'acte d'accusation, monsieur l'attorney général.

Switgall s'exécuta et appela son premier témoin, Leland Dauber. Celui-ci avait acheté le 13 juin un tracteur d'occasion à l'Entreprise de Matériel Agricole Higley et avait donné à Sam Tucker, à titre d'acompte, cinq cents dollars en espèces. Ce même jour, dans l'après-midi, Dauber n'avait pas réussi à faire démarrer le moteur ; il avait renouvelé ses tentatives tous les jours de la semaine, sans succès. Le lundi 20 juin au soir, il était allé chez Higley pour exiger d'être remboursé. Higley avait consulté le livre de comptes et, ne trouvant aucune mention de l'acompte versé, avait

demandé à Dauber de téléphoner à Ezra Sharp, le comptable, dès le lendemain.

— J'ai donc appelé le mardi matin, conclut Dauber, et on m'a dit que Sam Tucker avait volé l'argent. A quoi j'ai répondu que je n'en avais rien à faire et que je voulais récupérer ma mise. M. Higley m'a alors remboursé.

— Le témoin est à votre disposition, lança Switgall à Rube.

Celui-ci prit le relais :

— Voyons, monsieur Dauber, qui vous a dit que Tucker avait dérobé l'argent ?

— M. Higley.

— Mais n'avez-vous pas déclaré que Higley vous avait dit d'appeler Sharp ?

— En effet, monsieur. J'ai demandé à parler à M. Sharp, mais la dame qui m'a répondu m'a dit qu'il n'était pas là. C'est donc M. Higley qui est venu à l'appareil et m'a mis au courant du vol.

Rube fronça les sourcils.

— A quelle heure avez-vous téléphoné ?

— Vers dix heures, en rentrant des champs.

— Bien, dit Rube. Ce sera tout.

Le général Switgall appela le témoin suivant :

— Ezra Sharp !

Sharp déclara qu'il travaillait pour Higley depuis cinq ans. A son arrivée au bureau, le mardi matin, on lui avait annoncé qu'il manquait une somme d'argent. Il avait immédiatement vérifié les comptes et s'était aperçu que les cinq cents dollars de Dauber n'avaient pas été remis. Soupçonnant Tucker d'avoir gardé l'argent, et sachant que Tucker avait ses économies à la Tennessee National Bank, Sharp avait téléphoné à la banque, où on lui avait dit que Tucker avait récemment versé cinq cents dollars sur son compte.

— Un instant, intervint le juge Venable. Il s'agit là d'un témoignage indirect. (Il regarda Rube.) La défense n'élève aucune objection, mais...

— Mon confrère ne peut se permettre de protester, dit Switgall avec un sourire triomphant. Il sait pertinemment que l'argent a été déposé à la banque, pour la

bonne raison qu'il est allé lui-même l'y retirer l'autre jour !

Le juge considéra Rube d'un œil soupçonneux.

— Est-ce exact, monsieur Claggett ?

— Tout à fait, Votre Honneur.

— Avez-vous une explication à nous offrir ?

— Je ne suis pas témoin dans ce procès, dit Rube. Si vous désirez me faire prêter serment, je témoignerai. Mais je me réserverai alors le droit de me soumettre moi-même à un contre-interrogatoire sur les points importants de cette affaire.

Le juge se frotta le menton d'un air pensif, puis se tourna vers le sténographe :

— Notez sur le procès-verbal le fait qu'une somme de cinq cents dollars a été déposée sur le compte en banque de l'accusé et a ensuite été retirée par l'avocat de l'accusé. — Il observa une pause avant de demander : — Le ministère public en a-t-il terminé avec M. Sharp ?

Comme Switgall acquiesçait, le juge dit d'un air irrité :

— Procédez au contre-interrogatoire, monsieur Claggett.

Rube s'avança d'un pas nonchalant, les mains dans les poches.

— Monsieur Sharp, vous affirmez avoir appris le mardi matin que l'argent manquait ?

— Oui, monsieur. Quand M. Higley m'a fait part de la plainte de M. Dauber.

— A quelle heure avez-vous appelé la banque ?

Le témoin hésita avant de répondre :

— Je ne suis pas très sûr de l'heure exacte...

— Etait-ce avant dix heures ou après ?

Sharp joua nerveusement avec ses doigts.

— Après, dit-il.

— Donc, à dix heures, ni vous ni M. Higley ne saviez que l'argent était sur le compte de Sam Tucker ?

— Nous ne l'avons su que lorsque j'ai téléphoné.

Rube fit lentement quelques pas, le regard fixé sur le plancher. Soudain, il se retourna :

— Qui vous a renseigné, à la banque ?

Sharp sursauta et sa pomme d'Adam s'agita avec frénésie.

— Je ne sais pas très bien... Le caissier, je crois. Je ne me rappelle pas son nom.

— Vous ne vous rappelez pas son nom, dit Rube d'un ton dédaigneux, mais c'était un garçon rudement serviable, pas vrai ? Depuis quand les banques livrent-elles aussi facilement des renseignements sur les comptes de leurs clients ?

Sharp eut un mince sourire.

— M. Higley étant l'un des administrateurs de la banque, les employés ont toujours été très coopératifs avec nous.

Rube émit un ricanement sardonique.

— Avez-vous téléphoné de votre bureau ?

— Oui, monsieur.

— Dans ce cas, la compagnie du téléphone aura certainement une trace de cet appel ?

Sharp se passa la langue sur les lèvres.

— Je le suppose, dit-il.

— A quelle heure êtes-vous allé travailler ce jour-là ?

Ezra déglutit avec difficulté.

— Vers neuf heures, je crois.

— Quoi ? s'écria Rube. Quoi ?

Mâchoire en avant, il s'approcha du témoin.

— Ignorez-vous donc que vous étiez à Knoxville mardi matin et qu'on vous a vu entrer à la Tennessee National Bank aux environs de neuf heures ?

Le visage de Sharp vira au gris et ses lèvres tremblèrent. Il ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit.

— Vous êtes allé trouver la caissière en chef, n'est-ce pas ? tonna Rube. Une jeune brune avec des lunettes ? Et vous lui avez donné cinq cents dollars à déposer sur le compte de Sam Tucker. C'est bien ça ?

Sharp se tassa sur son siège, jetant de tous côtés des regards éperdus.

— Non, monsieur, murmura-t-il d'une voix rauque. Non, monsieur.

Switgall se leva, sourcils froncés.

— Votre Honneur, le ministère public souhaiterait une brève suspension d'audience.

Le juge Venable prit un air agacé.

— Je n'aime pas interrompre un contre-interrogatoire. Néanmoins... (Il consulta la pendule.)... l'heure du déjeuner approche. En avez-vous encore pour longtemps avec ce témoin, monsieur Claggett ?

Les yeux étrécis, Rube observa Sharp d'un air méprisant.

— Je suis très loin d'en avoir terminé avec lui, Votre Honneur.

— Bien. L'audience est suspendue jusqu'à une heure. Soyez de retour ici à une heure, monsieur Sharp.

— Oui, monsieur.

Sharp bondit de son siège et détala comme un lapin. Rube ficha un cigare dans sa bouche.

— Cette suspension est tombée à pic, me dit-il en aparté. Je commençais à être à court de munitions mais je ne voulais pas lâcher Sharp. A l'heure qu'il est, il tremble à l'idée d'être cloué au pilori cet après-midi, et ça va peut-être le pousser à fuir. S'il met les voiles, nous aurons gagné la partie.

Une question me tarabustait :

— Rube, demandai-je, qui a vu Sharp entrer dans la banque ?

Il haussa les épaules.

— Comment voulez-vous que je le sache ? J'ai simplement dit que quelqu'un l'avait vu. Dans une grande ville comme Knoxville, il y a forcément quelqu'un qui l'a vu.

— C'était donc du bluff, votre accusation ?

— Bien sûr, dit-il avec un sourire épanoui. Mais j'avais de solides atouts. Ce n'était certainement pas Sammy qui avait déposé cette somme, sans quoi il ne nous aurait pas signé de si bonne grâce une procuration. Quand je suis allé à la banque pour retirer l'argent de Sammy, je pensais recueillir une centaine de dollars, or j'ai eu la surprise de constater qu'il en avait plus de six cents sur son compte. J'ai alors demandé à voir les bulletins de versement de Sam — avec la procuration, ils ne pouvaient pas refuser de me les montrer — et j'ai

ainsi appris que, le mardi 21 juin à neuf heures six du matin, une somme de cinq cents dollars avait été déposée à la caisse numéro un, tenue par une petite brune à lunettes. Lorsque Dauber a déclaré à la barre que Sharp n'était pas à son bureau le mardi matin, j'en ai déduit que c'était lui qui avait fait ce dépôt.

Nous allâmes déjeuner dans une brasserie, et je passai en revue les développements de l'affaire. Au bout d'un moment, je demandai :

— Rube, pourquoi Ezra Sharp voulait-il piéger Sammy ?

— Bonne question, grogna-t-il. Pour éloigner les soupçons de sa propre personne, peut-être.

Je réfléchis à cette réponse.

— Pourquoi aurait-il volé cet argent s'il projetait de...

Soudain l'explication m'apparut dans toute sa clarté.

— J'ai compris ! Sharp puisait sans doute dans la caisse depuis un moment et ne pouvait donc faire face à une vérification des comptes. Aussi, quand Higley a découvert que les cinq cents dollars manquaient, Sharp s'est vu contraint d'agir rapidement. Il s'est précipité à Knoxville, mardi, pour déposer l'argent sur le compte de Sam, puis il a raconté à Higley qu'il avait découvert ce versement en téléphonant à la banque. En accusant Sam, il se mettait lui-même à l'abri et protégeait l'argent qu'il avait volé jusque-là. Il était prêt à sacrifier les cinq cents dollars pour éviter que les vérificateurs ne viennent éplucher ses comptes.

— Pas mal, Charley, mais il y a une faille dans votre théorie. Comment Sharp a-t-il su que Dauber était allé voir Higley la veille au soir ?

Après une brève pause, il reprit :

— Une seule personne a pu le mettre au courant : Higley. Et quand on parle du loup...

Je vis Higley et l'avocat de Knoxville s'approcher de notre table.

— Pouvons-nous nous joindre à vous ? s'enquit Blackerby avec amabilité.

Rube eut un haussement d'épaules indifférent.

— Nous ne sommes pas snobs. Dites donc, Higley, qu'est-ce que vous lui trouviez, à Sharp ?

Higley rougit et répondit d'un ton hargneux :

— Il arrive à tout le monde de commettre des erreurs, monsieur Claggett. Apparemment, en l'occurrence, j'avais mal placé ma confiance. Je ne serais pas surpris d'apprendre que mon comptable et Tucker étaient de mèche depuis le début.

— Moi, j'en serais sacrément surpris, répliqua sèchement Rube.

— Oh, je vous accorde que Sharp a peut-être été l'instigateur de l'escroquerie. Nous envisageons d'ailleurs de faire vérifier ses livres de comptes. En attendant, j'ai une proposition à vous faire qui vous convaincra de ma totale bonne foi dans cette affaire.

— Voilà qui mérite attention, ironisa Rube.

Blackerby prit la parole :

— M. Higley est uniquement soucieux du bien-être de sa nièce. Il n'a aucun grief personnel contre Tucker. En conséquence, il est disposé à retirer sa plainte pour escroquerie. En ce qui concerne le vol de la voiture, il demandera au tribunal de prononcer une condamnation avec sursis. (Il arbora un large sourire.) Tucker ne purgera pas la moindre peine de prison.

Le visage de Rube ne changea pas d'expression.

— Et que demandez-vous en échange de ce déploiement de générosité ?

— Tucker devra quitter l'Etat aussitôt après le procès et renoncer à contacter Daisy. En outre, il devra faire annuler le mariage.

Rube secoua la tête.

— Des clous, cher confrère. Nous irons jusqu'au bout.

— Soyez raisonnable, mon vieux, insista Blackerby. Nous offrons à Tucker la liberté. Il risque d'écoper de dix ans pour cette histoire de vol, même s'il est lavé de tout soupçon en ce qui concerne l'escroquerie.

— Nous sommes gourmands, dit Rube. Nous voulons bien davantage qu'une condamnation avec sursis.

Blackerby haussa les sourcils.

— Je comprends, dit-il d'une voix lente.

Se penchant en avant, il reprit :

— Nous ferons également en sorte que vous touchiez des honoraires substantiels pour les services que vous aurez rendus, messieurs.

Les muscles du cou de Rube se contractèrent, mais sa voix demeura calme et égale :

— Décidément, vous avez vraiment envie que je vous fasse avaler votre bel attaché-case, hein ?

Il m'adressa un bref signe de tête.

— Venez, Charley, allons respirer un peu d'air pur.

A la reprise de l'audience, il n'y avait personne à la barre des témoins. Après avoir attendu un quart d'heure, le juge lança un mandat d'amener contre Sharp en qualité de témoin essentiel. Puis il dit :

— A présent, général, appelez votre témoin suivant.

— Humphrey Higley, déclara Ambrose Switgall à l'adresse de l'huissier.

Le témoignage de Higley se révéla sensiblement différent de celui de Sharp. A l'en croire, après que Dauber fut venu le voir pour réclamer son argent, Higley avait téléphoné à Sharp pour le convoquer à son bureau. Le comptable, tout en déclarant ignorer la disparition de l'argent, avait laissé entendre qu'il pouvait prouver que le coupable était Tucker. Le lendemain matin, Sharp n'était pas venu travailler. Vers dix heures — juste avant le coup de fil de Dauber — Sharp avait téléphoné de Knoxville pour annoncer que, renseignements pris, Tucker avait déposé cinq cents dollars à sa banque.

— Je n'avais aucune raison de mettre en doute la parole d'Ezra, conclut Higley. J'ai donc aussitôt porté plainte contre Tucker pour détournement de fonds.

Je me penchai pour chuchoter à l'oreille de Rube :

— Il s'en sort blanc comme neige, hein ?

— J'en ai peur. On lui a montré comment exploiter les points faibles du témoignage de Sharp. Si je l'avais eu à la barre avant le déjeuner, je l'aurais dégonflé comme une baudruche.

— Le ministère public en a terminé avec l'accusation d'escroquerie, déclara le général Switgall. En ce qui concerne le vol, puisque la défense reconnaît les faits,

nous nous contenterons d'établir que la voiture appartient bien au plaignant. Monsieur Higley, veuillez nous dire si, oui ou non, vous êtes propriétaire d'une Roadliner modèle 1960, dont le numéro de moteur est KHL128891 ?

— Oui. Voici d'ailleurs mon titre de propriété, répondit Higley en tendant une feuille de papier à l'attorney général.

— Nous voudrions présenter ce document comme pièce à conviction, dit Switgall.

— Pas d'objection, dit Rube.

Switgall s'inclina légèrement devant Rube.

— Vous pouvez interroger le témoin.

— Où avez-vous acheté cette voiture, monsieur Higley ? s'enquit Rube.

— Chez Munson Motors, à Sweetwater, répondit Higley en souriant.

— C'est ce que je pensais. Vous avez fait un chèque de 3 057,19 dollars, n'est-ce pas ?

Le sourire de Higley parut soudain un peu crispé.

— C'est un chiffre de cet ordre-là. Je n'en suis pas très sûr.

— Oh ! c'est bien ce chiffre-là, ça ne fait aucun doute.

Rube s'approcha du témoin.

— Dites-moi, monsieur Higley, comment avez-vous signé ce chèque ?

Le sourire disparut complètement et Higley lança un bref coup d'œil à Blackerby.

— Je l'ai signé de mon nom, monsieur Claggett, répondit-il. Qu'aurais-je pu faire d'autre ?

— Ce qui m'intéresse, c'est de savoir ce que vous avez fait d'autre. Vous avez écrit le mot « administrateur » après votre nom, n'est-ce pas ?

Les bajoues luisantes de transpiration, Higley adressa à Blackerby un regard affolé.

— Il ne peut pas vous aider, Higley, dit Rube. Répondez à la question. Avez-vous rédigé ce chèque sur un compte en fidéicommiss ?

Le témoin avala péniblement sa salive avant de répondre dans un murmure :

— Oui, monsieur.

— Avez-vous perdu votre langue, monsieur Higley ? Allons, répondez à haute et intelligible voix ! Parlez bien fort, pour que cette jeune femme assise au dernier rang puisse vous entendre. Qui est la bénéficiaire de ce fonds en fidéicommis ?

Higley serra les mâchoires. Puis il émit un profond soupir et ses épaules s'affaissèrent.

— Ma nièce, dit-il d'une voix rauque. Daisy Higley. Rube dévisagea avec mépris le témoin en nage.

— Ainsi, vous avez acheté cette voiture avec l'argent de votre nièce ?

— Je l'ai achetée pour rendre service à Daisy, bredouilla Higley. Je la laisse s'en servir.

— Vous la laissez s'en servir ! ricana Rube. Mais vous ne lui avez pas dit que cette Roadliner lui appartenait, n'est-ce pas ? Au lieu de ça, vous avez déposé plainte contre Sam Tucker parce qu'il avait conduit Daisy chez le juge de paix dans une voiture qui était à *elle* !

Higley évita le regard de Rube.

— Je veillais aux intérêts de Daisy, gémit-il. Je suis son tuteur.

— Vous étiez son tuteur. D'après les clauses du fidéicommis, votre rôle prend fin le jour où elle se marie et l'argent lui revient alors inconditionnellement. C'est pour ça que vous étiez si anxieux de vous débarrasser de Tucker et de faire annuler leur mariage, n'est-ce pas ?

Le témoin contempla le plancher sans répondre. Rube se tourna vers le juge.

— Votre Honneur, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de débattre de la validité de ces chefs d'accusation inventés de toutes pièces. La défense propose un double verdict de non-culpabilité.

Switgall se leva.

— Avec grand embarras, Votre Honneur, le ministère public s'associe à cette proposition. Nous demandons également à la Cour d'ordonner l'arrestation de ce *témoin*. Rien n'est plus répréhensible que d'utiliser les

tribunaux à des fins personnelles et de poursuivre un innocent en justice dans la seule intention de lui nuire.

Ce soir-là, avant que Sam et Daisy ne partent en voyage de nocces, nous donnâmes une petite fête au bureau et Rube nous mit au courant des détails de l'affaire.

— Ce que je n'arrive pas à comprendre, dit Sam, c'est comment vous avez découvert l'existence du fidéicommis.

Rube sourit de toutes ses dents et se versa trois doigts de whisky.

— Je vais vous le dire, fiston. Cela est dû à de longues années d'études assidues, à un regard exercé, à un esprit curieux, et... (Il adressa un clin d'œil à Ellie)... et à une secrétaire qui adore bavarder.

Il prit un cigare dans sa poche et mit ses pieds sur le bureau.

— Quand Ellie m'a dit que la mère de Daisy avait épousé un soldat, je me suis renseigné au Bureau d'état civil. Effectivement, le lieutenant Wallace Montague a épousé Rosebud dans le Comté de Knox en 1942. Rosebud est morte en donnant naissance à Daisy à l'hôpital de Knoxville, et Montague a été tué dans le Pacifique Sud. Quelques recherches m'ont permis de découvrir que Montague était le dernier membre d'une riche famille du Tennessee. A sa mort, tous ses biens sont allés à Daisy, son unique héritière. En épluchant les annales du Comté de Knox, j'ai appris que Higley avait été nommé tuteur de Daisy et administrateur de ses biens, ceci jusqu'à ce que Daisy se marie ou atteigne l'âge de vingt et un ans. Higley n'a jamais parlé à Daisy du fidéicommis — il ne lui a même jamais dit qu'elle s'appelait Montague de son vrai nom — et il s'imaginait sans doute pouvoir exploiter le filon pendant encore plusieurs années. (Il regarda Daisy.) Il lui suffisait de veiller à ce que vous restiez célibataire, mon petit.

On frappa à la porte et Ambrose Switgall entra dans la pièce.

— Nous avons attrapé Ezra Sharp, annonça-t-il. Il détournait des fonds depuis des années, mais il affirme que la machination contre Sammy était une idée de

Higley. Dans la mesure où il avait barre sur Sharp, Higley s'est dit qu'il ne courait aucun risque, quelle que soit l'issue du procès. Si Sam était condamné, Higley avait les moyens de s'assurer le silence de Sharp. Si Sam était acquitté, Higley pouvait faire porter le chapeau à Sharp.

Switgall se gratta le crâne à l'endroit de sa calvitie.

— Il y a un détail qui me turlupine, Rube. Comment avez-vous su que Higley avait payé la voiture avec l'argent du fidéicommis.

Rube haussa les épaules.

— Ce n'était pas difficile à deviner. La Cour d'équité avait limité à cinq cents dollars par mois les dépenses de Higley pour subvenir aux besoins de Daisy. Il pouvait retirer jusqu'à cette somme sans avoir de comptes à rendre à personne. Connaissant Higley, je me suis dit qu'il ne se contentait certainement pas de ces miettes alors que le fonds — d'après le dernier relevé — s'élevait à plus de trente mille dollars. J'ai donc réfléchi aux différents moyens qu'il pouvait utiliser pour dépenser l'argent en douce. Chacun sait que Higley achète une nouvelle voiture tous les ans et que — pour une mystérieuse raison — il les achète toujours à l'extérieur de la ville. Sa dernière acquisition arborait un insigne de Sweetwater. Je me suis renseigné à la Munson Motors, à Sweetwater, où on m'a dit que Higley avait payé la voiture comptant. Cela a suffi à me convaincre qu'il s'était servi de l'argent de Daisy : l'entreprise de Higley n'est pas prospère à ce point-là. Je suis alors retourné au Palais de Justice du comté de Knox pour examiner à la loupe les requêtes à la Cour d'équité. Il y a six mois, Higley a déposé une requête afin d'obtenir l'autorisation de dépenser 3 057,19 dollars pour acheter une nouvelle voiture à Daisy.

Switgall lança un regard en coulisse à Sam et Daisy.

— Ces jeunes gens savaient-ils que la voiture appartenait à Daisy, ou ont-ils délibérément commis un vol ?

Rube sourit.

— Ils ont simplement suivi les conseils de leur avocat. J'ai dit à Sam qu'il ne s'agissait pas d'un délit... mais je suppose qu'il a douté de ma parole quand le

sheriff l'a flanqué en prison. Je n'ai mis personne au courant de nos projets, de crainte que ça ne parvienne aux oreilles de Higley. Je voulais qu'il se mouille suffisamment pour ne plus pouvoir se dépatouiller.

Switgall secoua la tête.

— Rube, si vous tombiez dans une fosse à purin, vous en sortiriez frais comme un bouquet de roses.

— C'est l'art de vivre honnêtement. — Rube leva son verre. — Buvons au crime !

— Au crime, répéta l'attorney général d'un air rêveur. A ce propos... Vous avez quand même commis une erreur, Rube. Vous avez prélevé cinq cents dollars sur le compte en banque de Tucker. Aux yeux de la loi, vous êtes coupable de recel de fonds volés.

— Voyons, Ambrose, on m'a remis cet argent sur présentation d'une procuration en bonne et due forme de mon client. Sammy n'a pas volé d'argent ; par conséquent, l'argent qu'il m'a donné ne pouvait pas être le produit d'un vol.

Switgall gratta son crâne dégarni, secoua la tête et sortit.

— Cet argent a bel et bien été volé, dis-je. N'avez-vous pas prouvé que Sharp...

Un sourire épanoui sur les lèvres, Rube m'interrompit :

— Nous n'avons qu'à considérer qu'il s'agit d'honoraires versés par messieurs Higley et Sharp, voilà tout.

The State Against Sam Tucker.
Traduction de Gérard de Chergé.

La nuit du serpent de mer

par

THOMASINA WEBER

Un serpent de mer, ça n'existe pas ; tout le monde sait ça, ou devrait le savoir. Et d'abord mon mari ; sur toute la côte ouest de Floride, il n'y a personne de plus terre à terre, de moins imaginaire. N'empêche, depuis la nuit où notre voisine d'à côté, cette somptueuse divorcée, a juré ses grands dieux qu'un serpent de mer l'avait agressée, voilà que mon Jack monte la garde tous les soirs sur la plage, à l'affût, guettant avec elle la réapparition du monstre.

Je suppose qu'en principe je devrais me joindre à eux et prêter mon concours, parce que, la nuit, on n'y voit pas grand-chose et il est difficile de repérer quoi que ce soit ; mais moi, après le coucher du soleil, je ne vais jamais sur la plage ; là, le soir, les moustiques n'arrêtent pas de me piquer et j'enfle de partout. Et puis, en général, je suis accaparée par ma broderie ou le raccommodage. D'ailleurs, durant la journée, on ne m'y voit pas souvent non plus, à la plage, parce que je ne supporte pas le soleil ; je rôtis aussitôt et je me mets à peler pendant une semaine. Ce qui fait que, l'un dans l'autre, c'est en solitaire que Jack va pêcher à la ligne, en barque ou au bord de l'eau, et ça lui convient parfaitement ; il aime ça.

Cependant, depuis que Wilma Paine a loué l'autre moitié de notre maison en duplex sur la plage, il n'a guère eu le loisir de s'y adonner, à la pêche. Après son boulot, il a toujours quelque menu travail à faire chez Wilma. Jack dit que c'est la moindre des choses, étant

donné que la pauvre Wilma n'a pas d'homme pour la seconder, et que, après tout, il est son propriétaire. Ça n'est pas la faute de Wilma si la maison est vieille. Quand on l'a achetée, voici cinq ans, juste après qu'on s'est mariés, elle était en assez piteux état ; mais Jack a consacré pas mal de temps et d'argent à la rafistoler.

Enfin... pas mal de temps, oui, mais d'argent, non, pas vraiment, parce qu'on n'en a pas beaucoup. Jack est préposé à l'entretien d'un building de bureaux de six étages. Ça fait vingt-neuf ans qu'il l'a, ce boulot. Il l'a obtenu quand il a quitté l'école pour subvenir aux besoins de sa mère malade. Quand elle est morte, elle lui a laissé un peu d'argent, et, en l'ajoutant à ce qu'il avait mis de côté, il a pu régler le premier et principal versement pour l'achat de la maison.

L'histoire du serpent de mer, ça s'est passé deux semaines après que Wilma a emménagé. Je travaillais à retapisser un fauteuil pendant que Jack se préparait à partir pour la pêche. On a tous les deux entendu Wilma hurler et Jack s'est retrouvé dehors en un rien de temps ; je ne l'ai jamais vu se remuer si vite. Il faisait clair, la lune brillait, et il a galopé à fond de train sur le sable pour la rejoindre, là où elle s'ébrouait hors de l'eau. Je ne sais trop de quelle couleur il était, son maillot de bain — en fait, je me demande si elle... mais aussi, faut dire, je suis assez myope.

Toujours est-il qu'il l'a ramenée à la maison et qu'à ce moment-là elle avait sur elle un peignoir en tissu-éponge. Ses beaux cheveux noirs lustrés étaient joliment empilés au sommet de son crâne, à la façon dont elle les porte habituellement, et pas mouillés le moins du monde ; apparemment, le serpent de mer n'avait pas réussi à l'entraîner sous l'eau.

— Vous voulez un peu de café ? je lui ai proposé, après qu'elle nous eut raconté ce qui s'était passé.

— Non, merci, Sophie, m'a répliqué Wilma. Je crois que je vais rentrer me coucher.

Elle s'est tournée vers Jack, qui la contemplait bouche bée avec une sorte de regard vitreux.

— Je ne sais comment vous remercier, Jack.

— Ouais. Oh, ben...

Pour la conversation, il est pas champion, Jack. Dans son boulot, on ne lui parle pas beaucoup. Le préposé à l'entretien, la moitié du temps, les gens ne le voient même pas, qu'il dit, Jack.

Tout le restant de la soirée, Jack n'a pas prononcé un mot de plus, mais il s'est rattrapé le lendemain matin.

— Tu as laissé brûler le toast, Sophie.

— Le mécanisme du grille-pain ne se déclenche plus. Je te l'ai dit, il y a trois mois déjà, rappelle-toi.

— Eh bien, pourquoi tu ne l'arranges pas ?

— Il est complètement usé.

— Si ça fait trois mois qu'il est détraqué, comment se fait-il que ça soit la première fois que tu brûles un toast ?

— Je l'ai mal surveillé, j'imagine.

Inutile de dire qu'après ça je l'ai surveillé de près.

Quand Jack m'a demandé si je continuerais encore longtemps à raccommoder ses vieilles chemises, je n'ai pas hésité ; je suis allée lui en acheter une demi-douzaine de neuves. Je ne le regrette pas, je dois dire, parce qu'elles lui vont rudement bien. Il en jette ! Pour un homme de quarante-cinq ans, il a vraiment de la prestance. Je me garde bien de le lui dire, cependant ; ça ne ferait que l'embarrasser. Il croit peut-être de son côté que, moi aussi, ça m'embarrasserait, s'il m'en faisait, des compliments. Pas du tout, ça me plairait même beaucoup. Mais je suppose que, chez moi, il n'y a pas grand-chose qui vaille un compliment.

Je ne me plains pas, notez. J'estime avoir déjà bien de la chance d'être mariée, surtout à Jack Conmar. Il est très bel homme ; seulement, dans son boulot, ça ne se voit pas ; il passe inaperçu. Il avait trente-neuf ans quand sa mère est morte, et il s'est trouvé complètement désemparé, paumé, perdu, ce pauvre Jack. Dans le petit restaurant où il venait déjeuner tous les jours, c'est moi qui faisais la cuisine, mais, avec moi, il n'était pas particulièrement loquace. Après qu'il a eu perdu sa mère, il faisait peine à voir et j'avais envie de le consoler, mais tout ce que je pouvais faire, c'était lui servir ses plats très copieusement garnis. Quand même,

ça lui a fait de l'effet, je dois dire, car il s'est mis à me sourire.

Je ne me suis pas raconté d'histoires. Le coup de foudre, la grande passion et tout le bataclan, pas question. Pour moi, c'était exclu, ce genre de truc. J'avais déjà quarante-quatre ans — cinq ans de plus que lui, je l'ai vite su — et quand vous avez tout ça contre vous, et qu'en plus vous êtes courte sur pattes, boulotte et myope, vous prenez ce qui se présente, trop heureuse qu'on vous l'offre. Il avait besoin de quelqu'un qui s'occupe de lui, et moi j'avais besoin de m'occuper de quelqu'un ; j'ai saisi l'occasion, c'est tout. Bien entendu, il s' imagine que tout vient de lui, et je ne lui dirai jamais le contraire.

Après avoir emménagé, Wilma a commencé par venir pratiquement tous les jours prendre le café avec moi, mais depuis la nuit du serpent de mer ça ne lui arrive plus aussi souvent. Pourtant, un après-midi, elle s'est ramenée pour exhiber un nouveau maillot de bain qu'elle venait d'acheter.

— Je l'ai payé trente-sept dollars.

— Ça ? Mais il n'y a pas cinquante centimètres de tissu là-dedans !

— C'est la conception qu'on paye, mon chou. Et il faut bien reconnaître que ce maillot est extrêmement stratégique. (Je ne connaissais pas l'expression, mais, grosso modo, je voyais le topo.) Je ne vous ai jamais vue dans l'eau, Sophie.

— Je ne sais pas nager.

— Oh ! quel dommage. Jack nage, lui, non ?

— C'est même un très bon nageur. Tout ce qui touche à l'eau, d'ailleurs, il aime ça. Moi, si c'était que de moi, je préférerais vivre à la montagne.

— Un homme aime qu'on partage ses goûts.

— Je fais de mon mieux.

Elle m'a adressé un drôle de regard, lentement, du haut en bas.

— Vous devez bien faire la cuisine, qu'elle a fini par dire, et elle s'est éclipsée.

J'ai remarqué qu'elle avait oublié ses cigarettes. Je les ai ramassées et flanquées à la poubelle. Après quoi,

j'ai préparé des sablés et les ai mis à cuire au four, mais ceux-là aussi, je les ai mal surveillés, j'imagine. Ils ont cramé, si bien que j'ai dû les jeter.

Au sud de là où on habite, il y a une petite île. Je suppose qu'au départ c'était une simple barre de sable, où quelques palétuviers sont venus s'échouer durant une tempête, ont pris racine et commencé à se multiplier. Le sable a eu vite fait de s'accumuler et de s'étendre ; des oiseaux ont rappliqué, apportant des graines, et des pins d'Australie ainsi que d'autres plantes ont fait leur apparition. En tout cas, actuellement, tout ça se déploie à trois kilomètres d'ici, à peu près ; trop loin pour qu'on y aille à la nage, mais on s'y rend facilement en canot.

King Charlie habite sur cette île. Il estime qu'elle lui appartient, que c'est son royaume ; d'où ce surnom dont il s'est affublé. Personne ne sait d'où il vient ; ni quel âge il peut avoir, à cause de sa broussailleuse barbe blanche et de sa tignasse foisonnante. Chaque fois que je le vois, j'ai l'impression d'être en face d'un géant ; certes, quand on n'a guère plus d'un mètre cinquante, tout le monde vous paraît grand, mais Jack estime qu'il mesure pas loin de deux mètres. Et d'un costaud, avec ça ! Si son moteur tombait en panne, je le vois très bien aller le faire réparer à terre en emportant son petit bateau sous le bras.

La plupart des gens ont peur de Charlie. M'est avis que c'est à cause de sa voix, aussi grosse que sa taille est grande. Quand il se met à rire, ça vous ébranle que c'est tout juste s'il ne faut pas se cramponner à son fauteuil pour ne pas tomber. Sur Charlie, chacun a sa petite idée. Il y en a qui disent que c'est un excentrique plein aux as qui s'est enfui et a enterré sa fortune dans l'île, pour la soustraire aux convoitises des rapaces de sa famille. D'autres prétendent que c'est un réfugié politique, ou un écrivain camouflé, ou tout simplement un bon à rien, un vagabond. Toujours est-il qu'il vit très retiré, se montrant seulement de temps à autre pour vendre les poissons qu'il a pêchés ou les praires qu'il a récoltées. Toutes les ménagères les achètent, parce qu'elles ont peur de refuser. Ça n'est pas qu'il ait jamais

menacé personne, mais, avec lui, on ne sait jamais trop à quoi s'en tenir ; on ne peut pas prévoir ses réactions.

Wilma était assise dans ma cuisine un matin, quand Charlie, après avoir fait claquer ses énormes panards sur les marches, a fait irruption dans la pièce, a balancé un sac de praires sur ma table, puis est reparti sans dire un mot.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? a fait Wilma, en se raidissant sur son siège.

Je lui ai décrit King Charlie, en long et en large.

— Il y en a qui croient qu'il est un peu timbré, à cause des choses qu'il lui arrive de faire. Comme de laisser sur place sa marchandise et de s'en aller. S'il vous a à la bonne, il vous le vend pas, son poisson — il vous le donne. Moi, il m'en laissait tellement, de poisson, que finalement j'ai dû le supplier d'arrêter.

Wilma ne me suivait plus que d'une oreille distraite ; quelque chose devait avoir capté son attention à mi-chemin.

— Pensez-vous vraiment qu'il ait enterré une fortune là-bas dans cette île ? qu'elle m'a demandé.

— Bien sûr que non. Où voulez-vous qu'il ait trouvé une fortune, Charlie ?

— Vous ne valez pas mieux que votre mari, Sophie. Pas la moindre imagination. Moi, je pourrais vous citer un million d'endroits où il aurait pu la trouver, cette fortune. Comme je pourrais citer un million d'endroits où la dépenser.

Le lendemain, c'était samedi, le jour où Jack fait des travaux de ménage. Je m'attendais à ce qu'il nettoie le garage, mais Wilma s'est ramenée pour dire qu'elle avait des ennuis avec son réfrigérateur. Je n'ai pas revu Jack jusqu'au déjeuner.

— Le garage a besoin d'être nettoyé, qu'il m'a lâché entre deux bouchées de crabe en salade.

— Je croyais que tu voulais t'en charger.

— Je n'ai pas encore fini avec le réfrigérateur de Wilma.

Quand j'ai eu fini, moi, de nettoyer le garage, je suis rentrée prendre une douche. Lorsque, finalement, j'ai pu regagner ma cuisine, j'ai trouvé sur la table un mot

de Jack disant qu'il avait emmené Wilma au drugstore, parce que sa bagnole à elle ne voulait pas démarrer. Lorsqu'ils sont revenus, ça faisait bien deux heures que le drugstore était fermé. Jack ne s'est guère expliqué, marmonnant juste quelques bribes de phrases en se rendant à la douche : pneu à plat... pas de roue de rechange... pas de station-service ouverte. Apparemment, il devait avoir eu beaucoup à marcher ; il paraissait épuisé.

Le lendemain matin, j'ai décidé de m'asseoir sur la plage pendant que Jack pêchait. J'enfilai un négligé à manches longues et me coiffai d'un chapeau de paille plutôt informe, à bord rabattu, pour me protéger du soleil. J'étais assise sous le parasol, la figure tout enduite de lotion solaire, quand Wilma a fait son apparition, vêtue — si l'on peut dire — du fameux maillot à trente-sept dollars. Je ne voyais toujours pas comment un truc pareil pouvait coûter tant d'argent, mais Jack semblait l'apprécier. Il s'est précipité pour lui faire la causette. Je les regardais babiller ; je me sentais aussi gourde qu'une baleine échouée sur le rivage.

Tout à coup, Wilma s'est pliée en deux, croisant ses bras sur son ventre. Jack a lâché sa canne à pêche et l'a empoignée à deux mains. Le temps que je réussisse à me mettre debout, il était déjà à mi-chemin de la maison, la portant dans ses bras. Elle avait l'air mal en point.

C'a été tout un cirque. J'ai téléphoné à un toubib, qui est accouru et a déclaré que ça n'était rien de grave ; une légère ingestion de ptomaïne, qu'il a dit. Jack, pendant ce temps-là, tournicotait en tous sens, affolé, comme un fauve en cage.

— Votre femme va se rétablir promptement, l'a rassuré le toubib. (J'ai eu peine à ne pas rire ; je voyais la tête du toubib si je lui disais que Jack n'était qu'un voisin.)

Wilma, toute faiblarde et flagada, nous a exhalé de son lit qu'elle avait mangé du poisson qu'elle avait trouvé dans son réfrigérateur.

— Vous l'avez *trouvé* ? a fait Jack.

— Oui. Quelqu'un a dû l'y laisser pour moi quand nous étions en ville hier.

— Qui pourrait bien faire une chose comme ça ?

— King Charlie laisse souvent du poisson aux gens qui lui plaisent, ai-je dit.

— Du poisson *avarié* ? a bramé Jack.

— Peut-être qu'il n'était pas gâté quand il l'a laissé, j'ai répliqué. Tu as bien dit que le réfrigérateur ne marchait pas, non ?

— Oh, oui, c'est vrai, a balbutié Wilma.

— Bon, enfin, y a plus de peur que de mal, ai-je conclu en me levant. Je vous apporterai du bouillon, Wilma.

Deux-trois soirs plus tard, nous étions en train de dîner quand Wilma a jailli chez nous en agitant quelque chose au-dessus de sa tête.

— Regardez-moi ça !

Elle a abattu l'objet avec fracas sur la table entre nous deux. C'était une petite poupée de chiffon avec des cheveux noirs lustrés au sommet de son crâne et affublée d'un bikini. Une longue épingle était fichée en plein milieu de sa poitrine.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? a fait Jack.

— C'est une poupée vaudou ! Je l'ai trouvée sur mon lit.

— Elle est mignonne, a dit Jack.

— *Mignonne* ! Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une poupée vaudou ? Quelqu'un essaie de me tuer !

— C'est probablement une farce, une plaisanterie, j'ai susurré. Asseyez-vous donc et prenez une tasse de café.

Je voyais bien que Wilma tourneboulait Jack. Il n'avait guère eu l'expérience des femmes, et surtout pas des femmes entretenues qui dépendent entièrement des autres — des hommes en particulier — et qui sans ça sont désespérées. Bien que sa mère ait été malade et quasi infirme, elle avait toujours eu la force de se débrouiller toute seule et de s'occuper de son fils autant qu'elle pouvait. Peut-être bien que si elle s'était ménagée davantage, elle aurait vécu plus longtemps.

Jack n'a pas eu une vie commode et je fais de mon

mieux pour la lui rendre meilleure. Je lui prépare tous les petits plats qu'il aime et je tiens la maison bien propre, impeccable, et il n'a jamais un bouton qui lui manque. Je fais toutes mes robes moi-même, et ça représente de sérieuses économies. Evidemment, elles ne ressemblent pas à ces somptueuses fringues que porte Wilma, mais je ne ressemble pas non plus à Wilma. Comment elle peut se prélasser toute la journée au soleil et rester toujours aussi belle, ça me dépasse. Peut-être que si je consacrais autant de temps qu'elle à me bichonner... oh, ça y est, voilà que je remets ça. Pour obtenir un bon résultat, il faudrait d'abord que je dispose d'un bon matériau et ça n'est pas le cas.

Le lendemain, Wilma m'a demandé si elle pouvait se servir du hors-bord.

— J'aimerais voir à quoi elle ressemble, cette île.

— King Charlie n'apprécie pas beaucoup la compagnie.

— Je ne crois pas que la mienne l'ennuiera.

Je me suis assise dans la véranda et je l'ai regardée s'éloigner, svelte et bronzée, son maillot de bain, je ne l'avais encore jamais vu. Il était noir, tout d'une pièce, mais avec des tas d'ouvertures comme des lucarnes. Je me demandais si j'aurais jamais le courage de porter un maillot comme ça, à supposer que j'aie la chance d'être aussi mince que Wilma.

Je l'ai vue accoster et jeter l'ancre sur le sable. Je ne regrettais pas, je dois dire, que Jack ait acheté une aussi bonne paire de jumelles. C'était la première fois que je m'en servais. Wilma a disparu au milieu des arbres et j'ai posé mes jumelles. Elle allait probablement passer un agréable après-midi à faire la connaissance de King Charlie.

Mais pas du tout. Elle a resurgi au bout de quinze minutes à peu près, filé vers le bateau comme une flèche et raflé l'ancre au passage. King Charlie la suivait d'assez près, tranquillement, et il s'est arrêté au bord de l'eau, d'où il la contemplait en train de se démener frénétiquement pour faire démarrer le moteur. Elle devait s'imaginer qu'il la pourchassait, mais s'il avait

voulu l'attraper, il lui suffisait de faire un bond dans l'eau pour la cueillir et l'extraire du bateau.

Elle a réussi à mettre en marche arrière toute, puis a fait faire à la petite embarcation un si brusque demi-tour qu'elle a failli chavirer ; après quoi, elle a foncé vers la côte si vite qu'on aurait dit qu'elle ricochait sur la crête des vagues.

— Ce vieux bouc ! qu'elle a hoqueté, à peine arrivée à bon port. Ce salopard de vieux bouc !

— Je vous avais bien dit que King Charlie n'appréciait pas la compagnie.

— C'est ce que vous croyez ! Il voulait me violer, oui ! Il a pris feu comme une bonbonne d'essence !

— Peut-être bien que vous n'auriez pas dû porter un maillot de bain comme celui-là.

— Comment pouvais-je savoir ? Je supposais que c'était un être civilisé.

— Il vous a dit où il a enterré l'argent ?

Elle m'a lancé un drôle de regard.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ?

— Ça n'est pas pour ça que vous êtes allée là-bas ?

Elle a rejeté la tête en arrière et m'a toisée du bout de son nez.

— Il y a des moments où je me demande si vous avez un tant soit peu de cervelle, Sophie Conmar !

Les soirées et les nuits se faisaient plus chaudes, Jack revenait du boulot plus grincheux et fourbu que jamais. La chaleur lui a toujours fait cet effet-là. D'habitude, il prenait une douche en rentrant, enfilait un vieux short, et restait assis dans la véranda après le dîner, jusqu'à ce qu'il fasse suffisamment frais pour aller au lit. Mais cette année il s'est entiché de la baignade nocturne, et ça dure jusqu'à onze heures, et même minuit. Je me suis d'abord fait un peu de mauvais sang à son sujet, mais je n'aurais pas dû, j'imagine. Jack est bon nageur et je l'entendrais sûrement crier s'il lui arrivait un pépin, comme une crampe ou je ne sais quoi.

Mais la baignade et la nage semblaient lui faire un certain bien en un sens. Ça le détendait et le mettait de meilleure humeur. Je me demandais même si ça ne le détendait pas un peu trop, au point de l'avachir ;

parfois, c'est à peine s'il paraissait m'entendre, quand je lui adressais la parole.

Un soir, je lui avais préparé une bonne tasse de chocolat, après sa séance de nage, et il venait de s'asseoir à table, quand un hurlement venant d'à côté l'a fait bondir de sa chaise comme un pantin à ressort. J'ai foncé derrière lui vers l'appartement de Wilma.

Elle se tenait debout, la tête penchée au-dessus du lit, figée, les yeux braqués sur quelque chose. Jack s'est précipité à côté d'elle et j'ai dû contourner leurs dos pour apercevoir un couteau à découper planté dans le matelas.

— Juste là où je me serais trouvée si j'avais été couchée !

— Quand est-ce arrivé ? ai-je demandé.

— Je ne sais pas. Je suis rentrée et je l'ai vu là...

Elle s'est tournée et a appuyé son visage sur l'épaule de Jack. Comme elle est aussi grande que lui, elle n'offrait pas un spectacle particulièrement gracieux, faut dire. Elle n'a pas dû non plus trouver ça tellement confortable, d'ailleurs, car elle a eu vite fait de relever la tête pour lui jeter un regard implorant.

— Qu'est-ce que je vais faire, Jack ? Quelqu'un essaie de me tuer !

— Allons, ne vous tourmentez pas, remettez-vous, a marmonné Jack en l'attirant contre lui.

Voyant que je l'observais, il s'est mis à lui tapoter le dos d'une façon assez godiche.

— Elle est toute retournée, a-t-il commenté à mon intention.

— C'est curieux, tu as remarqué ? Ça n'est jamais pendant la journée qu'il lui arrive quelque chose, que je lui ai lâché. (Seulement quand tu es dans les parages pour lui tapoter l'épaule, aurais-je pu ajouter ; mais ça, je l'ai gardé pour moi.)

Durant les trois jours et trois nuits qui suivirent, il y eut de l'orage dans l'air ; la tempête menaçait. La mer s'agitait et Jack disait que le mauvais temps n'allait pas tarder à nous atteindre. L'atmosphère devenait très lourde et humide ; j'en étais tout oppressée, comme si je respirais sous une couverture. Je trouvais que Jack

n'aurait pas dû aller nager la nuit avec cette mer toute chamboulée comme ça, mais il se contentait de hausser les épaules et y allait quand même. De temps à autre, il m'arrivait de l'entendre rire là-bas dehors, dans le noir ; ça dépendait dans quelle direction le vent soufflait. Et je me résignais à attendre, rongéant mon frein en poursuivant nerveusement ma broderie. J'ai réalisé les trois quarts d'un buisson d'églantines avant de m'apercevoir que j'avais utilisé du fil brun.

La quatrième nuit, l'orage n'ayant toujours pas éclaté, on se trouvait au lit, Jack et moi, mais ni l'un ni l'autre ne pouvions dormir. Il n'arrêtait pas de gigoter et de se retourner dans tous les sens, alors je restais aussi près du bord que possible pour ne pas le déranger. Finalement, il s'est apaisé et n'a plus bougé. J'avais une jambe tout engourdie, mais je n'aurais pas remué pour un empire ; du moins, c'est ce que je croyais. Et puis tout à coup le vacarme a envahi la chambre. Une seconde ou deux, j'ai cru que c'était l'orage, mais je devais être moi-même à moitié endormie ; j'ai vite réalisé que ce tintamarre, c'était le rire tonitruant de King Charlie, accompagné d'un long cri strident poussé par Wilma. On a sauté à bas du lit, Jack et moi, juste au moment où, à côté, une lampe s'écrasait sur le plancher — achetée six dollars quatre-vingt-dix-huit au bazar — et où une porte claquait avec fracas.

— Mais de quoi donc vous avez peur ? a explosé Charlie.

A peine nous entrions dans notre living-room que Wilma s'y engouffrait en trombe par l'autre porte ; ses longs cheveux noirs lui dégringolaient dans le dos, et quant à sa chemise de nuit... mes yeux s'en écarquillaient comme des soucoupes. De quoi le faire exploser, Charlie, faut dire. Je suis retournée aussitôt dans la chambre lui chercher un peignoir. Jack, lui, restait cloué sur place, ébouriffé, la bouche ouverte. Je me demandais s'il était bien réveillé.

— Il me poursuit, il m'en veut, il s'acharne sur moi ! a glapi Wilma, tandis que je l'aidais à enfiler le peignoir (quoiqu'elle aurait pu s'en dispenser, vu qu'elle l'a

laissé ouvert). C'est lui, c'est Charlie qui essaie de me tuer !

— Charlie ? a fait Jack, qui reprenait ses esprits. Pourquoi voudrait-il vous tuer ?

— Parce que je l'ai traité de vieux bouc ! Parce qu'il est cinglé !

— Charlie est incapable de tuer quelqu'un, ai-je affirmé.

— Qu'en savez-vous ? a rétorqué Wilma. Vous avez dit vous-même qu'il était timbré. Il m'a bien laissé ce poisson, non ? Et il a bien pu confectionner cette poupée vaudou.

— Charlie est adroit de ses dix doigts, c'est vrai, mais quand même, je ne crois pas...

— Avec un type comme Charlie, on ne peut pas savoir, a lâché Jack.

— En tout cas, à présent, il est parti, que j'ai dit à Wilma. Vous avez plus rien à craindre.

— Je ne pourrai pas fermer l'œil...

— Je resterai assis dans votre véranda jusqu'à ce que vous soyez endormie, a noblement déclaré Jack.

Il n'y a eu ni orage ni tempête, en fin de compte, et le samedi venu Wilma s'était suffisamment remise pour se polir les ongles, édifier sa coiffure savante, et partir en bagnole avec Jack pour aller faire du shopping en ville. Ils sont revenus avant midi et Jack s'est empressé de transporter chez elle les paquets de Wilma. J'étais en train de laver les carreaux de ma cuisine quand j'ai entendu la voix de Jack.

— Dis donc, quelqu'un t'a laissé un mot.

— Ah oui ? a fait Wilma, en laissant échapper un joli rire perlé, argentin, musical. (Je me demandai combien de temps il lui avait fallu pour le mettre au point.) Un de mes admirateurs, sans doute.

Il y eut un moment de silence. Je la voyais très bien lisant le billet, debout, Jack regardant par-dessus son épaule. Puis je l'ai entendue dire :

— Jack — qu'est-ce que tu crois — c'est une plaisanterie, non ?

— Ça ne m'a pas l'air d'être une plaisanterie, Wilma.

— Mais si, voyons, sûrement ! C'est trop ridicule pour qu'on puisse prendre ça au sérieux ! « Quittez la ville d'ici deux heures de l'après-midi, sinon vous êtes morte. » Comment croire un truc pareil ?

— Pourtant, après tout ce qui s'est passé, Wilma... Et peut-être que Charlie n'est pas — je veux dire, on ne sait vraiment rien de lui, en fait.

— Ecoute, ta propre femme affirme que Charlie ne ferait pas de mal à une mouche !

— Ça ne compte pas, ce que raconte Sophie. Elle ne vaut guère mieux que Charlie.

J'ai tordu ma lavette si fort qu'elle s'est déchirée en deux. Si Jack pensait ça de moi, c'était déjà regrettable, mais ça n'était vraiment pas gentil à lui d'aller le dire à d'autres. Moi qui avais toujours fait de mon mieux pour lui être agréable. Enfin... peut-être qu'un jour il me verrait avec d'autres yeux.

— Tu ferais peut-être mieux d'aller quelque part ailleurs pendant quelques jours, juste par précaution, a suggéré Jack.

— Non mais, dis voir, Jack, mon lapin, tu n'essaierais pas de te débarrasser de moi, par hasard ?

Je mettais la table quand Jack est rentré.

— Il y avait beaucoup de circulation ? ai-je demandé. C'est souvent le cas, le samedi.

— Couci-couça. (Ce qui voulait dire qu'il n'avait pas remarqué, l'esprit ailleurs.) Wilma désire aller pêcher cet après-midi.

— Bonne idée.

— Je lui ai dit que je l'emmènerais, vu qu'elle ne veut pas se trouver seule dans le bateau.

— Elle s'en est pourtant déjà servie toute seule.

— Elle a peur de Charlie.

Je les ai regardés partir. Il était deux heures moins cinq quand ils ont jeté l'ancre sur les rochers, à mi-chemin entre l'île et le continent. Il était deux heures exactement quand la balle de carabine s'est enfoncée dans le flanc du bateau. Jack a lâché sa canne à pêche, a empoigné Wilma et l'a entraînée avec lui dans l'eau. Ils ont dû refaire surface tout près du bateau parce que je n'arrivais pas à voir leurs têtes dans l'eau.

J'ai fini par les apercevoir, ou plutôt, à vrai dire, la première chose que j'ai vue, c'est une sorte de remue-ménage ; l'eau qui valsait et giclait de partout ; je me demandais ce qui se passait. Je suis rentrée chercher les jumelles et suis revenue juste à temps pour voir Jack cogner Wilma en plein sur le menton. Après quoi, il l'a hissée dans le bateau et y a grimpé à son tour. Il a dû s'aplatir au fond du hors-bord à côté d'elle. Ils sont restés comme ça à peu près dix minutes, probablement pour le cas où il y aurait encore des coups de feu. Jack s'est enfin décidé à remettre le moteur en marche, à remonter l'ancre et à foncer vers la côte.

A peine avaient-ils accosté que Wilma sautait à terre et se carapatait à toute vitesse vers la maison. Elle m'a même pas saluée au passage. Jack, lui aussi, a fait comme si je n'existais pas et l'a suivie à l'intérieur.

— Ecoute, je t'ai dit que j'étais désolé, qu'il a haleté. Si je t'ai cognée, c'est qu'il le fallait. Tu étais en pleine hystérie.

— *J'en ai ma claque !* Quand on se met à me canarder comme un pigeon, tu peux être sûr que ça n'est pas une plaisanterie ; très peu pour moi.

— Mais, Wilma, je te l'ai dit, on va aller trouver la police.

— Mais oui, c'est ça ! Et qu'est-ce que tu leur apporteras comme preuves ? Tu l'as vu déposer le poisson ou la poupée, Charlie ? Tu l'as vu essayer de me poignarder ou de me flinguer ? Tu l'as vu ?

— Ben, non, mais...

— Voilà. Par conséquent on ne pourra rien lui faire. Alors, moi, bien le bonjour ; adieu.

— Mais, Wilma, et moi alors ?

— Qu'est-ce que tu veux dire, et toi alors ?

— Ben, ça, c'est tout. Enfin, je veux dire... et nous ?

— Vraiment, Jack, tu es à peu près aussi gourde que ta femme. Vous allez bien ensemble tous les deux.

— Mais je croyais que tu m'aimais !

— Je ne t'ai jamais dit ça, non ?

— Ben, non — mais les paroles, ça n'est pas tout.

— Et les actes non plus, Papa. Tu as été un agréable passe-temps, une diversion amusante, mais il ne me

faudra pas longtemps pour en retrouver une autre. Et cette fois j'ai l'intention de me cantonner au monde civilisé, à l'écart de la nature, des primitifs et des sauvages, qui pourront s'en donner à cœur joie sans moi.

Jack était tout pâle sous son hâle quand il est rentré. Wilma n'avait même pas daigné me dire au revoir, mais je m'en fichais pas mal. Jack était là, bien présent, à côté de moi, et c'était tout ce qui comptait.

— J'ai préparé du poulet en cocotte pour le dîner.

— Parfait.

— Et pour le dessert, tu préfères de la tarte aux pommes ou du pudding ?

— L'un ou l'autre, ça m'est égal.

Il est allé prendre une longue douche avant le dîner et il paraissait avoir un peu récupéré quand il s'est assis à table.

— J'ai opté pour la tarte aux pommes en fin de compte, ai-je dit gentiment.

— Parfait.

Je portais une nouvelle robe que j'avais confectionnée la semaine d'avant et j'avais adopté une coiffure un peu différente. J'ai vu qu'il la regardait. Il a fini de manger et s'est renversé en arrière en déclarant :

— Ça, on peut dire que tu sais cuisiner, Sophie.

— Merci, mon chéri. Ça n'est qu'un de mes talents.

Il s'est mis à égratigner la nappe avec un ongle.

— Wilma est partie, a-t-il lâché sans me regarder.

— Je sais.

— Sophie, il y a quelque chose qu'il me faut te dire.

A propos de Wilma et de moi.

— Oui ?

Il est devenu rouge.

— Elle, euh, en quelque sorte, elle m'aimait.

— Je sais.

— Et moi aussi, en quelque sorte, je l'aimais. Pas comme toi, bien sûr. Je veux dire, elle était différente de toi. Elle était... belle... et elle avait besoin de moi. Tout au moins, elle faisait comme si elle avait besoin de moi. Elle avait l'air, comme qui dirait, paumée, sans défense. Ça fait qu'avec elle je me sentais... différent.

— Je comprends, Jack.

— Tu comprends toujours.

Il m'a souri et je me suis sentie bien de partout.

— Si on allait faire un tour sur la plage, qu'en dis-tu ? ai-je suggéré doucement.

— Mais, et les moustiques ?

— Je mettrai mon sweater.

Je suis allée le chercher dans le placard, où j'ai noté en passant que la carabine était bien à sa place, dans son coin, comme si on n'y avait pas touché depuis des années.

On est sorti et Jack m'a prise par la main.

Jamais une nuit ne m'a paru aussi merveilleuse ; pas depuis des mois et des mois. La lune brille au-dessus de l'eau, splendide. Jack me tient toujours par la main. Si on finissait par se mettre à l'affût pour repérer des serpents de mer, je n'en serais pas surprise, pas le moins du monde.

The Night of the Sea Serpent.
Traduction de Philippe Kellerson.

© 1970 by H.S.D. Publications.

Impair et... passe-passe

par

EDWARD WELLEN

Finley Crowe pénétra dans l'Hôtel Granville, parcourut du regard le hall, puis gagna la cabine téléphonique située tout au fond. Là, tandis que sa main droite tournait les feuilles de l'annuaire, la gauche s'empara du papier qu'on avait collé sous la tablette à l'aide d'un bout de scotch.

Tout en feignant de chercher un numéro et son corps faisant écran, il déplia le papier pour prendre connaissance de ce qui y était écrit. 819, rien d'autre. Mais Finley Crowe sut ainsi que l'homme qu'il devait tuer occupait la chambre 819.

Faisant une boulette du papier, il l'expédia dans la première corbeille devant laquelle il passa. Trop sûr de lui, il ne vit pas que, frappant le bord du réceptacle, la boulette était tombée sur la moquette.

Sans en avoir l'air, Finley Crowe s'assura que personne ne l'observait et se mit alors à gravir l'escalier.

Leroy Moore se baissa pour ramasser la petite boule de papier et, en se redressant, maudit ses reins douloureux. Il s'apprêtait à jeter le papier dans la corbeille, quand quelque chose lui fit suspendre son geste. Défroissant le feuillet, il lut ce qui y était inscrit. 618, un point c'est tout. Alors Leroy Moore décida d'aller vite jouer le 6, le 1 et le 8. C'eût été péché que de négliger un tel signe du ciel.

Dans la chambre 618, la main de Clifford Fant tremblait au point que ce fut seulement à la troisième

tentative qu'il parvint à reposer le combiné du téléphone sur son support.

La fille avait déguisé sa voix, mais il ne pouvait s'agir de personne d'autre. En lui faisant du charme bien qu'elle ne fût pas du tout son genre, il s'était assuré une paire d'oreilles au Q.G. du Syndicat, et à présent une voix...

— Vous faites l'objet d'un contrat... Alors décampez tout de suite, car le mec sait où vous êtes.

Puis avant même qu'il ait pu amorcer une question, le *clic* lui avait annoncé que la communication était coupée.

C'était nouveau pour lui de se trouver du même côté de la légalité que ses clients. Il avait toujours réussi à se maintenir de l'autre côté, le bon, tout en s'occupant de tirer d'affaire les membres du Syndicat. Ce qui l'avait obligé depuis quelque temps à pratiquer l'art d'éviter les porteurs de citations à comparaître.

Mais maintenant, apparemment, ses anciens clients ne se fiaient plus au droit qu'il avait de se retrancher derrière le secret professionnel. Ils voulaient être sûrs qu'il ne risque pas de parler. Et puisque c'était du plus haut niveau qu'était parti le contrat, la chose était sans appel.

Fant essaya de se ressaisir, mais les murs de la chambre semblaient l'enfermer comme dans un piège. *Décampez tout de suite, car le mec sait où vous êtes.* Pas question de quitter l'hôtel dans les formes. Il lui fallait se contenter d'emporter ce qu'il pourrait fourrer dans ses poches.

Il regarda autour de lui.

Son revolver, bien sûr... Cela faisait quelques semaines déjà qu'il était constamment armé, car il avait senti tourner le vent. Il se trouvait ainsi en défaut aux yeux de la loi car, fugitif, il n'était évidemment pas en mesure de demander un permis de port d'arme. Tout en glissant l'arme dans la ceinture de son pantalon, il était bien conscient de n'avoir guère de chances face au tueur professionnel lancé à ses trousses. Néanmoins, le contact de l'arme lui procura un certain réconfort.

Puis il acheva de remplir ses poches avec son rasoir,

sa brosse à dents, des chaussettes, des slips... *Décamppez tout de suite*. Il lui fallait faire vite, sinon c'était la mort.

Dans la chambre 819, Murray Lenox fit sortir trop de mousse de la bombe à raser. Il avait eu le doigt lourd, parce qu'il pensait à Missy.

Missy, c'était ainsi qu'il l'appelait depuis qu'il l'avait remarquée au sein d'un minable groupe de rock. Se doutait-elle pour quelle raison il avait porté son choix sur elle ? Ni sa voix, ni sa présence scénique ne justifiaient la chose. Avait-elle deviné qu'il était amoureux d'elle ?

Des mois durant, il avait fait toutes les stations de radio dont le présentateur de disques avait une certaine écoute. Il avait dépensé beaucoup de salive et d'argent, mais il avait réussi à lui faire enregistrer une chanson qui était devenue un tube. A présent, elle était bien placée dans les hit-parades, ce qui lui avait permis d'accéder enfin à New York. Mais, du coup, elle avait la grosse tête. Ne s'était-elle pas permis de lui dire qu'il prenait un trop fort pourcentage et que, à ce prix-là, elle pourrait peut-être s'assurer le concours d'un impresario ayant la cote dans les meilleurs endroits ?

En entendant cela, il s'était contenté de la regarder bien en face, puis il avait fait demi-tour pour s'éloigner d'un air digne, s'attendant qu'elle le rappelle pour lui dire qu'elle regrettait de lui avoir parlé ainsi. Seulement, elle n'en avait rien fait. Certes, elle ne l'avait pas encore quitté mais... Toutefois, il était convaincu qu'elle ne tarderait pas à mesurer tout ce qu'il avait fait pour la promouvoir jusqu'où elle était arrivée, et comprendrait qu'elle avait encore besoin de lui.

Il plaqua la mousse sur son visage. Il en avait assez pour se faire une barbe de Père Noël. Il se regarda dans la glace et en eut le cœur serré. Un Père Noël, oui ! Il allait prendre son rasoir quand on frappa à la porte.

Missy !

Il clopina en hâte pour aller lui ouvrir.

Finley Crowe frappa derechef à la porte du 819. Il avait attendu quelques minutes sur le palier avant de s'aventurer dans le couloir du huitième étage. Le temps

de recouvrer son souffle après la grimpée de l'escalier... et puis aussi de visser le silencieux sur son arme.

Cela faisait tant d'années qu'il faisait ce boulot qu'il commençait à en sentir le poids. Mais uniquement des années ; le boulot, il en avait l'habitude et ça ne l'avait jamais tracassé.

La porte du 819 s'ouvrit.

Si Crowe marqua une certaine surprise, ce fut seulement à cause de la mousse à raser. La taille, la teinte des cheveux, la couleur des yeux, tout concordait. C'était bien Clifford Fant.

Cliff et lui se trouvaient ainsi ramenés aux temps d'autrefois, mais Crowe n'avait jamais laissé les sentiments l'entraver dans son boulot.

A la vue de l'arme, l'autre eut comme un recul en avançant instinctivement les mains pour repousser cette vision. Il eut juste le temps de dire « Non ! »

Si.

Clifford Fant venait de dépasser la dernière porte du sixième étage et allait aborder sans bruit l'escalier quand il se trouva face à face avec Finley Crowe, arrivant tout aussi silencieusement de l'étage supérieur.

Si l'impression de voir le spectre de l'homme qu'il venait d'abattre freina légèrement l'apparition de l'automatique dans la main de Crowe, la certitude d'avoir été rejoint par son tueur accéléra au contraire la réaction de Fant, et ils se trouvèrent ainsi se braquer l'un l'autre.

Ce fut sans aucun espoir que Fant dit :

— Parlons un peu !

Et il fut sidéré de s'entendre répondre : « D'accord. »

Grâce à sa carte de crédit, Crowe put actionner la serrure du 819.

Les deux hommes considérèrent le corps gisant à leurs pieds. Fant frissonna. Sans cette confusion entre le 618 et le 819 — que Crowe et lui avaient eu vite fait de comprendre — c'est son propre visage qui eût ainsi été déchiqueté. Il frissonna de nouveau, car il risquait encore de se retrouver à l'état de cadavre, si Crowe

jugeait qu'ils n'avaient aucune possibilité de s'en tirer. S'écartant imperceptiblement, il fit glisser lentement sa main vers la ceinture de son pantalon. Se tournant aussitôt face à lui, Crowe esquissa un sourire exprimant clairement ce qu'il pensait de la manœuvre.

— Tu es descendu ici sous un faux nom ? questionna-t-il.

Fant acquiesça et Crowe eut un hochement de tête approbateur :

— Donc peu importe que les flics ne découvrent jamais qui est le macab, du moment que les gars du Syndicat pensent que c'est toi. Le seul problème, ce sont les empreintes de sézigue. Je lui mettrais bien le bout des doigts à vif, mais regarde ses pieds !

Fant fronça les sourcils, ne comprenant pas :

— Serait-ce que tu parles des empreintes de ses orteils ?

Crowe eut un geste d'agacement :

— Non. Je veux dire : regarde ses godasses. L'une d'elles a une semelle compensée. Donc le mec n'a jamais dû être dans l'armée. Je vais rafler ses papiers d'identité pour plus de sûreté...

Il le fit après avoir fouillé les poches du mort :

— Il est en règle... Si tant est qu'un impresario soit jamais vraiment en règle ! A présent, change de godasses avec lui, commanda-t-il en tendant à Fant le portefeuille et les clefs du défunt.

— Quoi ? fit l'autre, ouvrant de grands yeux.

— Tu vas changer de godasses avec lui. Ça suffira sûrement. Qui remarquera une différence d'un ou deux centimètres quand ils le verront étendu sur le carreau ?

Fant obéit. Les chaussures lui allaient bien, mais elles le faisaient boiter un peu. Ça n'en serait que mieux pour le rendre convaincant dans son nouveau rôle.

Crowe se redressa après avoir noué les lacets des chaussures de Fant mises aux pieds de Lenox.

— O.K. ! Fant. A présent, nous allons opérer la permutation.

Dans la pièce de service de l'étage, Fant trouva un chariot destiné au transport du linge, qu'il conduisit en hâte dans la chambre 819. Crowe et lui enveloppèrent

Lenox dans un drap. Lorsque Fant se baissa pour aider à soulever le corps, son revolver tomba de sa ceinture. Crowe le ramassa et le lui rendit. Une fois Lenox installé sur le chariot, ils poussèrent le tout jusqu'au monte-charge qui les descendit au sixième étage. Fant s'aperçut qu'il avait conservé sa clef, ce qui leur permit d'entrer tous les trois au 618 sans aucune difficulté.

Fant et Crowe soulevèrent à nouveau Lenox, le débarrassèrent du drap qui l'enveloppait puis arrangèrent le corps par terre. Voyant Crowe visser de nouveau le silencieux à son arme, Fant se sentit défaillir. Mais le tueur voulait simplement tirer une autre balle dans le corps afin de bien situer le meurtre dans cette chambre. Quand il eut rempoché l'arme et le silencieux, il se mit à tripoter l'appareil de conditionnement de l'air jusqu'à ce qu'il cessât de fonctionner. Dès lors, il n'y avait rien d'invraisemblable à ce que la fenêtre fût ouverte, et l'on conclurait que la première balle s'était perdue au-dehors.

Après quoi, les deux hommes firent le tour de la pièce en prenant grand soin d'essuyer toutes les surfaces susceptibles de porter des empreintes.

Quand il fut sur le point de quitter définitivement le 618, Clifford Fant jeta un dernier regard au cadavre de Murray Lenox et éprouva un brusque élan de sympathie pour cet inconnu qui lui avait involontairement sauvé la vie.

En repartant avec le chariot, les deux hommes prirent soin d'accrocher à la poignée de la porte l'écriteau « Ne pas déranger ».

Lorsque le chariot eut réintégré le débarras du huitième étage, Fant et Crowe retournèrent au 819 en utilisant la clef de Lenox. Là, ils s'employèrent à tout remettre en ordre et Crowe découvrit la balle incrustée dans le mur. Il l'en extirpa et l'escamota dans sa poche, puis regarda bien autour de lui tout en poussant un soupir auquel son compagnon fit écho. Il ne leur restait plus qu'à s'en aller.

Chacun d'eux était satisfait de ce dénouement. Fant, parce qu'il était toujours vivant mais allait passer pour mort, ce qui lui permettrait de continuer à vivre en paix

sous un autre nom dans une autre ville. Crowe, parce que demeurerait intacte sa réputation de toujours s'acquitter impeccablement des contrats dont on le chargeait.

Lorsque Crowe l'eut quitté, Fant fit rapidement les bagages de Lenox, puis téléphona à la réception qu'il partait. Il éprouva un certain malaise quand il présenta la carte de crédit de Lenox, mais le personnel du Granville voyait défiler tant de clients à longueur de journée qu'il ne leur prêtait guère attention.

Fant changea plusieurs fois de taxi avant de se faire finalement conduire à la gare routière de Port Authority. A cause du revolver qu'il transportait sur lui, tout voyage par avion lui était interdit. Mais devoir emprunter car, train et voiture de location lui permettrait de se perdre encore mieux dans la foule anonyme. Il se servirait de la carte de crédit de Lenox jusqu'à ce que cela devînt dangereux, c'est-à-dire jusqu'au relevé mensuel. A ce moment-là, Murray Lenox disparaîtrait à tout jamais, probablement en faisant de l'aviron ou en nageant dans quelque endroit réputé pour la trahison et la profondeur de ses eaux...

Ensuite, Clifford Fant poursuivrait son existence sous une autre identité et dans un autre pays en se débrouillant de son mieux.

Du hall de l'Hôtel Granville, Missy appela le 819. Le 819 ne répondit pas. Sur ses très hauts talons, Missy se dirigea alors vers le comptoir de la réception, où elle gratifia l'employé de son plus rayonnant sourire. M. Lenox ? Désolé, M. Lenox venait de régler sa note. Elle ne l'avait manqué que de quelques minutes. Non, M. Lenox n'avait laissé aucune adresse. Alors, Missy cessa de sourire.

Leroy Moore avait bien fait de croire à un signe du ciel et de miser cent dollars sur le 6, le 1 et le 8, car les trois chevaux étaient arrivés au poteau dans cet ordre, et ça rapportait gros. Aussi Leroy Moore s'empressa-t-il de dire ses quatre vérités à son employeur avant de lui tirer sa révérence.

Leroy Moore faisait des tas de projets quant à la façon dont il allait dépenser tout cet argent, mais

lorsqu'il se présenta pour encaisser le pactole, il découvrit que le bookmaker, entre les mains de qui il avait placé son pari, avait estimé que ces trois chevaux n'avaient aucune chance d'arriver, surtout dans un tel ordre. En conséquence de quoi, il avait gardé les cent dollars pour lui au lieu de transmettre le pari. Quand il avait vu que le hasard s'était moqué de tous les pronostics, il s'était hâté de partir exercer ses nombreux talents dans une autre ville.

*
**

En rejetant la fumée de son cigare, le big boss du Syndicat déclara :

— Nous n'avons que la parole de ce Leroy Moore pour attester qu'il a bien joué cent dollars sur le 6, le 1 et le 8. Toutefois, je crois que ça nous fera une bonne publicité de lui restituer ses cent dollars. Si ça ne lui suffit pas, y aura qu'à lui dire qu'on peut aussi lui casser quelques côtes. Quant au book qui a foutu le camp, qu'on me le descende dès qu'on aura retrouvé sa trace. Confiez ça à Finley Crowe. C'est un gars qui ne loupe jamais son coup.

Hit or Miss.

Traduction de M. B. Endrèbe.

TABLE

Opération tirelire (<i>Jack Ritchie</i>)	7
Croque-monsieur (<i>Ed. Dumonte</i>)	28
Meurtre en miniature (<i>Nora Caplan</i>)	49
La pêche au gros (<i>Robert Edmond Alter</i>)	63
Remise en ordre (<i>Leo P. Kelley</i>)	80
Le bricoleur de l'éther (<i>Pauline C. Smith</i>)	89
Une nuit de noces mouvementée (<i>Helen Nielsen</i>)	99
Histoire d'os (<i>Talmage Powell</i>)	112
Ma fille, la meurtrière (<i>Eleanor Boylan</i>)	128
La demeure du Singe Vert (<i>James Holding</i>)	140
Un coup fulminant (<i>Donald Honig</i>)	151
Recette pour homicide (<i>Jack Morrison</i>)	164
Une affaire empoisonnante (<i>Jonathan Craig</i>) ...	176
Chantage à domicile (<i>John Lutz</i>)	192
Une voix dans le feuillage (<i>Donald Olson</i>)	204
En voiture... ou en bateau? (<i>William M. Stephens</i>)	226
La nuit du serpent de mer (<i>Thomasina Weber</i>)	254
Impair... et passe-passe (<i>Edward Wellen</i>)	271